[illegible] p. 142

LE

CHATEAU VERT.

LE

CHATEAU VERT

PAR

MÉRY.

I

PARIS,
CHEZ LOCARD - DAVY,
18, RUE DE L'HIRONDELLE.

—

1851

Paris. — Imp. Chassaignon, r. Gît-le-Cœur, 7.

LES NUITS D'ÉTÉ A LONDRES.

La nuit est le jour de l'été; les péripatéticiens l'ont prouvé avant moi, eux qui ont inventé l'art de vivre aux étoiles. En été, ils ne connaissaient d'autre midi que minuit; la chaleur n'existe pas, disaient-

ils, c'est un mot vide de sens. Ces grands philosophes n'assistaient qu'au lever et au coucher du soleil; ils aimaient mieux avoir mille et vingt-deux soleils sur la tête qu'un seul; c'était plus riche et plus frais. Chez eux, on déjeunait à huit heures du soir avec des figues sèches, des raisins de Corinthe, du miel d'Hybla, du vin de Crète, sous les platanes de l'Académie, ou sur l'escalier d'une colonade, au pied de la statue de quelque dieu; on dînait à trois heures du matin, avec des rôtis succulents et du cityse fleuri, arrosé d'huile. Ils se promenaient avant et après le repas, devisant des choses du ciel et de la terre; se proposant des énigmes, se contant leurs voyages en Sicile, où ils avaient appris la sagesse, par principes, de la bouche des rhéteurs en renom: existence douce, silencieuse, étoilée, insoucieuse du grand jour et du soleil, sa vo-

gue ne pouvait tenir devant le progrès des lumières; noble secte qui s'est éteinte sans retour peut-être dans les zones du Midi, et qui jette quelques lueurs encore à Londres, où la police complaisante protége toutes les opinions qui fuient le tumulte et l'éclat.

La chaleur de l'été est intolérable dans le Nord; ce n'est pas la chaleur franche et expansive des contrées méridionales; c'est une oppression qui refoule la respiration dans la poitrine, comme si l'on présentait les lèvres à la bouche d'un four. A Londres, les jours d'été sont pleins de poussière, de fracas, de rosée de suie, et d'étouffements; mais les nuits y rachètent merveilleusement les vices du jour. J'ai vu des nuits dans bien des pays; elles se ressemblent toutes, le peuple dort; il ne reste dans les rues que les maisons. La seule

capitale de l'Angleterre a une existence nocturne à part; c'est un spectacle inouï qui produit l'effet d'un rêve de vingt lieues de circuit, éclairé au gaz. Il est possible que l'Anglais indigène n'ait jamais remarqué Londres sous cet autre aspect; en général, personne ne connaît plus mal un pays que celui qui l'habite; mais l'étranger saisit aisément toutes les nouveautés saillantes qui échappent aux nationaux.

Il n'est point de ville au monde comparable à Londres, pour la sécurité de ses nuits; toutes les rues y sont illuminées comme des galeries de palais; on marche dans un éclair de gaz hydrogène, et l'esprit s'effraie à calculer ce que coûte à fonder et à entretenir ce prodigieux travail souterrain d'artères et de veines qui rallument le jour et la vie dans cette cité immense. Toute l'Angleterre est ainsi soi-

gnée pour ses nuits, villes, bourgs, ponts, grandes routes, c'est partout la même et opulente illumination. Dans les pays où le soleil n'est à peu près connu que de réputation, où la lune et les étoiles sont des auxiliaires inutiles, il n'est pas étonnant qu'on ait multiplié ces myriades d'astres factices, afin de prouver à la nature avare qu'on peut se passer de ses dons, quand on s'appelle l'Angleterre et qu'on a des mines de houille sous la main. Dieu veuille que les mines ne s'épuisent pas! Albion s'éteindrait.

Rien ne favorise les promenades nocturnes, comme cette clarté qui vous environne et assure vos pas. L'étranger, qui a toujours entendu parler des voleurs de Londres, traite de fables tout ce qu'on lui a conté. On ne peut passer d'un trottoir à un autre sans se croiser avec un sergent de

ville; une armée d'hommes de police s'éparpille en éclaireurs et garde la ville en détail. Ces *policeman* sont graves, inoffensifs, silencieux et mélancoliquement observateurs: la tolérance qu'ils accordent aux péripatéticiens des deux sexes est admirable. Ils ne vous demandent jamais : *Où allez-vous*? comme à Paris, parce qu'on leur répondrait : « Je me promène », et que la grande charte ne défend à personne de préférer la lune ou les étoiles au soleil. Cependant, si le piéton nocturne portait atteinte au repos de la majorité diurne qui juge à propos de dormir, un *policeman* conduirait le péripatéticien en prison; cela est de stricte justice sur une terre constitutionnelle, où la majorité a toujours raison, même lorsqu'elle a tort.

A Londres, le peuple qui dort se couche vers les deux heures du matin; celui

qui ne dort pas ne se couche qu'après le soleil levant ou quelque chose qui ressemble au soleil. Jusqu'à deux heures, les théâtres jouent, les voitures roulent, le peuple boit du *ginger-beer* qui est fort mauvais, les passants mangent des homards et des crevettes, les jeunes gens fument dans les divans, et les marchandes de fleurs offrent des bouquets aux promeneurs affligés d'insomnie. La prostitution la plus étonnante qui fut jamais, et devant laquelle M. Parent-Duchâtel mourrait de douleur une seconde fois, s'il revenait au monde; la prostitution du bas-Empire, enrégimentée par centuries, marchant comme une seule femme, mêlant le satin à la bure, le chapeau de fleurs à la dentelle jaunie, depuis le sérail éblouissant de Drury-Lane, jusqu'au chantier sombre et pierreux de Charing-Cross; la prostitu-

tion, à cent mille bras, enlace tout le nouveau Londres, le Londres des colonnes peintes, des péristyles de carton, des hôtels d'argile, des palais de briques, des temples peints à l'huile et au vernis ; elle se roule, comme un monde fou de femmes ivres, devant cette architecture majestueusement mesquine qui ne s'émeut de rien et qui n'a de croisées que pour ne rien voir. Dans toutes ces demeures vivent les nobles philanthropes qui travaillent à régénérer le monde, à faire refleurir la morale, à rendre à la vertu son culte, à l'homme sa dignité, à la femme sa pudeur ; qui envoient des missionnaires protestants et des Bibles aux anthropophages de Bornéo et de Van-Diémen, aux païens d'Otahiti et des îles Sandwich ; qui préparent une truelle pour poser la première pierre d'une *maison de conversion*, où

quatre-vingt mille Aspasies errantes seront changées en Madeleine par la grâce de Luther et de Calvin; philanthropes de haute vue, qui rêvent l'amélioration des mœurs polaires et laissent polluer le seuil de leurs maisons, qui défrichent le champ de la morale sur les limites du monde et laissent la jeune fille mendier une insulte, avant sa puberté, sous le péristyle du *quadrant*, ce gracieux trait d'union qui lie les souillures ténébreuses des deux *Regent's-steet*.

A deux heures, la scène change : le monde qui reste sur la place ne semble pas appartenir à ce monde ; une lèpre vivante coule le long des maisons ; des êtres sans nom, sans sexe, sans voix, sans formes, vaguent au hasard, comme ces ombres qui attendent une obole pour passer de l'autre côté du fleuve. On assiste à des

festins étranges, préparés aux carrefours, sur des tables qui tremblent et font trembler des chandelles et des plats de mets hideux. D'autres êtres, qui sans doute sont des hommes, passent devant, par groupes muets, et achètent, avec du cuivre imperceptible, d'énormes colimaçons crus et des débris hachés d'animaux anté-diluviens. Tout autour règne une ligne d'hôtels opulents, dont le gaz fait ressortir le luxe ironique. Quel cadre et quel tableau ! Le *policeman* se promène, et voyant que tout est bien, il laisse en paix les convives. Une procession d'âmes en peine défile silencieusement sur les trottoirs qui descendent à *Carlton-House*. Les portes du parc *Saint-James* ouvrent l'Élysée de Londres à ces fantômes : le long des haies, sous les arbres, sur les banquettes du parc royal, apparaissent des masses confuses de hail-

lons qui flottent sur des squelettes, des chapeaux de paille en putréfaction, ornés du crêpe du deuil de Guillaume, des robes tourmentées, des visages monstreux avec des yeux sans regard, des liasses de guenilles qui se tiennent par les mains; le joyeux gaz hydrogène éclaire tout cela tranquillement, avec sa flamme sereine, et trahit les ombres courtisannes rôdant autour des graves et chastes sentinelles qui gardent l'ombre du roi mort. Aucune voix, aucun cri, aucune plainte ne se fait entendre sous ces bocages; ceux qui veillent respectent le sommeil des hôtels de *Carlton-Terrace*; c'est une promenade en pantomimes, où la licence est grave et ne rit pas de ce qu'elle fait; c'est un badinage mélancolique, une espiéglerie sérieuse, qui ressaisit son innocence devant le *policeman*, et ne prend de ses plaisirs ou

de ses peines que ce que lui permettent les lois du pays.

Dans toute l'étendue de ce parc circule la même population ; au milieu de ces incroyables scènes, on trouve souvent des Anglais austères qui lisent les papiers publics, sous le gaz, comme dans un cabinet littéraire, et qui ne sont jamais distraits de leur lecture par le tourbillonnement des ombres : nombre de sages péripatéticiens traversent toutes ces souillures flottantes, comme la douce Aréthuse les flots amers : ils ne causent pas entre eux ; ils se promènent courbés sous une méditation muette ; il sont assis sur les banquettes, et regardent les arbres ; ils dorment au frais sur la foi de l'hospitalité royale qui leur fait ce doux sommeil. Chacun pense pour soi, parmi ces philosophes errants, et personne n'est assez prodigue de ses

idées pour les communiquer à ses voisins. Rien de morne comme ce silence, qui n'est interrompu, par intervalles, que par un léger sifflement d'aspiration gutturale, sorti d'une lèvre invisible, et semblable au susurre de la sauterelle dans les nuits tièdes du Midi.

Mêmes scènes se répètent devant le palais neuf de *Saint-James*, triste et désert comme une ruine d'Egypte; devant l'arc-de-triomphe, qui s'abaisse si lourdement sur la terre, n'ayant rien à porter vers les cieux, et même encore devant la vénérable abbaye de Westminster. Le cimetière est envahi ; des ombres dissolues folâtrent sur la pierre des tombes, et insultent à la majesté des deux chambres et des reines ensevelies, dans les hangars et les sépulcres voisins. Westminster élève aux cieux ses deux tours, comme deux bras pour de-

mander vengeance : le ciel n'écoute point le monument apostat; il faut que les sacriléges se consomment : est-il quelque chose de saint depuis la papauté d'Henri VIII? A défaut du ciel vengeur, il y a une sentinelle qui n'a pas reçu dans sa consigne la répression des sacriléges, et l'éternel *policeman*, qui a mission de protéger le sommeil des vivants, ne s'inquiète pas du sommeil des morts.

Si l'on se jette dans le faubourg immense, de l'autre côté de Westminster, on voit les mêmes accidents nocturnes, aux lueurs délatrices de ce gaz impitoyable qui poursuit le crime partout et l'éclaire comme une bonne action. Il y a des grilles de fer ornées de têtes immobiles qui vous regardent et ne rient jamais; il y a des portes ouvertes qui conduisent à des repaires mystérieux et interdits au soleil hydrogène; il y

a des perrons où sont assis des hommes et des femmes comme un groupe de statues sur un tombeau; et toujours le long des trottoirs, toujours la fourmilière d'ombres déguenillées, en chapeau de paille, avec le crêpe royal, marchant avec des intermittences d'allure pudique ou folle selon qu'elles voient paraître ou s'éclipser le *waterproof* luisant et rond qui couvre la tête du *policeman*. C'est partout le même tableau, le même décor, les mêmes acteurs; on marche toujours dans la rue qu'on vient de quitter; on revoit ce qu'on vient de voir. A droite et à gauche, de belles maisons, dont les portes étincellent de cuivre et de vernis; des trottoirs doux comme de l'acier poli; des *squares* qui dorment à l'ombre dans leur prison de fer; des rues qui suivent le cordeau, avec leur régularité désespérante; une profusion

inouïe de fanaux où le gaz joue avec le vent du haut de ses candélabres; et partout aussi une misère vivante et fluide, une lèpre intarissable, une volupté en putréfaction, un cynisme élevé à toute sa bassesse; partout l'or et le granit brodant des vignettes anglaises sur un fond d'immondices.

En traversant *Westsminter-Bridge*, on marche entre deux rangées de niches peuplées de cénobites qui dorment ou attendent quelque chose; et comme on ouvre la bouche pour respirer la Tamise, après avoir respiré tant d'air infect, on demeure confondu d'étonnement devant le magnifique spectacle de Londres endormi sur les haillons de Londres qui veille; géant de la création humaine qui n'a pas de pain à jeter à tous ses enfants, et les regarde gisants sur le fumier, du haut de l'église Saint-Paul, ce

beau corps sans âme, ce cadavre du soleil de Rome, ce dôme de glace, qui refroidit la tête et le cœur, et ne peut se donner à lui-même qu'une couronne de charbon éteint !

L'aube laisse tomber sa pâle tristesse sur toutes ces âmes en peine qui vaguent et prennent un corps aux premières lueurs du jour, mais quel corps ! Elles affrontent l'aurore ; elles feraient reculer le soleil s'il y avait un véritable soleil à Londres. Il faut voir avec quelle gravité les sentinelles de Saint-James regardent passer ces échappés de la nuit ! Où vont-elles subir le jour ? personne ne le sait ; elles l'ignorent elles-mêmes. A cette heure, c'est vraiment un admirable tableau, qu'une vue de Londres, prise de l'arc-de-triomphe, devant Hyde-Park ou de *Carlton-Terrace*. Les vapeurs du crépuscule matinal se mêlent aux lueurs expirantes du gaz hydro-

gène, et font ressortir sur un ciel d'opale les cimes des arbres les plus gracieusement dsssinés du monde, et les hautes colonnades des parcs. Tout ce que l'impitoyable clarté du jour fait saillir de faux, de servile, de guindé, de massif, dans la fastueuse indigence de l'architecture anglaise, est encore perdu dans les complaisantes demi-teintes de l'aube ; on croirait voir ressusciter d'entre les ténèbres, Palmyre et Babylone. La lourde et fade colonne du duc d'Yorck profite du moment pour jouer la colonne Antonine et se faire gracieuse à peu de frais. Sur Waterloo-Place et à Regent's-Street, toutes les pierres s'élèvent avec une majorité imposante ; les portiques des clubs oublient qu'ils sont de carton, et prennent des airs de temples ; les ordres toscan, ionique, corinthien, qui demandent humblement par-

don au soleil de s'être déguisés à l'anglaise, affectent des attitudes monumentales à tromper l'œil de Phidias. Sur la place de Trafalgar, le Musée s'enveloppe d'un aspect grandiose ; le palais du duc de Northumberland se couvre d'un domino vénitien et le lion qui le surmonte ressemble quelques minntes à un lion ; la statue équestre de Charles Ier ne fait plus rougir l'ombre de Van-Dick, et double heureusement le Marc-Aurèle du Capitole. C'est de toutes parts une grandeur, une richesse, une profusion de portiques, de colonnades, de basiliques, de pérystiles, comme leur grand artiste Martins les a rêvés, dans une nuit d'orage, avec un éclair livide, pour soleil.

A mesure que l'aurore aux doigts de brume glisse à travers cette succession monumentale de merveilles ténébreuses,

la majesté de leur architecture s'humilie; et dès que le jour arrive, il ne reste que la plus soignée, la plus correcte, la plus habitable ville du monde, où l'industrie et la richesse ont fait triompher tout ce qui est utile, sans appeler l'art et la grâce à leur secours.

EXPLORATIONS DE VICTOR HUMMER.

I.

EN ÉGYPTE.

En 1810, on parlait beaucoup à Munich de Victor Hummer, jeune étudiant qui sortait de l'université. Quelques amis voulurent l'entraîner dans une association na-

tionale, instituée pour exterminer les Français. Victor Hummer répondit qu'il ne voulait exterminer personne, que ses inclinaisons étaient vouées à la science, et qu'il se proposait de vivre en paix, toute sa vie, dans son cabinet de Munich, pour élever un monument à sa patrie et à l'univers. Il parlait toutes les langues anciennes et modernes.

Hummer avait spécialement cultivé l'histoire de l'université. Nul ne connaissait mieux que lui la cause de la grandeur et de la décadence de tous les empires. Il savait le grec comme M. Gail, et lisait Xénophon comme un vétéran des dix Mille. Un jour, on lui demanda, à l'improviste, quel était le consul romain qui florissait au temps d'Alexandre de Macédoine. Il répondit, sans hésiter, Papirius Cursor. On ouvrit les vingt volumes in-quarto de

Catrou et Rouille, et l'on reconnut la vérité du fait.

Hummer se sépara du monde, et se voua corps et âme à la traduction d'Hérodote. Il estimait profondément cet historien, et voulait lui témoigner son affection d'une façon solennelle. Hummer ne fut pas distrait de son travail par tout le fracas des batailles contemporaines. Ami de l'antique il avait en sincère mépris les soldats allemands et étrangers; il abhorrait le shako et le frac blanc. Tout ce qui n'était pas phalange macédonienne était misérable à ses yeux.

Au bout de dix années de labeur, il avait dévoré son petit patrimoine, mais Hérodote était traduit. Il offrit environ cent kilogrammes de manuscrits au libraire Cotta pour 10,000 florins. L'éditeur de Leipsig lui écrivit une lettre charmante, et refusa

d'imprimer sa traduction. Hummer avait fait trois ans de philosophie, et cela lui servit en cette occasion; il se rappela tous les aphorismes des sages sur les contrariétés de la vie, et garda son manuscrit pour en faire les délices de son foyer domestique. Il en lisait des fragments à ses amis. A la fin de l'année, il n'eut plus d'amis; Hérodote seul lui resta.

A force de se relire, il fondit son individualité dans celle d'Hérodote, et parfois il se croyait Hérodote et pensait en grec. « Ce qui manque à mon ouvrage, disait-il, ce sont des commentaires et des notes; le libraire Cotta me l'a fait observer avec raison. Il faut compléter l'œuvre. Commentons et annotons; j'aurai cent éditeurs pour un. Si l'Allemagne me fait défaut, j'irai à Paris, et le premier libraire du Pa-

lais-Royal me donnera 100,000 francs de ma traduction… O Paris ! »

Il lui restait une petite maison de 4,000 florins ; il la vendit pour faire ses commentaires. « Heureux ceux qui placent ainsi leur argent sur la postérité ! » disait-il en prenant une lettre de change sur la maison Pastré, à Alexandrie d'Égypte. Débarrasé de tout souci, il partit pour l'Égypte, le 15 mars 1822.

En arrivant au Caire, il fut atteint de la peste ; mais sachant bien qu'il ne devait pas en mourir, puisque les commentaires n'étaient pas faits, il se laissa tourmenter par le fléau, et ne prit d'autre médecin que le hasard. Cependant il perdit un œil. « C'est justement, dit-il, ce qui est arrivé à Annibal dans les marais étrusques. » On voit que son caractère d'historien se soutenait jusqu'au bout.

A peine convalescent, il prit du papier vélin d'Allemagne, qui est gris, et un crayon hongrois, loua un chameau, et sortit de la ville par la porte du Kalib.

« Commençons par observer le lac Mœris, dit-il; Hérodote s'est étendu complaisamment sur ce lac. Il a vu les deux pyramides qui s'élevaient au milieu de ce lac; elles avaient six cents pieds de haut, dont une moitié dans l'eau et l'autre dans l'air. Elles étaient surmontées de deux statues de bronze doré, et revêtues sur leurs quatre faces d'un beau marbre poli, tiré des carrières du Mokatan. »

Hummer adressa la parole en arabe à des fellahs qui buvaient l'ombre sous la porte du Caire, et leur demanda le chemin du lac de Mœris.

Les fellahs regardèrent fixement l'étranger, et ne répondirent pas.

— Au fait, dit Hummer, je m'adresse à des paysans stupides; je trouverai bien le lac sans eux. Le laç Mœris avait quatre-vingt lieues de circuit, d'après Hérodote, qui l'a vu comme je vois mon chameau. On ne perd pas un tel lac comme un verre d'eau.

Et il poussa sa monture vers le Mokatan.

Le soleil dardait d'aplomb sur la tête du commentateur d'Hérodote; mais la science ne s'arrêta pas devant 40 dégrés Réaumur. Hummer remerciait même le soleil, qu'il appelait Horus, de lui montrer clairement la plaine. Le jour était si radieux, qu'on aurait découvert un scarabée sacré à deux lieues à la ronde. Cette clarté transparente ne servit qu'à prouver à Hummer qu'il ne voyait rien du tout.

Après quatre heures de marche dans le sable, il vit poindre deux pyramides dans la direction de Saccarah. Toute fatigue fut oubliée : « Ce sont les pyramides du lac Mœris ! s'écria-t-il, je les reconnais ; mais il paraît que le lac est à sec ; n'importe je verrai le lit, un lit de quatre-vingt lieues ! Si je ne me trompe, je crois découvrir aussi les ruines du Labyrinthe. Oh ! que j'ai dit de belles choses sur le Labyrinthe dans mon ouvrage d'Hérodote ! Le Labyrinthe, ai-je dit, était un palais composé de cent palais; il avait été bâti par l'architecte Cramris, sous un Basileos-Ptolomeos, je ne sais plus lequel. Cet édifice prodigieux, ai-je ajouté, occupe autant de terrain qu'une ville ; il se baignait dans le lac Mœris, comme un roi d'Orient dans une cuve de porphyre. O palais des palais ! »

En achevant ces mots, il découvrit la

tête d'une troisième pyramide. Le chameau s'arrêta.

« Trois pyramides dans le lac Mœris ! dit-il, voilà qui est singulier ; je n'en ai annoncé que deux, et j'ai affirmé les avoir vues. C'est peut-être une ombre ; avançons. »

En avançant, il en découvrit quatorze.

« Quatorze pyramides dans le lac Mœris, où il ne devrait en exister que deux ! dit Hummer, cela mérite un commentaire particulier. Peut-être l'éloignement m'a fait faire une erreur de cacul ; allons examiner le phénomène de plus près. »

Arrivé au pied des pyramides de Saccarah, il en compta dix-sept.

Elles n'avaient pas six cents pieds ; c'étaient des pyramides de briques, de dix toises de haut, en fort mauvais état, et qui avaient été probablement bâties, sans

façon, pour ensevelir dix-sept petits banquiers de Memphis.

« Ce doit être la monnaie des grandes pyramides d'Hérodote, dit Hummer. Voilà bien le génie démolisseur des peuples ! on détruit un palais pour construire cent chétives maisons ! on démolit deux pyramides pour en construire dix-sept. Ainsi s'éteignent les grandes choses ! Voilà donc ces deux fameuses pyramides dont j'ai parlé. Quelles devaient être belles quand elles n'étaient que deux ! Écrivons ce commentaire sur mon album. »

Hummer jeta circulairement ses yeux dans le désert, et dit : Voilà les ruines du lac Mœris. C'est bien là notre lac, il n'y manque que l'eau. Mes descriptions sont de la plus parfaite exactitude. Je suis au milieu du lac, au pied de ces deux dix-

sept pyramides ; je n'ai plus que le Labyrinthe à trouver. »

Il avait perdu beaucoup de temps dans ces explorations; la nuit tombait. En cherchant le Labyrinthe, il s'égara.

Il erra longtemps de détours en détours, et découvrit une hutte d'Arabe. « Frappons à cette porte hospitalière, dit-il : avec quel bonheur l'enfant du désert va me recevoir ! » Il frappa trois fois ; la hutte était déserte. Hummer se coucha sur le sable, en se faisant de son chameau une alcôve à quatre piliers et un lambris. Le premier rayon du soleil l'éveilla en sursaut, comme si un tison eût brûlé son visage. Il fit un petit repas frugal, et, s'orientant à l'aide de la carte et du soleil, il se prouva qu'il n'était pas fort éloigné du lac Natroun et du *Fleuve sans eau*.

« Hérodote a parlé du lac Natroun, dit-

il, c'est un lac sans importance; mais je serais bien aise d'explorer le *Fleuve sans eau. Ankydropotamos.* Commençons par le lac, le fleuve est tout près. »

En effet, il trouva un amas de sel, durement cristallisé, dans l'étendue d'une demi-lieue. C'était incontestablement le lac. Il en prit un échantillon, et fit un commentaire. Ensuite il s'enfonça dans le désert, en suivant un vallon formé de petites dunes prolongées. Hummer reconnut dans ce vallon lė lit du fleuve; il n'y avait pas une goutte d'eau, et le sable était chauffé à quarante-cinq degrés.

Avant de rentrer au Caire, il visita Arsinoë, aujourd'hui *Faïoun.* Hérodote appelle Arsinoë la province des Roses : il avait voyagé dans cette province toujours entre deux haies de Rosiers. Hérodote ajoute que le parfum d'Arsinoë arrivait

jusqu'à Memphis. Hummer marchait le nez au vent dans la direction du parfum : il trouva des forêts de nopals, qui ont beaucoup d'épines, mais point de fleurs; ils étaient habités par des lézards verts. Le voyageur allemand ne vit dans la dénomination d'Hérodote qu'une allégorie profonde, et il admira le bon sens de l'historien grec.

Il rentra au Caire chargé de documents précieux, mais avec deux coups de soleil.

« C'est maintenant, dit-il, que je dois, encouragé par mes premiers succès, étendre mes explorations vers cette Haute-Égypte qu'Hérodote connaissait si bien, et dont nous avons donné ensemble de si merveilleuses descriptions. »

La Haute-Égypte était en ce moment désolée par la guerre. Les Wechabites s'étaient révoltés contre Méhémet-Ali, et Ibra-

him-Bey cotoyait le Nil avec une armée pour les soumettre. Il fallait qu'Hummer se munit d'un firman du vice-roi, ou qu'il attendît la soumission des rebelles. Hummer, réduit à ses dernières piastres, résolut de demander un firman. Il descendit le Nil, et se rendit à Alexandrie, où il demanda une audience au vice-roi.

Lorsque le savant de Munich entra au palais, Méhémet-Ali fumait son éternelle pipe, peinte, d'après nature, par Horace Vernet, dans ce charmant tableau où les janissaires sont si horriblement massacrés. Il appuyait ses pieds sur un vieux lion en retraite, façonné en escabeau Hummer se prosterna devant le redoutable escabeau, frappa trois fois le plancher de son vaste front, ce qui faisait rire aux larmes le grave Méhémet.

—En voici un encore, dit le vice-roi, qui

va me comparer au serpent, au phénix, à Pharaon, à Joseph en Égypte. Explique-toi, sans préambule, mon ami ; que veux-tu?

— Étoile du ciel du prophète, soleil de la nouvelle Memphis, scarabée...

— En voilà assez, arrive au fait : que puis-je faire pour toi ?

— Je veux parcourir la terre sacrée de vos états, et converser avec le génie des nations mortes.....

— Eh bien ! parcours, mon ami, puisque cela t'amuse. Ils ont tous la rage de se promener dans le désert, ces gens-là ! et pour voir quoi? des pierres, du sable et des lézards.

— J'ai fait une histoire ancienne sur vos états, ô sublime pacha, et je brûle de visiter le pays que j'ai décrit...

— Je ne te comprends pas bien, mon

ami; tu dis que tu as décrit mon pays avant de le visiter.....

— Moi, je ne l'ai pas visité encore, mais Hérodote, le père des historiens, a décrit votre royaume, environ deux mille ans avant la fondation de votre glorieuse dynastie, et....

— Ceci nous mène trop loin; j'ai cent audiences à donner. Si nous remontons à deux mille ans, nous n'en finirons pas aujourd'hui. Expliquons-nous, tu veux te vautrer dans le sable, c'est ta fantaisie, pars, je vais te faire donner un firman. Tu n'es pas le premier Franc que j'aie reçu. J'ai vu Belzoni, le danseur de corde, qui a ouvert la seconde pyramide qui était ouverte. J'ai vu Caillaud l'orfèvre, qui a trouvé l'oasis du Memnon qui n'existe pas. J'ai vu Rossignol qui a prouvé au Nil qu'il ne devait pas couler comme il coule, le

Nil a fait son chemin et ne l'a pas écouté. J'ai vu Champollion qui expliquait des hiéroglyphes que mon fils cadet enterrait sous une pierre après les avoir peintes à l'encre de Chine. J'ai vu lord Elgin qui m'a demandé une pyramide à manger. Tous les jours je suis harcelé pour ce misérable désert qui ne me rapporte pas une once de blé ou de coton. Eh ! prenez mes colosses, mes momies, mes pyramides, mes sphinx, mes crocodiles, et laissez-moi en repos ! Va chercher ton firman. Qu'Allah te garde de la pleurésie et des chacals !

Hummer, en sa qualité d'Allemand, admira la pipe du pacha, mais il plaignit son ignorance. Muni du firman, il secoua la poussière de ses pieds, et s'élança dans le désert.

Il remonta le Nil jusqu'à la première cataracte, et gagna une ophthalmie en

route : un Arabe l'opéra, lui rendit la clarté des cieux. Hummer quitta le kaïque et prit un chameau, et un guide, pour aller examiner la fameuse cataracte du Nil.

» J'ai beaucoup parlé, dit-il, des cataractes dans mon histoire d'Hérodote ; et tout ce que j'ai dit doit être vrai, comme le reste, excepté le Labyrinthe pourtant ; j'ai le Labyrinthe sur le cœur, à moins que ce ne soit encore une allégorie qui fasse allusion aux cent détours du désert inextricable, où le Simoun, monstre plus terrible que le minotaure, dévore les voyageurs égarés. Je suis prêt à me ranger à cet avis. Le Labyrinthe est une allégorie, comme les roses d'Arsinoë. Quant à mon chapitre des cataractes, je me crois sur parole. Le Nil n'est pas un être allégorique ; il descend des montagnes de la Lune ; il

rencontre, chemin faisant, des précipices; alors il tombe en cataracte, comme le lac Érié et le lac Ontario qui forment en collaboration la trombe de Niagara. J'ai dit, et j'ai même affirmé, sur mon honneur d'historien, que les cataractes du Nil font un tel fracas, qu'elles rendent sourds les malheureux habitants du voisinage; j'ai même élevé des plaintes touchantes sur ces habitants frappés d'une surdité endémique : O infortunés Africains! me suis-je écrié, que n'abandonnez-vous ces rives inhospitalières, où le tonnerre éternel des cataractes du Nil prive d'un sens précieux vos enfants, à l'aurore de leur vie! que n'habitez-vous ces oasis tranquilles que le Nil caresse et couronne de son onde apaisée.

En arrivant au village des sourds, je ferai afficher ces paroles, en forme de pro-

clamation, sur le tronc d'un palmier.

» Cicéron, dit-il en poursuivant son monologue, Cicéron a consacré une belle page du *Songe de Scipion* aux mêmes malheureux habitants du village des cataractes. Dans le dialogue qui s'est établi entre Scipion l'Africain et son neveu, l'inventeur des clepsidres, le premier dit, en parlant des étoiles, qu'elles font un tel bruit en roulant sur leur axe, que les habitants de la terre sont tous sourds, à leur insu; et à ce propos, Scipion, qui connaissait l'Afrique, puisqu'il était Africain, cite ses compatriotes du Nil, affectés de surdité, à cause des cataractes.... Si je ne fais erreur, je crois les entendre d'ici. »

Hummer aperçut à l'extrémité de l'horizon une touffe de palmiers isolés dans le désert. C'était la petite oasis de la première cataracte, il crut devoir prendre ses

précautions contre la surdité, et se boucha les oreilles avec de la cire, comme Ulysse à l'approche des syrènes. Désormais à l'abri du fléau, il fit doubler le pas de son chameau, et défia les tonnerres du Nil.

A mesure qu'il avançait, il cherchait dans les nues le sommet de la montagne, d'où le Nil se précipitait dans les oreilles des habitants. Le désert et la rive étaient unis comme la mer calme. Le fleuve coulait sur une surface légèrement inclinée, et semée de petites roches mousseuses; le murmure de cette eau contrariée était délicieux à entendre, dans le silence du désert.

Hummer regardait couler l'eau; puis il se dit : Quel horrible fracas le Nil doit jeter à l'écho de cette rive! Aussi, ne suis-je pas étonné que tout le village ait enfin

suivi mon conseil, et se soit expatrié.....
La cataracte ne tombe pas de très-haut
pourtant..... Passons à la seconde. La seconde doit être le pendant de Niagara.

Le savant et son guide se couchèrent dans les cabanes abandonnées, après un léger repas composé de dattes et d'eau du Nil. Hummer ne put dormir à cause du fracas qu'il entendait à travers la cire. A l'aube, il était déjà debout, l'infatigable commentateur!

Comme il cheminait dans la direction de la seconde cataracte, il se témoigna le regret de n'avoir pas fait une incursion dans les ruines de Thèbes, que les barbares nomment Karnak. Des deux colosses de Memnon, disait-il, il n'en reste plus qu'un debout, c'est-à-dire assis. Ces colosses, comme je l'ai prouvé, sont des monuments élevés à la gloire des deux Osi-

mandias, qui ont gouverné Thèbes aux cent portes, dix-neuf cent quarante-trois ans avant la naissance du Christ, et trois mille sept cent quatre-vingts ans avant ma naissance. Osimandias le fils est tombé la face contre terre, comme l'idole Dagon; Osimandias le père a résisté; j'ai oublié de lui faire une petite visite, mais je la ferai. C'est le colosse connu dans le monde sous le nom de Memnon. Au lever du soleil, il rendait un son harmonieux comme le soupir d'une lyre; Hérodote a entendu ce son harmonieux; Dioclétien l'a entendu; Adrien l'a entendu; nous l'avons tous entendu. Dioclétien, allant rejoindre son armée campée à la troisième cataracte, mais à bonne distance, à cause du fracas, Dioclétien, me dis-je, s'arrêta devant le colosse et passa la nuit à ses pieds pour attendre l'aurore. Cet illustre empereur fut

très-agréablement surpris d'entendre, vers les quatre heures du matin, une mélodie délicieuse qui sortait incontestablement des lèvres, granit-rose, du colosse de Memnon. Et pour témoigner sa satisfaction à Osimandias, il prit son stylet, et écrivit sur le piédestal ces mots : Moi, Dioclétien, fils de Dioclès, j'ai entendu le chant de Memnon. Et il signa. Le préfet Mutius, chef de la dixième légion, a donné un certificat pareil. Adrien, lorsqu'il bâtissait Antinoë, se rendait souvent à Thèbes, et trouvait toujours un nouveau plaisir à entendre le chant matinal de Memnon. Son favori, le bel Antinoüs, savait la mesure par cœur, et la chantait à table, lorsqu'on l'en priait. Voilà bien des raisons pour moi de m'arrêter, au moins une aurore, devant l'harmonieux Osimandias, et d'ajouter ma signature à celle d'Hérodote, afin qu'il n'y

ait pas de lacune dans les œuvres de l'antiquité.

Après ce monologue, il adressa la parole à son guide ; c'était un jeune Arabe de vingt-cinq ans, au regard plein d'intelligence et de feu ; il passait pour un guide fort instruit.

— Connais-tu, mon ami, lui dit-il, les colosses d'Osimandias ?

— Non, maître ; mais je connais tous les autres.

— As-tu entendu parler des colosses de Memnon ?

— Non, maître ; mais j'ai entendu parler de tous les autres.

— Connais-tu la ville de Thèbes ?

— Non, maître.

— Voyez comme l'ignorance désole ce malheureux pays ! Mais connais-tu Karnak !

— Ah ! Karnak, oui. Il y a des collines, des ruines ; j'y ai tué des poules d'eau.

— As-tu entendu parler d'une statue de pierre qui salue le soleil en chantant ?

— Oui.

— Ah ! nous y voilà ! Où est cette statue !

— Au fleuve Jaune, dans le royaume du grand Brededin-Assem, qui a des montagnes d'or.

— Va te promener, dit le savant ; il vaut mieux causer avec des sphinx qu'avec ces foux orientaux.

En causant ainsi, ils arrivèrent à la seconde cataracte, qui coulait tranquillement comme la première ; deux crocodiles dormaient sur un lit de mousse, entre les deux principaux courants de la cataracte. Ces animaux sont sourds dit Hummer ; mais passons outre de peur de les réveil-

ler. La troisième cataracte ressemblait aux deux autres, et n'offrit au voyageur d'autre incident nouveau, qu'une gracieuse famille d'ibis endormis, le bec sous l'aile, sur un petit rocher vert qui divisait les eaux. Hummer rendit la liberté à ses oreilles, et s'embarqua sur un caïque pour Dongola.

Il disait, en voguant sur le fleuve : Mon expédition aux trois cataractes sera d'un grand secours pour la science. D'abord, j'ai constaté l'existence des cataractes; point essentiel. Ensuite, j'ai reconnu que le conseil que nous avions donné aux habitants avait été rigoureusement suivi, puisque je n'ai rencontré que des ibis et des crocodiles sourds. On pourrait seulement élever des objections contre la hauteur des cataractes, mais elles ne seraient pas sérieuses. Les chutes ont deux mille

toises de hauteur, quoiqu'elles paraissent horizontales à l'observateur superficiel.

En physique et en hydrologie, on calcule la hauteur des chutes d'eau d'après l'élévation des montagnes où elles ont leur réservoir. Or, les montagnes de la Lune étant le berceau des cataractes, ces cataractes ont deux mille toises de chute. Niagara est un nain. Tout ce que nous avons écrit sur ce chapitre, et tout ce que Scipion l'Africain en a rêvé, se trouve conforme à la vérité. Maintenant il me reste à faire une dernière observation, la plus importante. Je veux visiter la presqu'île de Méroë.

En arrivant à Dongola, Hummer était d'une belle maigreur scientifique, et son guide, qui était médecin, lui conseilla de prendre un peu de repos et de boire du lait de chamelle.

— Prendre du repos ! s'écria l'héroïque Hummer, quand Méroë me tend les bras de sa presqu'île, quand je vois à l'horizon le berceau de ces illustres gymnosophistes qu'Hérodote admirait tant ! A chameau tout de suite et à Méroë. Où est Méroë ?

Le guide répéta Méroë en regardant le sable et le ciel.

— Comment ! dit Hummer indigné, tu te donnes pour guide et tu ne sais pas me conduire à Méroë, le berceau des gymnosophistes, où Hérodote a vécu trois ans.

Le guide reste muet.

—Eh bien, marchons toujours... Comment appelles-tu ce désert ?

— Le Sennaar.

— C'est le Sennaar, cela ? en avant ! Méroë n'est pas loin.

— Vous voulez traverser le Sennaar, maître?

— Et pourquoi pas? Est-ce que je suis le premier? Cambyse l'a bien traversé, à la tête de quatre cent trente-deux mille hommes d'infanterie et de vingt-sept mille chevaux, comme je l'ai dit. Il est vrai que tout cela fut asphyxié là-bas, de ce côté, dans un vallon qui mène en Éthiopie; Mais je n'ai rien à faire dans ce vallon, moi; il me suffit de savoir qu'il existe.....

— Il n'existe pas, maître.

— Ce vallon n'existe pas?

— Non, maître.

— Ah! tu veux mieux le savoir qu'Hérodote! Cambyse n'a pas été étouffé dans un vallon qui lie la Nubie à l'Éthiopie?

— Maître, il est possible que Cambyse ait été étouffée...

— Comment ! Cambyse n'a pas été étouffé...

— Il l'a été si vous voulez, mais ce n'est pas dans ce vallon.

— On a trouvé des ossements de Perses dans le sable ; c'est un fait.

— On trouve des ossements partout dans le désert.

— Mais de Perses ?...

— De Perses, de giraffes, d'autruches, de chakals...

— C'est bon, mon ami, c'est bon ; veux-tu m'accompagner ?

— Non, maître,

— J'irai seul à Méroë ; je connais le pays mieux que toi. Adieu.

Hummer prit ses instruments de mathématiques et reconnut qu'il était arrivé au dix-neuvième degré de latitude nord et au quarante-huitième de longitude, méri-

dien de l'île de Fer. Voyageant la nuit sur les étoiles, dormant le jour, comptant sur l'hospitalité proverbiale des Arabes, il traversa seul le désert de Sennaar et retrouva le Nil.

— Bien ! dit Hummer, voilà mon fleuve, et je tiens Méroë. Le Nil, après avoir reçu le Takaze, se replie sur lui-même et forme la presqu'île de Méroë. J'aperçois une caravane qui va probablement à Méroë; il faut questionner le chef.

— Que la lumière du prophète soit avec vous et guide vos frères dans le désert, dit Hummer au chef de la caravane.

C'était un vieillard tout habillé de blanc, la barbe et les cheveux compris.

— Mon fils est égaré dans ces solitudes par le mauvais esprit du désert?

— Je cherche Méroë, berceau des gymnosophistes, et le paradis terrestre de la

Nubie, pouvez-vous étendre votre main vers Méroë pour me guider ?

— Depuis soixante ans, mon fils, je traverse le Sennaar, et je n'ai jamais entendu parler de Méroë. L'an dernier, j'ai vendu une Abyssinienne de ce nom à notre seigneur Ibrahim-Bey.

— Croyez-vous, mon père, que le Nil se replie sur lui même de ce côté ?

— Il est possible qu'il se replie là-bas, vers le levant. Ce n'est pas le chemin des caravanes.

— Mon père, que le prophète vous garde des embûches du crocodile et vous donne de l'eau fraîche au milieu du jour.

Hummer tourna le dos à la caravane en disant : Mais a-t-on jamais vu de pareils idiots ! En arrivant à Munich, je ferai une note fulminante contre ce peuple stupide

qui ne connaît pas son pays. Ombre d'Hérodote, guide mon chameau !

Plein de confiance en cette invocation, il résolut de cotoyer le Nil jusqu'au Takaze. L'eau et les dattes fraîches ne lui manquaient pas, cela lui suffisait. Tous les matins, à l'aube, il jetait un rapide coup-d'œil sur le désert, et suivait du regard le Nil éternel qui descendait des abîmes de l'horizon en exhalant une brume grise. Sur les deux rives le désert blanc se déroulait à perte de vue, laissant à découvert, par intervalles, quelques buissons de nopals ou un bouquet de palmiers stériles et agonisants. Le soleil ne se laissait entrevoir qu'à travers une atmosphère massive de sable volant, dont chaque grain était une étincelle ; on ne sentait, on ne voyait, on n'aspirait que du feu.

Hummer, pour rafraîchir sa tête brû-

lante, avait recours à ses monologues scientifiques, et il se disait : « La terre doit avoir subi un cataclysme depuis Hérodote, et ce climat est bien changé à coup sûr, car il est prouvé que nous avons vu ici deux mille cités, deux mille, ni plus, ni moins; Hérodote les a vues, et moi aussi, par conséquent. L'Égypte était alors, comme l'a dit Hérodote, une longue rue traversée par un ruisseau. La rue, c'étaient les deux mille villes; le ruisseau, c'était ce Nil. Certainement, il en reste bien encore de ces villes; sept ou huit, et en ruines; mais les autres, que sont-elles devenues? C'est ici qu'un commentaire est indispensable, et pourtant un écolier le ferait. Ce qu'elles sont devenues, ces villes? O voyageur frivole, oses-tu le demander? Les voilà, les voilà, partout, devant toi, à tes côtés, sous tes pieds, dans tes sanda-

les, dans tes cheveux, à tes paupières? Ces villes étaient poussière, comme nous, elles sont redevenues poussière; le temps les a pilées comme des grains d'orge dans un mortier. Voyez donc combien il faut de villes pour faire un désert de sable! deux mille. O Hérodote, ta plume ne fut jamais que le conducteur de la vérité. »

Hummer promena ses regards mélancoliques sur tant de villes changées en sable, et il contemplait, dans le vide, les temples, les pyramides, les pylones, les galeries qui se dressaient des deux côtés du fleuve, et faisaient au fleuve une bordure monumentale de granit. Ce beau spectacle ravissait Hummer; il bondissait de joie sur son chameau. Cependant la chaleur était élevée à son *maximum* homicide; le Nil fumait comme une source thermale; le sable rayonnait d'embrasement, comme

le miroir d'Archimède; les ibis se rôtissaient au vol; la cervelle d'Hummer était en ébullition dans le crâne. Un zéphir incendiaire étreignait le voyageur ; on aurait dit que le soleil roulait en fusion dans l'espace, ou que des laves aériennes descendaient d'un volcan du ciel.

« Qu'il est doux ! disait le savant, qu'il est doux de respirer à l'ombre de ces sycomores qui s'élevaient jadis, comme des panaches, sur les temples de cette cité ! Salut, Crocoditopolis, ville superbe où le saint reptile était adoré ! tu n'as de rivale, parmi tes deux mille sœurs que la cité d'Hermès, Hermopolis, parce que la divine Hermopolis a le plus beau des portiques, un portique dont le plafond est azuré comme le ciel, et étoilé d'or comme la nuit. Les barbares te nomment Achmou-

nain, aujourd'hui, ô ville d'Hermès! et toi! Crocoditopolis, ils ne te nomment pas; ils disent que le Nil a rongé la dernière de tes assises! oh! le fleuve sacré ne dévore pas ses filles! il les abreuve, il les caresse, il emplit leurs mille cuves de porphyre, afin qu'elles baignent leurs beaux corps, polis comme l'ébène ou le sein de la vierge de Méroë!

Qu'elles étaient puissantes les mains du peuple qui arracha ces deux mille cités aux carrières de la chaîne libyque, et les sema, ainsi gracieuses et fortes, depuis Gondar jusqu'à Memphis! Je ne me lasse pas d'admirer cette succession infinie de temples si profondément enracinés; ces pylones évasés sur leur base; ces obélisques prodigués comme des aiguilles de femme sur la mosaïque du gynécée, ces colosses

montagnes sculptées sur place ; ces galeries qui courent le long du Nil, comme des allées de palmiers où se promènent les vierges d'Isis et d'Osiris, ces pyramides qui présentent une face au soleil et donnent une ombre triple aux pélerins des caravanes: ces palais où conversent les rois et les sages; ces hôtelleries où s'arrêtent les mages de l'Orient ; ces caravansérails, épanouis aux portes des villes pour donner la joie de l'hospitalité à l'indigent voyageur ! qui pourra dénombrer tant de merveilles ? Quel œil assez patient pourra lire toute cette histoire symbolique, écrite dans un alphabet mystérieux, sur des pages de granit, arabesque inépuisable, toujours scellé du scarabée d'azur, cette image de l'être invisible qui tient le monde dans ses doigts? Comptez ces hiéroglyphes : vous compteriez plutôt les atomes de sable qui ſont ce désert,

ou les gouttes d'eau que le Nil tient en réserve dans les monts abyssins. »

Hummer resta muet dans l'extase de la contemplation. Ses yeux ne pouvaient se détacher de ce magnifique spectacle du néant égyptien. Il était alors par le 5e degré de latitude nord, et le 55e de longitude. « Oh! s'écria-t-il, je respire Méroë! Le Nil fuit vers le levant! A moi, Méroë! »

Cette région nouvelle était effrayante de solitude; on croit traverser, avant tous les voyageurs, une de ces zones de l'Afrique intérieure, où jamais les pas d'un homme ne furent emprunts. Méroë n'a point de route indiquée par les bornes; il faut s'y rendre d'instinct; c'est une perle qu'on cherche dans le sable et l'immensité : un Allemand seul pouvait la découvrir.

A cinq heures du soir, le savant se trou-

vait en plein sable, comme on se trouve en pleine mer; un horizon d'un cercle parfait s'étendait autour de lui; et partout, à ces distances infinies où le désert se fond avec l'azur foncé du ciel, il apercevait, vers le couchant, les bornes noires qui marquent aux caravanes la route de l'Abyssinie. Cette solitude était attristée de ce silence inouï qui ne règne que dans le voisinage des nues, et qui frappe tant les voyageurs d'un aérostat. Hummer reconnaissait à tous ces indices l'approche de Méroë; son chameau donnait des signes de joie, comme s'il eût deviné le terme du voyage.

A mesure que le soleil descendait dans les nuages rouges et crevassés de l'horizon du couchant, tout le ciel se dégageait, à l'orient, des vapeurs de la journée; l'atmosphère reprenait sa transparence, et

permettait au regard de distinguer les objets dans un lointain resplendissant d'une pureté sereine. Hummer était comme le voyageur qui succombe à la faim, et cherche dans l'air le clocher providentiel qui lui promet une hôtellerie; à force d'interroger l'horizon, il aperçut une pointe sombre qui surgissait des monticules de sable. Ce n'était pas une illusion. La pointe se fit pyramide ; Hummer descendit dans une vallée, et en remontant sur la dune opposée, il distingua un amoncellement de pyramides qui se détachaient comme sur un champ de neige. Le chameau aspira l'air avec une violente agitation de narines, et courut de toute la vitesse d'un cheval arabe. Hummer pleurait de joie; il assistait à la création d'un monde, comme Adam ; l'antiquité se révélait à lui dans des solitudes inabordables et inconnues.

Méroë, cette noble fille d'Isis et d'Osiris, abandonnée, comme Ariadne, avait retrouvé un adorateur.. « Que de siècles se sont écoulés, disait Hummer, depuis qu'elle se livre ainsi seule aux caresses du soleil! Personne, avant moi, n'a osé soulever ce linceuil funèbre qui la couvre, le linceuil du désert! » Et le voyageur se penchait comme un amant sur l'image adorée, et il jetait à l'air le nom de la ville sainte. Le cri expirait sans échos dans la plaine immense; on n'entendait que le grand Nil qui parlait au désert.

Quarante pyramides! s'écria Hummer, et il se précipita de son chameau sur le sable. Il baisa ce sable auguste, il contempla, dans le ravissement, les premières traces de ses pieds, qui ouvraient enfin un sillon dans cet océan de poussière. Il s'arrêtait pour prêter l'oreille à un applau-

dissement d'êtres invisibles, témoins surnaturels de son héroïque courage : quelquefois il croyait entrevoir l'ombre d'Hérodote assise et drapée d'un linceuil, au pied d'une pyramide; c'était un vieux palmier, sans feuilles, que le dernier simoun avait blanchi de sable ; de pâles sycomores, inclinés et relevés par le vent, lui apparaissaient comme un groupe de gymnosophistes excités par la discussion, et cherchant entre eux la sagesse.

Hummer s'arrêta devant ces quarante tombes gigantesques, bâties en quinconce, et assez bien conservées. Autour d'elles, le sol était jonché de ruines amoncelées comme à Thèbes. Le voyageur cherchait une place pour s'asseoir et contempler à l'aise ces merveilles, lorsqu'en doublant l'angle d'un pyramide, il aperçut une berline à quatre roues, façon anglaise. Ro-

binson, apercevant la trace d'un pied d'homme dans son île, fut moins épouvanté que le savant Hummer devant cette berline. D'abord, il la considéra longtemps avec des yeux effarés, puis il s'approcha, sur la pointe des pieds, et fit lever deux autruches retranchées dans un buisson d'aloës. Hummer reconnut du premier coup que la berline n'était pas antique; il en fit le tour, et il admira un travail de carrossier bien supérieur au génie industriel des gymnosophistes. Une plaque de cuivre incrustée sous le siége, portait cette inscription : MILNE. EDGWARE ROOD, LONDON.

Hummer croisa ses mains, et les éleva au-dessus de sa tête, comme l'adepte qui va pousser le cri de détresse. Un instant, il crut que l'ophthalmie avait une seconde fois éteint ses yeux, et que ce qu'il voyait était le rêve d'un aveugle. Une berline

anglaise à Méroë! disait-il; *Milne London*! Après une longue pause, il prit une détermination Marchons toujours, dit-il, peut-être trouverai-je les chevaux. En effet, à vingt pas plus loin, il découvrit deux beaux chevaux noirs qui mangeaient l'avoine dans une cuve antique de basalte : l'avoine était moderne. Les chevaux regardèrent Hummer, et ne furent pas étonnés.

»Est-ce Hérodote qui, touché de ma fatigue, m'envoie ce magnifique présent? dit-il en levant ses yeux au ciel. Cette idée lui plut, et il s'amusait à la caresser, lorsqu'une troisième surprise le cloua sur un piédestal de sphinx qu'il allait franchir. Il avait vu trois Européens élégamment vêtus, assis à l'est d'une pyramide. Deux de ces messieurs jouaient aux échecs, le troisième lisait un journal pyramidal.

Un peu plus loin, deux dames vêtues de blanc se promenaient sous leurs ombrelles ; une troisième se tenait mélancoliquement à l'écart, et brodait de la tapisserie. Hummer ne put retenir un cri de surprise qui ricocha contre les quarante échos des pyramides. A ce cri, l'Européen qui lisait le journal se leva ; les deux autres restèrent courbés sous l'échiquier. Hummer, ne pouvant plus garder l'incognito, marcha courageusement à la suite de son cri, et tendit la main à l'étranger qui s'avançait aussi vers lui, en riant.

— Je suis fâché de vous avoir dérangé, dit Hummer en allemand, excusez-moi de vous avoir troublés dans votre solitude.

On lui répondit en anglais et en allemand, que cette terre appartenait à tout le monde, et que chacun était libre de s'y promener. Hummer fut présenté aux

joueurs d'échecs et aux trois dames; et on l'invita à dîner, ce qu'il accepta de verve.

L'Anglais du journal entama la conversation avec Hummer, pour adoucir l'expectative du dîner.

— Vous êtes venu seul ici, monsieur? dit l'Anglais.

— Seul, avec mon chameau.

— Vous faites un voyage scientifique, sans doute?

— Oui, monsieur; je visite ce pays pour achever mes commentaires sur Hérodote.

— Ah! j'en retiens un exemplaire, voici mon adresse: John Mawbrick, *Regent Circus*, à Londres.

— Je vous l'enverrai de Munich, vous pouvez y compter. Est-ce un voyage

scientifique aussi, que vous faites en famille?

— Nous, c'est une promenade d'agrément; voilà déjà huit jours que nous sommes ici.

— A Méroë?

— Vous appelez cela Méroë; nous avons nommé ce pays Mawbrick-Town.

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté Londres?

— Non, cinq ans.

— Vous devez avoir vu bien du pays, en cinq ans!

— Pas trop; nous arrivons du cap de Bonne-Espérance, où nous avons des vignobles; il faut soigner ses propriétés. Au retour du Cap, en passant par Paris, nous avons adopté une petite promenade en Égypte, pour amuser ces dames, ma femme et mes deux belles-sœurs; vous voyez

les trois frères Mawbrick. De course en course, nous avons poussé jusqu'ici, notre guide nous a promis un *simoun*, à la nouvelle lune, et nous l'attendons ; on ne peut pas quitter l'Égypte sans avoir vu un *simoun*.

— Vous avez raison ; avez-vous rencontré ici quelques traces de la secte des gymnosophistes?

— Nous avons trouvé beaucoup de momies ; ces pyramides en sont pleines.

— Des momies de gymnosophistes!

— Ah ! elles ne sont pas signées, ce sont des momies anonymes.

— Peut-on les emporter ?

— Vous en êtes le maître. Nous avons avec nous, dans l'autre voiture de là-bas, le fameux pharmacien chimiste du *Strand*, Fallon White, qui fait une provision de ces momies dans ses caissons.

— Pour la galerie nationale de *Charing-Cross?*

— Non, pour en faire des remèdes de famille; ces momies mêlées à l'essence de rhubarbe composent un digestif souverain; c'est reconnu.

— Un digestif avec des momies! s'écria Hummer en reculant de trois pas; un digestif avec les cendres des gymnosophistes! Mais il n'y a donc rien de sacré pour les pharmaciens?

— Que voulez-vous? c'est la mode; White est patenté pour sa découverte; il est déjà venu quatre fois ici, pour choisir lui-même sa marchandise: ses correspondants le trompaient indignement. On lui expédiait des momies de janissaires fabriquées à Boulacq, par un Italien. Un chef de maison doit venir sur les lieux. De Londres à cette pyramide, il y a un peu plus

loin que de *Regent-Circus* à Richmond. Notre globe est très-petit. Voulez-vous que nous allions dîner? Le couvert est mis entre ces deux sphinx.

Hummer apportait au dîner une figure bouleversée par la surprise et l'indignation. Il salua ses convives et s'assit à la place qu'on lui désigna. John Mawbrick lui dit :

— Monsieur Hummer, vous excuserez ces dames ; elles font un peu de toilette ; elles étaient en négligé de voyage.

Ce John était le seul Anglais causeur de la compagnie ; les voyages l'avaient francisé. Ses deux frères méditaient encore sur le *kings-gambit*, et avaient déposé chacun deux pions sur leurs assiettes, qu'ils poussaient avec le couteau. Deux domestiques, en grand costume d'antichambre, apportaient les plats. Le couvert était mis sur

une grande dalle de granit rose, posée aux angles sur quatre sphinx.

— Nous vous donnons un dîner sans façon, monsieur Hummer, dit John Mawbrick; à la campagne comme à la campagne. Voulez-vous commencer par ces filets de bœuf au madère, ou par ces suprêmes de chevreuil ?

Hummer jeta un regard d'effroi sur ces mets mystérieux, et refusa, malgré son appétit qui lui parlait impérieusement. Il croyait voir des filets de gymnosophistes; il lui semblait qu'Hérodote lui-même lui était offert en détail, sous le pseudonyme de chevreuil.

— Monsieur, dit-il à l'Anglais, me permettez-vous de vous demander d'où viennent vos provisions ?

— De Chevet, Palais-Royal, à Paris; ce sont des *conserves* que nous avons achetées

en passant. Cela dispense, en voyage, des embarras de la cuisine. Ah! voici ces dames!

Les dames étaient en costume de gala. Elles s'assirent sur des pliants, ôtèrent leurs mitaines, en saluant gracieusement les convives, et se servirent du claret dans de belles coupes de cristal de Bohême.

— Et voici notre chimiste, dit John Mawbrick; toujours en retard, monsieur White!

Le chimiste demanda de l'eau pour une ablution de mains; un domestique lui apporta une aiguière d'argent.

De quels horribles mystères sort-il? murmura Hummer, Fallon White était un Anglais de soixante ans; sa figure était fraîche, régulière et commune; il était chauve, comme tous les pharmaciens de Londres.

— Monsieur White, dit John Mawbrick, en lui servant du chevreuil, nous avons un nouveau convive, M. Hummer, de Munich, qui nous a fait l'honnenr d'une petite visite.

Hummer et M. White se saluèrent.

— Monsieur vient ici par curiosité? dit White.

— Oui, monsieur, pour la science.

— Il n'y a pas grand' chose à voir, comme vous voyez Quand vous aurez passé devant ces quarante nids de chauve-souris, vous direz bonsoir à la compagnie. C'est l'affaire de quarante minutes.

— Avez-vous bien travaillé aujourd'hui, White? demanda Mawbrick.

— J'ai attaqué le second puits; mais la marchandise y est avariée. Sur quarante-huit sujets que j'ai démaillotés, j'en ai

trouvé deux pour le commerce. J'attaquerai demain le troisième puits.

— L'infâme ! dit tout bas Hummer.

— Il faut se dépêcher d'exploiter ces antiquailles, poursuivit le pharmacien ; les confrères arriveront, je ne veux leur laisser que le rebut. Je suis fort content des deux sujets que j'ai dépecés ce matin ; ce devaient être des gens fort distingués de l'époque : ils étaient sous verre et ambaumés avec de l'aloës et du bitume première qualité.

— Sous verre ! avez-vous dit, monsieur? s'écria Hummer.

— Oui, sous verre. Cela vous étonne? J'en ai trouvé cent comme cela.

— Ce sont des gymnosophistes ! Les gymnosophistes seuls étaient embaumés sous verre. Ce sont des gymnosophistes ! Ah !

— Eh bien! quand ce seraient des tories ?

— Avez-vous trouvé dans les caisses des scarabées ?

— Verts.

— Verts! c'est cela : le scarabée sacré! Il n'y en a plus en Égypte; la seule Méroë a gardé le scarabée. Vous avez donc vu des scarabées verts?

— J'en ai mangé ce matin.

— *Shocking*! s'écria mélodieusement une des dames; ces messieurs n'auraient donc pu trouver, à table, une autre conversation?

Cette censure arrêta le dialogue. Le repas devint silencieux. Hummer avait croisé les bras, et méditait profondément. Au dessert, on lui rendit sa liberté.

Après avoir donné ses soins à son chameau, Hummer explora les ruines de Mé-

roë. La nuit le surprit; des abîmes du désert, la lune se leva large et rouge, et donna aux ruines une teinte désolée. Le voyageur sentait son cœur se serrer en voyant, à chaque pas, les traces récentes des sacriléges violations de la tombe.

— Quelle horreur! disait-il. Ne dirait-on pas que la sainteté du sépulcre se prescrit après un temps convenu; que ce qui est sacrilége après un siècle, est chose licite après mille ans? O morale! tu n'es plus qu'un nom! L'élisée des gymnosophistes est aujourd'hui une boutique de pharmacien! Sainte et virginale Méroë, te voilà livrée aux ongles des barbares! Cambyse est vaincu par les Anglais! Quel commentaire je prépare sur ces profanations!

Il se tut pour écouter des bruits mystérieux qui passaient dans l'air, et crut en-

tendre les ombres des gymnosophistes qui demandaient vengeance, et se plaignaient d'entrer comme éléments apéritifs dans la composition pharmaceutique du *seidlitz-powder*.

John Mawbrick sortit d'une pyramide en robe de chambre de brocard, et aborda gaîment Hummer.

— J'ai fait préparer votre appartement, lui dit-il, 39, *Pyramide-Street*, à l'entre-sol. Je suis votre voisin ; mon domestique a été cherchez pour vous un lit de plume à la barque. Prenez-vous du thé ?

Hummer fit un signe négatif plein de nonchalance et de mélancolie. John Mawbrick continua :

— Nous attendons ce soir, par la voie du Nil, la famille Sappleton, qui a passé la belle saison à Dongola ; une famille charmante ! Elle vient nous faire une pe-

tite visite ; nous danserons. Eh ! mon Dieu ! il faut bien tuer le temps.

— Vous danserez à Méroë ! dit Hummer d'une voix consternée.

— Eh ! pourquoi pas ? puisque nous aurons huit dames et un violon, et une salle de bal charmante dans la pyramide numéro 7. J'allais en ce moment à la barque pour choisir quelques étoffes de tenture dans notre magasin flottant. Toute notre maison de *Regent-Circus* marche avec nous, comme vous voyez. Sans adieu.

Hummer prit une résolution énergique. Si je restais ici, dit-il en fermant les poings, je me ferais le complice de ces épouvantables profanations ; mon chameau a pris du repos et de la nourriture pour dix jours ; moi je suis à l'épreuve de tout ; partons, fuyons cette Méroë si indignement violée ! Mais ce sont des démons, ces Anglais ! Ils

s'installent partout comme chez eux; ils numérotent les pyramides; ils appellent Méroë *Mawbrick-toun;* ils se purgent avec des gymnosophistes; ils dansent sur des tombes: ils se moquent d'Hérodote, de Dieu, et de moi! Allons dénoncer ces forfaits à l'Europe; allons.

En traversant *Pyramide-Street*, pour aller à son chameau, Hummer aperçut les deux autres Anglais qui faisaient leur toilette de bal devant une glace suspendue au cou d'un sphinx, entre deux girandoles à bougies diaphanes. Les dames prenaient du thé derrière un paravent. Oh! si le ciel de Méroë avait un seul tonnerre dans son arsenal, dit Hummer, je le paierais de ma vie, pour le voir tomber sur ces Cambyses à gants blancs! Cependant, à la faveur des ténèbres, il ramassa quelques débris des chevreuils et des filets de Chevet; pour

rassurer sa conscience, il dit : J'imite les Hébreux, *in exitu de Egypto, de populo barbaro;* eux prirent les plats, moi les viandes ; Dieu me pardonnera

Il remonta sur son chameau, et s'enfonça dans le désert tout illuminé par la lune, ce doux soleil des voyageurs en Égypte.

Dans sa route faite sur le sable ou sur le Nil, Hummer ferma les yeux sur tout ce qu'il voyait ; une seule et constante pensée l'absorba, le sacrilége de Méroë ! La nuit, il faisait des songes affreux ; il voyait Hérodote pleurant sur un alambic de chimiste, et M. Fallon White dépeçant un gymnosophiste, et suspendant les lambeaux noircis aux étalages de Chevet. Oh ! comme il regretta d'avoir été guéri de son ophthalmie ! Voilà donc à quoi servent les yeux ! disait-il, et il affrontait le soleil, comme

l'aigle, pour redevenir aveugle ; mais sa paupière se raffermissait.

Ce n'est qu'à son départ d'Alexandrie qu'il commença ses commentaires. En arrivant à Gênes, il en avait écrit deux volumes ; à la douane, la police sarde les lui confisqua, parce que certains passages élevaient des doutes sur l'infaillibilité de la Bible. Je les écrirai une seconde fois à Munich, dit-il, avec un nouveau commentaire sur la douane de Gênes. Ce qu'entendant, deux sbires le conduisirent en prison.

Après deux mois de captivité, il lui fut permis de rentrer en Allemagne. Arrivé à Munich, il écrivit ses commentaires ; et l'œuvre terminée, il proposa successivement son nouveau manuscrit à tous les éditeurs de l'Europe. Il reçut des lettres de tous, qui le félicitaient sur son beau tra-

vail, mais qui refusaient de l'imprimer, à cause d'Hérodote qui se faisait un peu vieux.

Hummer a offert son manuscrit à la bibliothèque de Munich, où chacun peut le consulter. C'est un ouvrage qui prouve, après cent autres, que l'histoire a été écrite par des fabulistes, et la fable par des historiens.

II.

DANS LES GAULES.

En 1828, le roi de Bavière demanda une audience particulière à Victor Hummer et l'obtint.

— Monsieur, lui dit le roi, vous savez combien je m'intéresse à l'histoire an-

cienne, puisque je la continue dans la personne de mon fils, roi de la Grèce et successeur de Léonidas. J'ai appris vos courageuses explorations en Afrique, et je veux les récompenser ; il est temps que votre précieux manuscrit, enfoui dans la bibliothèque de Munich, soit rendu à la lumière par la voie de l'impression. J'achète votre traduction d'Hérodote cinquante mille florins, et je me déclare votre éditeur.

Victor Hummer se jeta aux pieds du roi, et frappa le plancher trois fois de son front, à la manière des Perses.

— Croyez, sire, dit-il, que je veux employer au service de la science l'argent que je reçois de vous. Avec cette somme le monde m'appartient, et je vais traduire Strabon.

— C'est bien, dit le roi avec un laconisme charmant.

Le roi serra la main du savant et sortit comme un simple particulier.

Victor Hummer trouva dans sa main une lettre de change sur M. Reighanum, à Francfort-sur-Mein, banquier fantastique, qui bàtit des châteaux en Espagne pour les Allemands.

Cependant un honnête escompteur de Munich prit la lettre de change à cinquante pour cent d'agio, pour faire honneur à l'endossement du ministre des finances bavarois. Aux yeux d'un savant rien ne ressemble plus à cinquante mille florins que vingt-cinq mille : c'est la même chose au fond pour qui n'a rien.

Hummer se jeta tête première dans l'in-folio de Strabon ; il se réduisit à l'état de squelette, il devint diaphane, et termina son travail. Le vénérable savant, rongé par les veilles, n'était plus qu'une illusion

qui s'évanouissait sur les places publiques de Munich au moindre souffle de l'air : en se regardant au miroir, il ne voyait rien. Qu'importe l'absence du corps, si l'âme reste ? La science n'arrive qu'à ce prix.

L'âme d'Hummer, vêtue d'une légère redingote de coutil, partit pour explorer les Gaules, au printemps de 1828. Elle ne paya que moitié place dans l'intérieur de la diligence ; ils étaient sept voyageurs, fort à l'aise, Hummer compris.

Sur la route de Marseille, cette reine des Gaules, Hummer disait : — Je vais donc voir cette cité antique, fondée six bons siècles avant le Christ ; cette cité contemporaine des Tarquins, et que Strabon aimait entre toutes les villes gauloises. Disant cela, il descendit à l'auberge de la Croix-de-Malte sur le Cours.

Le lendemain à son réveil, il était fort indécis : — Je ne sais trop par où commencer mes courses, disait-il; j'ai à choisir entre le temple de Neptune, le temple d'Apollon Delphien, le temple de Diane d'Éphèse, le temple de Junon Lacinienne, le temple de Vénus *victrix*; plus le Lacidum, la nécropolis *Paradisius*, le château de Jules-César, la maison de Milon, les Thermes, la porte Julia, et une foule d'autres antiquités, dont quelques-unes modernes, comme la fameuse tour qui soutint siége, en 1530, contre le connétable de Bourbon, et la belle église gothique de *Las Accoas*, dont parle Papon et Grosson, ces deux continuateurs de Strabon.

Il appela le garçon d'auberge, et lui dit : — Quel est le temple le plus voisin d'ici?

Saint-Martin, répondit le garçon.

— Bien ! dit Hummer ; c'est ici comme à Rome, où le catholicisme a hérité du paganisme. Comment appelait-on Saint-Martin dans l'antiquité ?

— Je ne sais pas, monsieur. Si vous voulez le voir, suivez la rue et prenez la gauche, au bout.

— C'est bien, mon garçon ; tu n'es pas fort.

Hummer s'achemina vers Saint-Martin, et vit une une église assez laide, très-sombre, très-poudreuse, et point antique du tout.

— Mon ami, dit-il au sacristain qui passait, pourriez-vous me donner quelques explications archéologiques sur...

Le sacristain lui tourna brusquement le dos. Hummer sortit pour marcher au hasard à la découverte des ruines.

Il vit de magnifiques rues, des quartiers opulents, un peuple pittoresque et animé, une ville plus grande, plus belle, plus gaie que Munich ; mais tout cela ne le toucha nullement ; il avait en horreur le moderne, il cherchait *Massilia civitas* et non pas la ville de Marseille ; il cherchait des ruines, et il ne voyait que des architectes bâtissant des édifices. L'architecte est l'ennemi né de l'antiquaire ; il démolit la ruine et se sert de l'antique pour faire du neuf.

En traversant une rue aussi large que *Sakewil-Street*, à Dublin, il vit le plan de Marseille sur l'étalage de M. Chardon, libraire, auteur du *Guide marseillais*. Voilà mon affaire, dit-il, entrons.

M. Chardon regarde Marseille comme sa propre fille ; c'est lui qui s'est chargé depuis soixante ans d'être l'historiographe

de la fille de Phocée; il publie, tous les premiers janvier, un précis fort élégant qui constate les progrès de Marseille, et il orne ce travail de statistique sérieuse d'une foule de réflexions morales adressées aux femmes et aux jeunes gens.

— Monsieur, lui dit Hummer, vous avez écrit sur Marseille, si j'en crois votre enseigne; pourriez-vous avoir la bonté de me désigner les localités les plus remarquables du voyage, et de me vendre votre carte et votre Précis.

M. Chardon fit hommage de ses œuvres à Hummer, en l'appelant mon confrère, et il s'offrit de l'accompagner dans ses explorations. Hummer se confondit en remercîments, et prit son album, soit pour dessiner les ruines imposantes qu'il allait voir, soit pour prendre des notes au crayon.

— Commençons par le plus près, dit

M. Chardon. Voici la rue Saint-Ferriol ; comment trouvez-vous cette rue ?

— Fort belle rue, dit Hummer, droite comme un I.

— Comment trouvez-vous cette place avec ses marronniers ?

— Fort belle place, mais je n'aime pas les marronniers.

— Croiriez-vous, monsieur, qu'il y avait ici une église superbe.

— Une église antique, une *basilica ;* est-il possible, monsieur ?

— Il n'en reste pas une pierre, comme vous voyez.

— C'est juste ; il y a des marronniers. C'est fort curieux cela ; diable ! on ne détruit pas mal chez vous. Passons à une autre curiosité.

— Je vais vous montrer maintenant la

Nécropolis Paradisius; j'en ai parlé dans mon ouvrage.

— Et moi, dans Strabon; permettez que je prépare une feuille de papier pour prendre une vue de ce fameux *Paradisius*.

— Le voilà, dit M. Chardon. Le cimetière n'existe plus; mais il pourrait exister, si l'on n'eût pas bâti cette rue que vous voyez, et qu'on appelle avec raison rue Paradis.

— C'est très-bien; passons à une autre merveille : voilà un cimetière parfaitement enterré.

— Ce chemin que vous voyez conduit à la fameuse montagne immortalisée par Lucain...

— Quoi! s'écria Hummer, c'est le chemin de la *Silva Sacra?*

. . . . , ... Cette forêt sacrée
En tout temps des humains et du temps révérée;

cette forêt où les druides faisaient des sacrifices humains ; cette forêt où Trébonicus, le lieutenant de César, coupait des chênes énormes, *robur*, pour les galères de sa flotte ; cette forêt qui couvrait de son ombre le temple de marbre de Neptune Sidonien. Oh ! courons !

— La forêt existerait encore, si les humains et le temps ne l'eussent pas détruite...

— Elle est détruite, la *Sacra Silva !* il n'en reste rien ?

— Pas un arbre ! mais vous pourrez voir d'ici la montagne dépouillée où s'éleva cette forêt sainte...

— Allons toujours voir les ruines du temple de Neptune Sidonien...

— Le temple a suivi la forêt. Nous pouvons passer à d'autres antiquités, si vous voulez bien !

— Quoi ! ce beau temple ! lui aussi tombé en ruines ! ses ruines en poussière ! sa poussière au néant ! Courons me consoler ailleurs.

M. Chardon était consterné de la désolation de Victor Hummer : il marchait devant lui dans la direction de la vieille ville, et semblait lui dire par ses gestes : Attendez, je vais essayer de vous montrer quelque chose ; ne vous désespérez pas.

A l'heure où ils traversaient les quais du port, la ville était rayonnante : le monde entier y avait envoyé ses représentants ; l'Amérique ; l'Afrique, l'Asie, l'Océanie, se promenaient sous les tentes, jetées comme des ponts chinois, des croisées des maisons aux antennes des navires. Tous les dialectes de la terre se croisaient dans cette Babel navale ; c'était une mosaïque ambulante de tous les costumes connus et in-

connus, de tous les visages que le soleil nuance entre les tropiques, depuis l'ébène jusqu'au bronze. L'air n'avait pas assez d'échos pour répondre à tant de voix, à tant de cris, à tant de chants ; l'eau du port avait disparu sous les navires ; la forêt sacrée, dépouillée de ses feuilles, semblait être descendue de la montagne voisine pour donner ses mâts innombrables à toutes les flottes de l'univers.

Hummer ne daigna pas jeter un seul regard à ce tableau extraordinaire ; il eût donné tout Strabon pour voir devant lui, au lieu de ce port si animé, le tranquille *Lacidum*, désert et silencieux, et deux trirèmes de Trébonius à l'ancre, arrivées d'Ostie le matin.

M. Chardon conduisit le savant étranger à la rue des Grands-Carmes, et le fit arrêter devant la maison n° 55. C'était une

maison recrépie à neuf, et dont la façade reluisait d'un ocre vif, comme la salle d'un cabaret de village. Voilà, dit M. Chardon, la maison de Milon.

— Milon le Crotoniate? demanda Hummer.

— Milon, l'assassin de Claudius.

— Permettez, monsieur Chardon : je regarde Milon comme un homme plus malheureux que coupable ; Milon a tué Claudius, le fait est vrai ; mais Milon ne peut être appelé assassin. Vous savez très-bien que Milon était accompagné de sa famille, et qu'il était drapé de son manteau, *penulatus*, comme dit Cicéron, lorsqu'il eut le malheur de trouver Claudius sous son épée. Or, si Milon eût prémédité son action, il aurait laissé à Rome sa femme et son manteau, choses fort embarrassantes pour commettre un assassinat. M. de Vol-

taire est tombé dans la même erreur que vous, dans sa traduction d'un passage d'Homère, lorsqu'il dit en parlant d'Achille :

> Le meurtrier d'Hector en ce moment tranquille.

Achille s'était battu loyalement avec Hector, ce n'était pas un meurtrier. Ces mots meurtrier et assassin emportent toujours avec eux quelque chose d'infamant.

M. Chardon s'excusa d'avoir outragé la mémoire de Milon.

— Vous dites donc, poursuivit Hummer, que cette maison a appartenu à Milon.

— Oui, monsieur, n° 55.

— Il paraît qu'on a commis le sacrilége de la restaurer.

— Non, monsieur, on l'a rebâtie ; l'autre tombait en ruines.

— On l'a rebâtie avec les ruines de la maison antique !

— Non, avec les ruines d'une maison moderne qui avait cent ans. Tous les cent ans on rebâtit la maison de Milon : il y en a eu vingt comme cela depuis le vainqueur de Claudius. On n'a pu trouver que ce moyen de conserver cette précieuse antiquité.

— Plaisantez-vous, monsieur Chardon? dit Hummer pâle et indigné.

— Oh ! je plaisante rarement ; je suis libraire.

— Vous êtes libraire, et vous ne frémissez pas sur le seuil de cette maison ! et vous ne lui donnez pas un coup de marteau, comme on fait sur le vase sacré profané dans le tabernacle ! Venez, monsieur, entraînez-moi à d'autres antiquités.

— Justement, nous sommes ici sur le boulevard des Dames, et...

— Le boulevard illustré par les Marseillais au siége du connétable de Bourbon! Oh! c'est beau comme l'antique! Je ne connais dans l'histoire qu'un trait de ce genre, c'est à Carthage. Hélas! les remparts de Carthage ont disparu avec les héroïques Carthaginoises qui les avaient défendus! Du moins, ici le rempart est resté comme un monument de vertu! voyons ce boulevard.

— Voilà ce boulevard; il est là devant vous.

— Il me semble que je ne vois rien.

— Il n'y a rien du tout, en effet; mais voilà le terrain ou vous auriez vu ce rempart, s'il n'eût pas été démoli.

— Mais vous avez eu des aïeux bien démolisseurs, monsieur Chardon?

— Ah ! le Sarrasin et la faux du Temps !

— Bah ! le Sarrasin et la faux du Temps ! voilà d'étranges excuses ! Le Sarrasin a bon dos, et le Temps aussi. Les hommes ont la rage de détruire, et puis ils mettent tout sur le compte des Sarrasins et du Temps ! Le Temps ! mais savez-vous bien que le Temps, tout rongeur qu'on le dit, ne mangerait pas une écaille de colonne en mille ans, s'il n'avait pas l'homme pour collaborateur ?

— Que voulez-vous, dit M. Chardon tout tremblant ; je suis désolé de ne pouvoir vous montrer ce boulevard, d'autant plus qu'une de mes aïeules, madame Vivaux, fut nommée sergent-major sur la brèche, le quarantième jour du siége. Je vous montrerai son portrait.

— Montrez-moi, je vous prie, les deux célèbres temples dont j'ai parlé dans Stra-

bon, le temple d'Ephèse et le temple d'Apollon-Delphien. Vous savez que j'ai dit que ces deux temples magnifiques étaient dans l'enceinte de la citadelle. Montrez-moi la citadelle.

— Voilà la citadelle bâtie par...

— Protys.

— Non, par Louis XIV. Elle ne renferme que deux pièces de canon enclouées et un mortier muet.

— Et mes deux temples?

— Vos deux temples n'existent plus.

— Oh! cela ne peut se passer ainsi; il me faut au moins quelques ruines, quelques tronçons, quelques pierres! Comment, j'ai vu en Egypte les ruines du temple d'Hermès, que les barbares nomment Achmounain, et qui florissait deux mille cinq cents ans avant le Christ, et je ne trouverai pas une pierre de mon *Ephesium*

et de mon *Apollo delphicus*! Mais je dénoncerai vos aïeux à l'Europe, je composerai sur eux un *Misogallo*, comme Alfieri. Monsieur Chardon, songez-y bien.

— Je suis au désespoir, croyez-le bien, monsieur. Tout ce que je puis vous montrer de cette place, c'est le château de Jules-César ; nous sommes ici à la Joliette.

— Ah ! voyons toujours cela...

— Le château de César était bâti là, devant vous...

— Eh bien, après?

— Après... je vous prie de m'excuser, monsieur, c'est encore un trésor perdu...

— Oh ! monsieur Chardon, si je ne me retenais, si je n'étouffais pas le Dieu qui gronde dans mon sein...

— Nous avons un temple de Diane, là-bas, dit rapidement M. Chardon, toujours

plus effrayé de la colère du savant, et voulant faire diversion.

— Un temple de Diane! où? s'écria Hummer.

— Venez, monsieur: venez..... Vous voyez bien cette église?

— Oui, elle est fort laide.

— C'est l'église Majeure, la *Major*. Il y a des savants qui disent que c'est le temple de Diane.

— Ces savants n'y entendent rien; Diane n'a jamais passé par là.

— Voilà ce que je leur ai dit; mais d'autres savants ont fixé l'emplacement du temple de Diane, là, de ce côté... suivez mon doigt...

— Dans la mer?

— Oui, dans la mer. La mer a rongé les terres, et a renversé ce beau temple; mais on peut le voir encore.

— On peut le voir !

— On peut le voir, disent les mêmes savants, lorsque la mer est calme, au fond de l'eau.

— Et que voit-on ?

— On voit des pierres couvertes d'algue et de mousse marine qui ont appartenu, sans doute, à quelque monument. On ne distingue pas très-bien les pierres, mais l'algue et la mousse se laissent distinguer parfaitement. D'autres savants affirment aussi que cette même mer baignait le temple de Vénus Pyréna...

— Où prennent-ils le temple de Vénus Pyréna ?

— Suivez de l'œil cette chaîne de montagnes, à notre droite ; elle se termine par un cap : c'est le cap *Creus*...

— Le cap *Creus* ! et le temple de Vénus Pyréna ! O Strabon ! Prenez mon premier

volume manuscrit, et vous verrez que le temple de Vénus Pyréna s'élevait sur les montagnes qui séparent les Gaules de l'Ibérie. J'ai dans mon cabinet deux cartes antiques gravées avant l'invention des cartes et de la gravure. L'une est nommée carte *Théodosienne*; l'autre carte d'*Eratosthènes*. Le système géographique d'Eratosthènes florissait du temps de Strabon : c'est lui qui a déterminé le véritable emplacement du temple de Vénus Pyréna. Vos savants qui le placent au bout de ces montagnes sont des ignorants.

M. Chardon était consterné, il croisa nonchalamment les bras et regarda la mer, comme un homme qui est à bout de son érudition et qui n'a plus rien à dire, à montrer.

— Voilà donc tout ce que vous n'avez pas dans votre cité antique? dit Hummer.

— Voilà tout, dit M. Chardon d'une voix émue.

— C'est-à-dire que vous vous résignez à ne rien avoir du tout.

— Eh! monsieur, que voulez-vous faire.

— Une ville qui a eu l'honneur de voir des Tarquins, et qui n'a pas une pierre grosse comme le poing à me montrer. Munich ne croira jamais cela. Voyons, il faut nous rabattre sur les antiquités modernes; veuillez bien me montrer cette fameuse tour de Sainte-Paule qui foudroyait avec sa couleuvrine le camp des Espagnols.

M. Chardon baissa les yeux.

— Elle est détruite aussi, celle-là, s'écria Hummer.

M. Chardon fit un signe mélancolique d'affirmation.

— Détruite! et pourquoi?

— Parce qu'elle était trop vieille et qu'elle gênait l'alignement.

— Je ne reste pas un quart-d'heure de plus ici ; je vous remercie, monsieur ; je pars à l'instant pour Arles, et je secoue la poussière moderne de mes souliers. Adieu.

Une heure après, Hummer roulait en poste sur la route d'Arles.

Il traversa, le soir, le Rhône sur le pont de fer, et bien sûr de n'être pas éloigné d'*Ugernum*, il demanda *Ugernum* à tous les cavaliers du 17ᵉ de chasseurs qui se promenaient sous les arbres de la rive. Personne dans l'armée et dans le civil ne connaissait Ugernum.

— C'est singulier comme les villes s'égarent dans ce pays ! disait Hummer. Allons visiter le désert de *La Creus* ou La Crau ; nous verrons si ce désert ne s'est pas égaré, lui aussi dans le désert.

Le même soir, à la veillée de l'hôte, à l'auberge de Beaucaire, il apprit par hasard de la bouche du curé que Beaucaire était l'*Ugernum* de Strabon. Y a-t-il quelques antiquités? demanda Hummer. — Il n'y a que les ruines du château des seigneurs de Beaucaire, répondit le curé, — cela ne vaut pas un coup-d'œil.

A l'aube, il entrait à cheval dans *La Crau*. — Voilà qui me rappelle mon Égypte, disait-il en recommençant ses monologues de voyageur isolé; c'est le désert, c'est le véritable désert; avec cette petite différence qu'en Egypte il y a des grains de sable et ici de gros cailloux. Voyons, qu'ai-je dit avec Strabon en parlant de cette *Crau*? J'ai dit que ce désert était à cent stades de la mer; que son étendue était circulaire, et qu'il avait cent stades de diamètre, ce qui lui en donne le triple de circuit. Il faut croire

Strabon sur parole pour ces mesures; il marchait toujours le compas à la main.

Posidonius croit que cette Crau était un lac autrefois; je le crois aussi; j'ajouterai même que ce lac était d'eau salée; et qu'il était alimenté par la mer; ou en d'autres termes que la mer couvrait toute cette étendue de cailloux, et qu'elle s'est retirée depuis. Avec mon avis et celui de Posidonius on peut fonder un bon jugement. Je serai plus difficile à l'égard d'Æschyle, quoiqu'il m'en coûte d'être en contradiction avec ce grand poète grec. Dans sa belle tragédie, intitulée : *Prométhé délivré de ses chaînes*, ce grand Æschyle a parlé de La Crau, ce qui prouve qu'Æschyle connaissait La Crau. Dans cette tragédie Prométhée dit à Hercule : « Écoute, Hercule, tu arriveras chez le peuple intrépide des Liguriens pour le combattre et le sou-

mettre: mais bientôt tu n'auras plus de flèches pour ton arc, ni de pierres pour ta fronde. Alors Jupiter touché de compassion pour toi, divin fils d'Alcmène, fera tomber sur tes pas une grêle de pierres rondes, avec lesquelles tu écraseras les Liguriens. « Je me cite ce passage textuellement. Voilà donc l'origine de La Crau, selon Æschyle. Strabon s'est permis, à ce propos, une plaisanterie, lui si grave ordinairement. Jupiter, dit Strabon, « aurait beaucoup mieux fait d'écraser lui-même avec ces pierres les Liguriens. » Au fond, Strabon a peut-être raison; car, puisque Jupiter était décidé à faire un miracle, il devait le rendre plus complet. Hercule doit avoir mis bien du temps à tuer un Ligurien après l'autre d'un coup de pierre : ce n'est pas le moindre de ses douze travaux. Voilà donc ce désert où Hercule a lapidé un peuple intré-

pide! qu'il est doux de charmer l'ennui de sa route avec de pareils souvenirs de lecture! Poursuivons. Or il est écrit dans mon maître Strabon que le désert de La Crau ressemble tellement à un désert d'Egypte qu'il offre au voyageur le phénomène du mirage. En Egypte, je n'ai jamais vu le mirage; ce n'est pas étonnant, puisque c'est un phénomène. Strabon a vu le mirage dans La Crau ; il a vu là-bas dans le sud, une oasis de collines vertes, de palmiers, de sycomores, de fontaines, de cascades, de jasmins et de jeunes Arlésiennes coiffées avec les bandelettes d'Isis, l'amphore sur la tête, causant d'amour, entre elles, sous le figuier du puits. Strabon piqua son cheval de l'éperon dans la direction de cette charmante oasis, et à chaque temps de galop il voyait disparaître un palmier, une cascade, un sycomore, une

Arlésienne ; quand il arriva devant l'oasis, il ne trouva plus que des cailloux. C'est une des plus ingénieuses plaisanteries que la bienfaisante nature puisse faire aux pauvres voyageurs altérés. Voyons si je ne découvre pas quelque symptôme de mirage à l'horizon.

Hummer descendit de cheval et regarda autour de lui pour chercher le mirage de Strabon ; il ne vit qu'une zone de cailloux d'un cercle parfait, dont il était le centre; le ciel ressemblait à une coupole d'azur jetée sur le désert, comme pour garder sous cloche cet antique arsenal d'Hercule. Le soleil regardait d'aplomb Hummer et les cailloux, comme l'œil d'un antiquaire collé au globe de cristal. Hummer était fier d'être le seul homme que le soleil prît la peine de regarder en ce moment. Il crut devoir lui faire la politesse de s'incli-

ner par respect. L'astre reconnaissant lui insinua trente-cinq degrés Réaumur entre la flanelle et la peau. Le savant du nord bondit sous l'aiguillon du feu !

Hummer remonta bien vite à cheval pour se mettre en quête d'un autre phénomène signalé par Strabon. C'est dans ce désert, dit-il, que Strabon a placé le fameux *Borée noir*, autrement nommé la *bise*, du grec *bis*, qui signifie *noir*, d'où nous avons fait *pain bis*. Le Borée noir, dit Strabon, soulève les cailloux du désert les balance dans l'air, les fait retomber en pluie, les disperse à son gré comme des pailles volantes, *stipulas volantes*. Le Borée renverse le cheval et le cavalier, comme dans le cantique de Moïse, *equum et ascensorum*; il prend un soldat, le premier venu, un *vélite*, un *hastatus*, un *vexillaire*, un *prince*; il le dépouille de ses armes, il le

déshabille, il lui ôte son casque, il le met à nu ; puis il l'emporte, comme une ombre vaine, de cailloux en cailloux, et le laisse agonisant sur un tertre de gazon, Strabon a vu ces choses, puisqu'il en a parlé, et moi, je les crois, puisque je les ai traduites. Lève-toi, Borée noir !.. lève-toi pour le traducteur de Strabon !

L'air garda sa sérénité innocente. Le Borée noir, endormi depuis Strabon, et faible comme tous les vieux fléaux, se leva vers midi sous le nom moderne de mistral, et siffla dans les cheveux d'Hummer. Les cailloux restèrent à leur place, et le cavalier sur son cheval. Hummer fit tous ses efforts pour se laisser emporter ; il ouvrit au Borée noir les deux battants de sa vaste redingote ; il ne put perdre que son chapeau, lequel richocha de cailloux en cailloux, s'éleva cent fois comme un aé-

rostat, retomba cent fois comme un aérolithe, et s'évanouit comme une planète éteinte dans les profondeurs du désert. Hummer ne regretta son chapeau qu'à la porte d'Arles, car il ne put saluer la ville aimée de Constantin ; il avait toujours l'habitude de saluer les villes antiques par respect.

— Me voici maintenant dans mes domaines, dit Hummer. Je ne sais si je commencerai mes explorations par le *promenoir* ou par le théâtre, ou dans le palais de Constantin. Allons d'abord nous promener au *promenoir*. Tous les auteurs ont parlé du *promenoir* d'Arles; mais ce que j'aime surtout, à propos de ce promenoir, c'est une épigramme de Martial. Oh ! comme ce malin poète a raillé impitoyablement un certain Cliton qui avait beaucoup de créanciers, et qui mettait toujours une statue entre lui et son créancier,

lorsqu'il se promenait au *promenoir.* Grand Dieu ! que de statues doivent être amassées sur ce seul point de la ville, puisque le débiteur Cliton avait tant de créanciers ! Hélas ! le débiteur et les créanciers sont morts, mais les statues sont restées. Quelle leçon pour les créanciers ! en profiteront-ils ?

Il était descendu à l'hôtel de la *Place des Hommes*, et demandait à parler à l'aubergiste. Celui-ci, d'une haute et antique stature, se présenta le *linteum* à la main, comme pour conduide le voyageur à la salle de bains. Hummer fut émerveillé de cet accueil : — Comment vous appelez-vous ? lui dit-il. — *Pinus*, répondit l'aubergiste ; lisez mon nom sur mon enseigne.

En effet, on lisait en lettres d'or *Pinus* sur un fond de marbre noir.

— Pinus ! s'écria Hummer ; à la bonne heure ! ceci change de face. Pinus ! ça se décline..... *Pinus sacra Jovi.* Voilà un nom arlésien !.. Monsieur Pinus, ayez la bonté de m'indiquer le promenoir.

L'aubergiste répéta deux fois le mot en regardant le ciel.

— Le promenoir dont parle Martial, poursuivit Hummer, dont parle Martial à propos de Cliton et de ses nombreux créanciers.

— Ah ! je ne m'occupe pas des affaires des autres, dit monsieur Pinus ; tant pis pour ceux qui ont des créanciers.

— Oh ! des créanciers antiques, morts, enterrés depuis seize siècles ; des créanciers dont il ne reste plus une lettre de change.

— Écoutez, monsieur, prenez la peine de sonner à cette porte, vous demanderez

M. Rigoul; c'est un huissier audiencier assermenté.

— Que diable! il est bien question d'huissier! Comment nommez-vous cette place où il y a autant de statues qu'un homme peut avoir de créanciers.

— Nous n'avons ici que la *place des Hommes,* celle-ci; il est possible qu'il y ait des créanciers, mais il n'y a pas de statues, comme vous voyez.

— Qu'est-ce que cette corniche que je vois là?

— On appelle cela le palais de Constantin.

— Cette corniche est le palais de Constantin?

—Oui, monsieur; tout le monde le dit.

— Ah! Et qu'avez-vous fait du reste, ô Arlésiens! car le grand Constantin n'habitait pas une corniche.

— Le reste a été détruit par les Sarrasins.

— Voilà encore les Sarrasins! et votre théâtre romain, qu'en avez-vous fait? les Sarrasins vous l'ont-ils encore détruit?

— Si vous voulez voir le théâtre romain, on va vous y conduire.

— Il existe donc?

— Il n'existe pas, mais on reconnaît l'emplacement où il a existé. Voulez-vous prendre la peine de venir avec moi, je vais vous montrer ça.

— Qu'allez-vous me montrer?

— Rien, mais tous les étrangers vont voir ce rien : c'est assez curieux. Dernièrement, un voyageur a pleuré devant.

— Devant quoi?

— Devant le théâtre romain.

— Celui qui n'existe plus?

— C'est justement pour ça que ce voya-

geur a pleuré; il n'aurait pas pleuré, si le théâtre eût existé.

En causant ainsi, ils arivèrent devant les deux colonnes, seuls débris qui aient survécu au théâtre d'Arles.

— Voilà, dit M. Pinus, ce que les Sarrasins nous ont laissé !

— Deux colonnes assez massives, dit Hummer; elles sont toutes couvertes de clous.

— C'est que ces colonnes appartenaient à un savetier qui exposait ses marchandises à ces clous.

— Un savetier sarrasin ?

— Non, monsieur, un Arlésien qui avait mis ces colonnes dans sa boutique, un parfait honnête homme d'ailleurs.

— Un scélérat ! qui aurait dû être écrasé par ces colonnes comme Samson, si les dieux immortels avaient au cœur un reste

de sang capitolin. Faites-moi servir à dîner et je pars.

— Monsieur ne veut pas voir les Arènes ?

— Je les verrai après dîner au clair de la lune ; existent-elles au moins, ces Arènes ?

— Comme ça ; vous ne les trouverez pas en très-bon état, à cause des Sarrasins.

— C'est bon ; en attendant pourriez-vous avoir la bonté de me dire combien le Rhône a de bouches ?

— Il en a sept, monsieur ; sept ou huit, ou six.

— Vous n'êtes pas de l'avis de Polybe.

— Ah ! que voulez-vous ? on ne peut pas être de l'avis de tout le monde.

— Polybe en compte deux seulement.

Il est vrai que Polybe n'est pas de l'avis de de Timæ, qui en compte trois; et Artémidore n'est de l'avis ni de l'un ni de l'autre : il en compte cinq. Tout cela est fort difficile à concilier. Il faut que j'écrive à M. le préfet des Bouches-du-Rhône, il me fixera là-dessus. Voyons, monsieur mon hôte, donnez-moi un dîner antique ; vous n'aurez pas de peine, je crois, les voyageurs n'abondent pas chez vous.

— Oh ! cela m'est bien égal. Les voyageurs deviennent de jour en jour si exigeants que les aubergistes ne demandent pas mieux que de n'en jamais recevoir.

— Ah ! voilà un système ! Et de quoi vivent les aubergistes sans les voyageurs ?

— Eh ! monsieur, on vit toujours. Ce sont les voyageurs qui nous ruinent et nous empêchent de vivre. Heureuse-

ment, il n'en vient pas. Que voulez-vous qu'ils viennent faire ici ?

— Fort original ! Quant à moi je ne vous ruinerai pas ; je mange rarement. Donnez-moi du frugal, quelque production du pays : Avez-vous du saucisson d'Arles ?

— Non, monsieur, nous en attendons de Marseille.

— Eh bien ! causons en attendant le clair de lune. Comment passez-vous le temps dans ce pays ?

— Eh ! nous prenons le frais sur la porte, nous jouons à la *Cadrette*, nous chassons.

— Ah ! c'est un pays de gibier ?

— Non, il n'y a pas de gibier, mais nous chassons pour le plaisir de chasser.

— Mille pardons, si je vous questionne ainsi ; je recueille des observations de

mœurs modernes, dans les cités antiques, afin de constater le progrès ou la décadence de l'espèce humaine. Vous voyez que ma curiosité prend sa source dans un principe sévère, au-dessus d'un frivole intérêt de désœuvrement. Encore une question : — Comment passez-vous vos soirées?

— Nous ne les passons pas; nous allons au lit après souper. Nous dormons beaucoup.

— C'est bien, toutes vos réponses seront envoyées au secrétaire de l'Académie de Munich.

L'aubergiste s'inclina.

— Maintenant que l'heure de mon dîner est passée, faites-moi servir du café, et conduisez-moi aux Arènes.

— Pourriez-vous vous passer de café ce soir!

— Pourquoi pas? en voyage, j'ai l'habitude de vivre de privations. Allons aux Arènes.

Hummer se laissa conduire à travers un labyrinthe de ruelles; et quand il parvint au milieu d'un cahos de masures amoncelées, où la lune avait peine à se faire jour, l'aubergiste lui dit : — Voilà les Arènes.

— Où donc? s'écria Hummer.

— Chut! dit l'aubergiste à voix basse, vous allez réveiller ceux qui dorment.

— Eh! qui dort ici? Est-ce que ces masures sont habitées?

— Certainement, monsieur.

— Et pourquoi ces masures sont-elles dans l'amphithéâtre?

— Toujours à cause des Sarrasins, vous comprenez.

— Je ne comprends pas.

— Nos anciens s'étaient réfugiés dans

les Arènes pour se défendre contre les Sarrasins qui passaient.

— Eh bien ! pourquoi les modernes ne sortent-ils pas aujourd'hui que les Sarrasins ne passent plus ?

— L'habitude est prise : ils sont bien ici ; ils ne paient pas de loyer ; ils ne craignent pas le mistral.

— Le Borée noir, la *bise*, *bis*, *noir*.

— Oui, monsieur.

— Mais ils empêchent de voir les Arènes ; ils masquent l'antiquité ; ils changent en cloaque l'amphithéâtre de l'empereur Gallus ! Qui reconnaîtrait dans ces ignobles cabanes le fameux distique que Martial a composé ici !

Omnis Cæsareo cedat labor amphitheatro
Unum pro cunctis fama loquatur opus.

— Ah ! mon Dieu ! parlez plus bas,

vous réveillez ces pauvres ouvriers du port qui dorment.

— Je respecte les ouvriers qui dorment, mais pourquoi ont-ils mis leur dortoir dans ce vénérable Colisée?

— Les Sarrasins...

— Allez vous promener avec vos Sarrasins ! Les Sarrasins sont ceux qui dorment ici ; les Sarrasins sont les savetiers qui clouent leurs souliers à des colonnes du *Proscenium* ; les Sarrasins sont ceux qui suspendent leurs alcôves bourgeoises au *Podium* auguste des sénateurs ; les Sarrasins sont ceux qui creusent des égoûts dans les *altæ præcinctionis*, où venaient s'asseoir les plébéiens vêtus de couleurs brunes ; les Sarrasins sont ceux qui ont coupé l'antiquité à tranches pour se bâtir des cabanes qui ne valent pas un denier *parisis* ! les Sarrasins...

Un ouragan de voix sortit de cent croisées ouvertes, et coupa la période d'Hummeur en deux ; la première roula de portiques en vomitoires, l'autre resta dans le néant. L'aubergiste s'esquiva lestement sur un rayon de lune en entendant le terrible mot *marrias* noté sur une gamme d'ironie et de fureur. Hummer crut avoir dans ses oreilles tout le mugissement des lions que le préfet de Barca envoyait au proconsul arlésien de l'empereur Gallus. Le labyrinthe des masures de l'amphithéâtre fut bientôt rempli de fantômes blancs qui cherchaient l'imprudent antiquaire, perturbateur du sommeil public. Hummer, qui n'était pas obligé d'avoir du courage en qualité de savant, comprit le danger et prit la fuite avec cette agilité merveilleuse que lui donnaient un corps diaphane et des jeûnes quotidiens. Heureusement il

pouvait dire, comme Bias, *omnia mecum porto*; il avait toute sa fortune avec lui.

L'effroi abrége le chemin. Hummer avait laissé Arles bien loin derrière lui, et il entendait encore ces voix coliséennes, et il voyait encore devant lui ces fantômes qui cherchaient un savant pour le dévorer. Dans sa course, il avait traversé une plaine immense, et avec d'autant plus de facilité d'élan que le Borée noir s'était levé de sa couche, lui aussi, et qu'il emportait le savant comme la *paille volante* des Géorgiques, ou le cavalier de Strabon. Quelquefois Hummer volant, redingote déployée, devant une ruine percée à jour, recueillait des rugissements tels que l'oreille de l'homme en est déchirée. C'était le Borée noir qui s'engouffrait dans la ruine et l'animait comme un orchestre à mille instruments, qui tirait de ce clavier de hasard

une symphonie comparable à la tempête de désolation qui s'élève d'une ville prise d'assaut. Les pierres, les mousses, le lierre, le lichen, les fentes, les dentelures pleuraient, hurlaient, riaient, vagissaient, frémissaient, comme si Beethowen ou Meyerbeer eussent confié la partition d'un *nocturne* infernal à cet épouvantable chef d'orchestre que Strabon nomme le Borée noir.

Victor Hummer, emporté comme un sylphe dans le chemin de l'air, fut déposé par un point d'orgue du vent à l'entrée d'un grand village sombre, qui semblait être descendu tout taillé en pierres vives de la montagne pour le recevoir : c'était le village des Baux. En France, on connaît Tombouctou, mais on ne connaît pas les Baux. La France est un pays peu connu.

Meurtri par le vent, tatoué par les cail-

loux, étourdi par le fracas de la tempête, mourant de faim et de soif, Hummer chercha, aux rayons de la lune rouge, une enseigne d'auberge, ou une de ces lumières qui brillent derrière une vitre comme un sourire de la Providence.

Il marchait dans une rue bordée de hautes et belles maisons, dont les portes et les croisées étaient ouvertes au Borée noir, et retentissaient comme si elles eussent été d'airain. Hummer n'osait pousser un cri de détresse, de peur de voir se renouveler la formidable scène de fantômes du Colysée d'Arles ; devant chaque maison il s'arrêtait ; il montait de hautes marches aux dalles disjointes et convulsives, et jetait un regard de terreur et de stupéfaction dans l'escalier vaste et sonore, éclairé d'aplomb par la lune, à travers les lézardes du toit. Ces maisons avaient des physionomies atro-

ces ; une surtout, avec ses deux œils-de-bœuf au front, sa haute croisée du milieu, épatée sur le balcon détruit, sa large porte ouverte sur un escalier dentelé, ressemblait à un gigantesque masque de théâtre antique ; et d'infernaux éclats de rire poussés par le vent grinçaient sur le perron, agitaient ses hautes herbes comme la barbe d'un géant. Hummer cherchait une porte fermée, afin d'y frapper en pélerin : malheureusement pour lui toutes les portes étaient ouvertes; ou, pour mieux dire, il n'y avait pas de portes; il semblait que la population les eût emportées sur la montagne, comme fit Samson à Gaza. L'infortuné savant qui peuplait cette solitude incroyable s'arrêta sur une place publique déserte où pleurait un chêne vert, vieillard grisonnant et effeuillé; il se coucha dans un lit de gazon tumulaire, et se per-

mit de faire à voix basse cette réflexion : Si ce n'est pas Herculanum, c'est Satan déguisé en village ! Ayant dit cela, il s'évanouit.

Quand il reprit ses sens il était couché sur un lit d'algue jaune, au bord d'un étang, vaste comme une mer qui s'est laissée emprisonner par la terre. Auprès de lui était une charrette, un mulet noir immobile et un paysan qui déjeunait avec des coquillages et du pain blanc. Le soleil était levé depuis plusieurs heures ; ses teintes vigoureuses animaient la verdure agonisante des bois d'oliviers, et couraient comme un incendie sur l'étang. A droite, une ville sortait de l'eau, en agitant follement les cloches criardes de ses trois églises ; à gauche, l'horizon se fendait en lignes blanchâtres et indécises, qui pouvaient

être des montagnes, ou les nuages d'un matin de printemps.

Hummer était dans cet état, qui est le nôtre, la nuit, quelquefois, lorsque dans un sommeil léger et souffrant nous rêvons que nous faisons un rêve, et que nous attendons notre réveil avec impatience. Il interrogea le paysan, mais on lui répondit dans une langue sourde, gutturale, rude, qui était au-dessus ou au dessous de l'intelligence des polyglottes. Pourtant, Hummer comprit, aux gestes expressifs et multipliés du paysan qu'il avait été ramassé évanoui dans le village désert des Baux, et conduit sur les rives de l'étang, pour être transporté ensuite, après une halte, à cette petite ville des trois clochers. Hummer remercia le paysan et lui offrit sa bourse, qui fut refusée avec un fier dédain.

Hummer fut amené à la ville des Mar-

tigues, cette Venise provençale. Il s'installa à l'hôtel du Cours, chez M. Castellan, où l'on mène une vie d'ichthyophages, qui donne promptement une salutaire excitation au sang le plus appauvri. Hummer se rétablit là, dans un séjour de trois mois, et partit en parfaite santé pour Munich, un peu refroidi à l'endroit des antiquités, et se cherchant une nouvelle passion.

ANNIBAL A CAPOUE.

Annibal se plongea dans les délices de Capoue.

(Tous les historiens.)

Les vieux professeurs de rhétorique n'existent plus, je crois ; ceux de notre temps étaient fort peu rhétoriciens. Je ne sais trop pourquoi ils préféraient Annibal à Scipion. Tite-Live en main, ces rhéteurs

vénérables s'élevaient à un vrai désespoir lorsqu'ils arrivaient au passage où le général carthaginois, vainqueur à Cannes, s'endort dans les délices de Capoue. Mon professeur était furieux contre Annibal à cause de cela; mon professeur n'aurait pas balancé un instant, lui; il aurait marché sur Rome; il aurait pris la ville en étendant la main, il aurait taillé en pièces le reste des légions de Térence Varro, et Rome serait devenue carthaginoise en deux ou trois jours. Nous, enfants, nous consolions ce professeur de notre mieux; nous le supplions de ne pas irriter ses nerfs par ce douloureux souvenir d'une faute irréparable. Le vieillard fermait brusquement son Tite-Live, et répétait avec un accent de douleur aiguë : « *Ne pas avoir marché sur Rome après Cannes!* » et il citait à l'appui une foule de savants, le père

Rapin, l'abbé Lebatteux, l'abbé Rollin, qui tous auraient marché sur Rome, et l'auraient prise, comme lui, s'ils eussent été à la place d'Annibal. A l'époque où ces rhéteurs florissaient, on vivait beaucoup plus dans l'histoire ancienne que dans l'histoire présente ; on dédaignait les faits domestiques et contemporains. Un point de controverse chronologique, pourvu qu'il fût âgé de quinze ou dix-huit siècles, suffisait au bonheur d'un savant. Beaucoup ont vécu sur le gouffre de Curtius, d'autres sur le serpent de Régulus, d'autres encore sur la comète de Jules César : tous se sont réunis dans un commun examen pour accuser Annibal de s'être laissé corrompre par les délices de la Campanie. Un nombre infini de volumes ont été publiés, en ce temps, pour déterminer le plus ou moins de culpabilité d'Annibal;

car personne n'a jamais songé à le justifier d'une faute si évidente. Aujourd'hui, ces graves récriminations sont tombées en désuétude. Les savants s'occupent fort peu d'Annibal, et les jeunes professeurs de rhétorique , plus tolérants que leurs devanciers, ont bien voulu permettre à Annibal d'être plus instruit qu'eux en fait de guerre. Le moment est donc venu d'éclaircir, sans passion, ce grave débat : les vieilles rancunes sont assoupies ; les esprits sont mieux disposés à juger ce grand procès antique ; la justification du héros carthaginois sera tardive, mais n'en sera que plus éclatante ; il fallait que tôt ou tard cette grande mémoire fût lavée d'une tache jugée indélébile jusqu'à ce jour. C'est un jeune professeur de rhétorique au séminaire du Vatican, qui a eu la bonté de mettre à ma disposition les matériaux de

ce nouveau chapitre d'histoire, dans la bibliothèque des archives de Saint-Pierre. Je n'invente pas, je traduis, ou à peu près, comme on traduit aujourd'hui.

I.

Annibal est la plus grande figure de l'antiquité. Alexandre n'a jamais fait que des conquêtes faciles, il n'a vaincu que des armées de femmes; il a jeté un coup-d'œil sur l'Italie, et il a reculé ; le chemin de

Babylone et de Tarse lui sourit; il aima mieux se baigner dans le Cydnus que dans le Tibre; il craignait moins Darius que le consul Papirius Cursor. Annibal dédaigna, lui, tout ce qui était facile; il rêva l'impossible de son temps, et en fit une réalité. Enfant, il jure, entre les mains de son père, une haine immortelle aux Romains; la haine grandit avec lui; à vingt-cinq ans, il demande une épée et quelques soldats, on les lui donne. Alors il conçoit un plan de campagne, comme l'histoire de la guerre n'en offre point de pareils. Il traverse l'Espagne et la Gaule, en livrant une bataille continuelle. Il bat les Gaulois et s'en fait des auxiliaires; il entraîne avec lui ces vieux ennemis de Rome qui se souviennent de Brennus. Jamais une armée ne se composa d'éléments plus divers. Chaque nation avait donné son contingent

de guerriers au général carthaginois, depuis le désert de Barca jusqu'aux Alpes. Annibal, avec sa politique astucieuse, sa volonté d'Africain, son éloquence de feu, tenait en rigoureuse discipline toutes ces peuplades rivales, réunies un moment contre l'ennemi commun. Il leur promettait un butin immense, le partage des terres, le trésor du monde enfoui au Capitole. Il leur promettait aussi des plaisirs et des fêtes pour récompenser leur continence guerrière. Lui-même il donnait l'exemple de cette mâle vertu du soldat; le jeune et ardent Africain ne s'abandonnait jamais aux séductions qui amollissent; il dormait sur la dure, aux pieds de ses sentinelles, se levait avant l'aube pour visiter son camp, partageait son pain avec ses soldats, et buvait, avec eux, l'eau du torrent, dans le creux de sa main. Quand

les ennemis se furent abaissés devant son épée, les Alpes s'élevèrent devant ses pas ; nouvelle victoire à remporter, plus rude que celle de Sagonte. Jamais général n'eut une plus grande bataille à livrer, et avec les soldats les moins aptes du monde à s'en tirer avec honneur.

Annibal avait dit à son armée, épuisée de victoires, de privations et de fatigues :

« Voilà les Alpes, voilà le terme de nos travaux ! encore un pas, et vous êtes au but ! »

Les Alpes se dressèrent, comme un glaçon polaire, du sol aux nues, par échelons gigantesques ; on vit s'avancer les enfants du désert d'Augela, qui frissonnaient sous leurs chlamydes : les noirs Almozavides, du pays antique de Téchor, les Maures de Zala, les sauvages tribus des Lunctames, qui brûlent sous le tropique du cancer ;

les guerriers basanés de Barca et de Levata, qui vivent dans les sables à l'Occident de la chaîne libyque. Tous ces fils du chaud Orient escaladaient les Alpes, Annibal à leur tête; le jeune général n'avait jeté qu'un léger sayou de pâtre gaulois sur ses épaules brunes et nues; les glaçons pendaient en grappes de sa barbe et de ses cheveux; nul n'osait se plaindre devant lui. Tous le suivaient, les yeux fixés sur le lion de Carthage qui rayonnait aux enseignes, et qui déjà semblait défier la louve de Rome. De temps en temps, d'horribles fracas suspendaient la marche de l'armée; c'étaient des avalanches monstreuses qui emportaient avec elles les soldats, les chevaux, les éléphants. Les Alpes se défendaient ainsi contre cette invasion des barbares. Mais les barbares montaient toujours; un geste d'Annibal retirait les sol-

dats, les chevaux, les éléphants du fond des abîmes. Ni les sapins qui mugissaient à la tempête d'hiver et secouaient les glaçons en lambeaux comme une grêle, ni les tourbillons de neige massive, ni les torrents qui entr'ouvraient le gouffre de leurs lits sous les pieds des assiégeants, ni les puissantes haleines qui soufflaient de toutes les cavernes, rien n'arrêtait cette escalade héroïque. Un matin, à l'aube, l'avant-garde gauloise planta l'étendard du gui et du coq essorant sur le dernier pic des sommets alpins. Une immense clameur druidique roula aux abîmes; les Titans africains répondirent par des rugissements de tigres, et s'élancèrent, avec des bonds prodigieux, sur les derniers gradins qui touchaient au ciel. Le plateau culminant se couvrit de toute cette armée qui tenait enfin sous ses pieds les Alples vaincues.

Annibal, sur son dernier éléphant, montra de la main, à ses soldats, ces magnifiques campagnes de Lombardie, arrosées par l'Éridan, et semblait leur dire : voilà le prix de vos travaux. Ce fut alors une nouvelle explosion de cris délirants et sauvages. Les noirs enfants de Barca, la tête couverte de lin roulé retombant, à double bandelettes, sur les épaules ; les bras allongés sur les piédestaux granitiques, la face immobile et tournée au soleil, ressemblaient à une armée de sphinx vivants, que l'Egypte envoyait à Rome, et qui faisaient une halte sur les monts. L'Afrique roula comme une noire avalanche du haut des Alpes sur l'Italie. Un air tiède et embaumé ranima les soldats d'Annibal. Ils se ruèrent en délire sur ces jardins de fleurs qu'ils regardaient comme leur conquête. Deux armées consulaires, envoyées contre

eux, furent anéanties à la Trébia et au Terni. Alors, dans l'ivresse de deux victoires, ces hommes demandèrent à grands cris les terres promises, le repos mérité, les fêtes attendues, les femmes italiennes, les vins du Midi, tout ce que le vaincu devait au vainqueur. Une sédition éclata dans l'armée; les nations rivales qui la composaient se réunirent dans la manifestation commune des mêmes vœux. Ce fut Magon, frère d'Annibal, qui fut chargé par les mécontents de formuler la plainte de l'armée au général carthaginois.

— Frère, dit Magon, les soldats murmurent; ils réclament l'exécution de tes promesses. Le jour du repos et du plaisir est-il venu pour eux?

— Je tiendrai ce que j'ai promis, répondit Annibal. Nous sommes aux portes

de Rome. Il faut donner un dernier coup d'épée, et l'Italie est à nous.

Et le général carthaginois courut à cheval dans les rangs de son armée, parlant avec fierté aux Africains, avec finesse aux Espagnols, avec franchise aux Gaulois, avec éloquence à tous. Il apaise la sédition et entraîne les combattants sur les crêtes et dans les gorges des Appennins étrusques. Là, un nouvel ennemi attendait l'armée, l'épidémie des masemmes. Annibal lui-même fut frappé à l'œil droit par le démon de l'air. Quand il se releva, convalescent, de son lit de roche, ce fut pour tirer l'épée contre les nouvelles légions qui l'attendaient sur le lac de Trasimène. Carthage fut une troisième fois victorieuse.

« Maintenant Rome est à nous, dit Annibal à ses soldats. » Mais Annibal connaissait trop bien le secret de sa faiblesse pour tenter

un coup décisif contre cette puissante Rome, si redoutable encore par la ceinture de ses remparts et le désespoir de ses enfants. Il se dirigea vers l'Adriatique, dans l'espoir de trouver une flotte carthaginoise et des secours attendus. L'habile général n'avait pas encore appris à connaître sa patrie, les orateurs du sénat de Carthage, qui parlaient fort bien et ne se battaient pas, commençaient déjà leur opposition contre Annibal. Cette rayonnante gloire de jeune homme offusquait les yeux des sénateurs. L'un d'eux préparait ce fameux dilemme : « ou Annibal est victorieux » comme il s'en vante, et il n'a pas besoin » de secours, ou il est vaincu, et dans ce cas, il ne doit songer qu'à la retraite. » Ces sortes d'arguments avaient un grand succès au sénat de Carthage. — Ils ne savent pas, disait Annibal avec mélancolie, ils ne

savent pas que trois victoires sont aussi funestes qu'une défaite! A la bataille d'Héraclée, Pyrrhus avait vingt-huit mille soldats, il en perdit la moitié et gagna la bataille. « Encore une victoire pareille, dit-il, et je suis perdu. » L'armée carthaginoise longea les rives de l'Adriatique. Les places fortes se fermaient à son approche. Annibal réprimait chaque jour une sédition nouvelle. Ses soldats n'avaient devant eux qu'une mer nue, une campagne désolée; cette vie monotone, qu'ils ne comprenaient pas, leur semblait une dérision après les brillantes promesses du chef. Il fallut s'avancer pour trouver des vivres vers la Pouille et le Picenum. Il fallut ensuite supporter les ennuis de la stratégie de Fabius *Cunctator*, le prudent inventeur des marches et des contre-marches. Aussi l'annonce d'une bataille décisive fut-elle saluée

par les acclamations de l'armée d'Annibal, c'était une dernière victoire à remporter; Annibal l'obtient de ses soldats. Quarante mille Romains et un consul tombèrent dans les plaines de Cannes; mais de tels hommes et tant d'hommes en tombant décimèrent les vainqueurs.

C'est alors, ont dit quelques historiens, qu'il fallait marcher sur Rome. Tite-Live, cet illustre fabuliste, a inventé un certain orateur qui dit à Annibal : « *Tu sais vaincre*, mais tu ne sais pas profiter de la victoire. » Annibal connaissait les Romains de son temps mieux que Tite-Live, et surtout il connaissait l'état et l'esprit de son armée. Il savait qu'après une pénible marche dans les Abruzzes, il trouverait, au bout, cette fière Rome qui félicitait Térence Varron *de n'avoir pas désespéré de la république* après le désastre de Cannes,

mot sublime qui relevait le moral des vaincus, et préparait les funérailles de Sagonte sur le mont capitolin. Vainqueur à Cannes, Annibal éprouva cette immense joie de la vengeance accomplie, qu'il jura d'assouvir sur les autels domestiques. Il avait saigné Rome aux quatre veines; mais, épuisé lui-même par ses efforts, il ne devait pas se jeter étourdiment, comme un holocauste d'expiation, sur le mausolé de Paul-Émile. Son armée, d'ailleurs, ne l'aurait pas suivie, elle demandait à grands cris son jour de fête.

Annibal le lui donna. Jamais repos ne fut mieux mérité.

L'armée carthaginoise était entrée dans ce beau pays qui a reçu le nom de Campanie-Heureuse. L'avant-garde des cavaliers numides, qui longeait les rives du Vulturne,

poussa une grande clameur de joie en découvrant la cité de Capoue, couchée mollement sur son amphithéâtre d'aromates et de rosiers, comme ses sœurs aînées, Pœstum et Sibaris. C'était un soir de printemps; le soleil s'inclinait derrière les montagnes de Cummes. L'air ressemblait à de l'or fluide, la fraîcheur montait des peupliers et des eaux vives du Vulturne voisin; les grands pins murmuraient comme les vagues de Baïa, les collines exhalaient leurs trésors de parfums. Ce doux nom de Campanie-Heureuse semblait retentir partout avec sa molle désinence latine, avec sa mystérieuse volupté. L'armée carthaginoise salua la belle Capoue, et Annibal la livra comme une maîtresse à ses soldats. La cité femme semblait sourire à ses indomptables amants qui venaient à elles de toutes les régions où naissaient les volup-

tés puissantes de la Gaule-Méridionale, de l'Espagne, de Barca.

Elle étalait avec complaisance ses deux rotondes de marbre, comme une bacchante qui rejette le voile de son sein ; elle élevait ses colonnes blanches d'ordre pœstum comme autant de bras lascifs qui se préparaient aux étreintes d'amour; elle chantait des hymnes érotiques, recueillies par la Grande-Grèce aux théories de Délos; et, pour se consoler de l'absence de la mer, elle se baignait dans l'azur du ciel.

Comme toutes les belles femmes de ce temps, Capoue se plaisait aux amours infidèles. Amante soumise par la force aux Romains ses maîtres, elle avait vécu quelque temps avec eux dans une résignation indolente et voluptueuse. Tout-à-coup, elle s'était éprise d'Annibal, ce héros de trente ans, qui se grandissait de toute la taille

de ses victoires. Ce n'était plus ici un de ces Campaniens efféminés, qui, jeunes encore, se souvenaient à peine de leur sexe; c'était l'Africain, le fils de cet Hamiloub Barba, qui donna son nom au désert où le même sang coule dans les veines de l'homme et du lion. Lorsqu'on annonça que l'illustre Carthaginois était arrivé des rives de l'Aulide aux rives de Vulturne, Capoue ouvrit ses portes, et envoya pour le combattre une armée plus redoutable que celle de Fabius, une armée de femmes. Au nom d'Annibal, les jeunes filles de Casilinus, les courtisanes grecques de la basilicate, de Tarente et de Neapoli, les filles du Samnium, qui vendaient des parfums au marché du Séplasia, se précipitèrent toutes sur la grande voie pour contempler ces hommes de fer, qui avaient écrasé sous leurs pieds les deux plus gran-

des choses qui furent au monde, les Alpes et Rome. L'armée victorieuse arriva devant Capoue au coucher du soleil. En tête marchaient les cavaliers gaulois, nus jusqu'à la ceinture : tous de haute taille et couronnés de cheveux blonds, ils avaient entrelacé aux cols de leurs chevaux des branches de chêne et d'olivier ; ils avaient mis au fourreau leurs sabres recourbés, et suspendu leurs boucliers en croissant à l'anneau de la selle. Ils balançaient gracieusement de la main droite les ceps de vigne enlevés aux centurions sur quatre champs de bataille. Le jeune Iturix, qui blessa Paul-Emile, se faisait remarquer parmi tous ces cavaliers ; c'était lui qu'on nommait le Vexillaire gaulois. Il portait l'étendard du coq et du gui. L'oiseau national semblait s'envoler d'un nid de feuilles de chêne. Autour d'Iturix s'agitait l'es-

cadron des cavaliers de Marseille. Ceux-là n'avaient pour vêtement qu'une large braye de laine fine. Le bonnet phrygien, écarlate, couvrait négligemment leurs cheveux noirs et bouclés. Leur vexillaire portait une bannière d'azur sur laquelle étaient brodés en or le hibou de Pallas et une proue de trirème, les jeunes gens avaient été entraînés sur les pas d'Annibal par l'amour de la guerre et de la chasse; ils étaient braves au combat, indisciplinés dans les marches, impatients du joug militaire, tumultueux et railleurs comme les Athéniens, dont ils avaient reçu les traditions. En ce moment ils chantaient ces hymnes thessaliens que la vieille Phocée avait appris à sa fille gauloise; et les strophes de la divine langue d'Homère, ainsi chantées par ces soldats musiciens, ravissaient les filles de Capoue, qui jetaient devant eux des fleurs, du thym, du genêt

et des branches d'olivier. Arrivaient ensuite les cavaliers de Numance et de la Bétique : ils étaient couverts d'une veste blanche bordée de pourpre; ils étaient armés d'une épée courte, droite, et à double tranchant : l'ennemi frappé de cette arme ne se relevait plus.

De même qu'un détroit sépare l'Espagne de l'Afrique, ainsi un grand espace séparait ces Espagnols de l'armée carthaginoise. L'intervalle etait rempli par le flot tumultueux des frondeurs des îles Baléares. Après eux ondoyaient les cavaliers numides, Magon à leur tête. Annibal marchait au centre de son infanterie. Ici le spectacle était merveilleux : on aurait cru voir marcher des légions romaines. Tous les soldats avaient revêtu les dépouilles des vaincus. Les Carthaginois portaient les armes, les casques, les cuirasses des vexillaires tués à

la Trébie, au Tésin, à Trasimène, à Cannes. Chaque soldat montrait sur son armure le trou sanglant d'où s'était échappée l'âme d'un Romain. Annibal montait un étalon d'un noir d'ébène ; il avait revêtu le casque rouge du consul Sempronius, qu'on avait trouvé suspendu à la porte Decumane du camp de Trasimène. Le jeune héros, avec sa mâle figure, sa grâce de cavalier numide, sa tête nue inondée de boucles de cheveux noirs, ressemblait à un de ces dieux que l'Égypte créa, et dont les sculpteurs thébains popularisaient les images sur un bloc de granit basané. Un long cri mélodieux salua le vainqueur de Rome, et comme Annibal répondait par un signe de la main portée à sa bouche, on vit une jeune femme s'élancer de la foule, et lui offrir une couronne de laurier. C'était Olympia, la plus belle

entre toutes les Campaniennes, âme de feu dans un corps d'ivoire, une de ces existences qui paraissent fabuleuses de nos temps, parce que nous avons réduit le plaisir à des proportions trop raisonnables, parce que nous avons eu le malheur de prendre notre monde et la vie au sérieux. Olympia, la jeune Grecque de Tarente, avait une somme immense de bonheur à donner aux hommes d'élite, et elle remplit sa mission avec une générosité touchante. A vingt-six ans, elle était riche comme la favorite d'un satrape. Sa maison sub-urbaine respirait déjà cette voluptueuse opulence, qui, plus tard, illustrait toutes les résidences maritimes du golfe de Baïa. Les aristes de Tarente, de Corinthe, de Ségeste, de Taorminum, avaient reçu dans cette demeure une hospitalité complète; c'est là que Cléomène, Traséas, Apollodore, avaient

ciselé la Vénus victorieuse qu'on adorait à Capoue, la Danaë du temple de Ségeste, l'Erigone du temple de Bacchus à Tarente, l'Amphytrite du temple de Neptune à Métaponte. Olympia, la divine mortelle, avait posé pour toutes ces déesses, et les adorateurs, courbés devant leurs autels, et laissant mourir d'amour leurs regards sur les saintes et voluptueuses images, encensaient Olympia, qui avait prêté sa chair au marbre de Paros. Les artistes, plus heureux encore que les adorateurs, avaient pu mettre en réalité la fable de Pygmalion; et quand ils s'étaient épris de violents désirs pour leurs simulacres muets et froids, ils se retournaient vers la déesse vivante, mollement couchée sur ces coussins de pourpre, tissus dans la Campanie, et qui rendaient jalouse la ville de Tyr. Telle était l'adorable femme qui vint, aux por-

tes de Capoue, enchaîner à ses pieds le jeune héros carthaginois. Dès ce moment, Annibal suivit des yeux Olympia jusqu'au portes de Capoue. Rien ne put détourner ses yeux de cette femme ; et lorsque le sénat de la ville vint présenter ses hommages au vainqueur, dans une harangue éternelle, selon l'usage de ces temps, Annibal n'écouta l'orateur patricien qu'avec une distraction marquée ; il ne put même répondre qu'avec embarras et brièveté, lui si éloquent toujours : « Je vous rends grâce de vos bonnes paroles, dit-il, l'univers ne compte que trois villes, Carthage, Capoue et Rome ; bientôt, il n'en restera que deux. » Ecoutant ou parlant, il ne cessait de regarder, dans son cortége, la belle Olympia, qu'on aurait prise pour la reine de Capoue ; elle se laissait facilement distinguer des autres femmes par sa

taille, sa robe de pourpre, ses épaules d'une blancheur incomparable, ses cheveux tout étincelants de reflets d'or. Les Gaulois, en passant devant elle, saluèrent cette jeune Grecque aux yeux bleus, qui leur rappelait les filles de leur doux pays.

Le crépuscule donnait ses dernières lueurs lorsque l'armée entra dans Capoue. Aussitôt, depuis la porte de Rome jusqu'à la porte de Néapoli, dans une étendue de trois mille pas, toutes les îles s'illuminèrent de torches de résine, comme aux fêtes de Bacchus, et ce fut encore alors un spectacle plus merveilleux. Les armes, les cuirasses, les visages de ces soldats d'Afrique et d'Europe se colorèrent de reflets rougeâtres; on aurait cru voir une armée tartaréenne sortie de l'Averne voisin; les femmes campaniennes se ruaient avec la frénésie de bacchanales au milieu des es-

cadrons gaulois, en agitant les thyrses et les pommes de pin. Les clairons jouaient, par dérision, l'hymne *Io pharo*! *io Bacche*! Capoue était en délices. La nuit descendait avec tous ses mystères des fêtes de la bonne déesse. Le lion de Carthage rugissait d'amour, et ne rencontrait que des sourires. Le marché du Séplasia avait épuisé tous ses parfums sur les chevelures. Puis, les torches s'éteignirent, et les prêtres fermèrent les temples des dieux immortels.

Annibal avait confié à Magon la garde de la ville; il était entré en maître dans la maison de Stenius et Pacuvius, de la famille de Celer. Deux esclaves lui servaient des pommes d'or de Sorrente, et des vases de vin nommés *abbe calene* dans la Campanie; auprès de lui était Iturix le Gaulois, son meilleur ami.

En ce moment, une esclave cubiculaire

déposa devant Annibal un rouleau de papyrus scellé. Annibal rompit le sceau et lut :

In me ruens Venus deseruit Cyprim
meus festina.

— Par Neptune ! dit-il, ces lettres sortent de l'antre du Sphynx ou de la grotte des Sirènes.

— C'est une trahison, dit le Gaulois ; nous ne sommes pas éloignés du défilé où le consul Pontius tomba dans une embuscade.

Annibal réfléchit un instant.

— Iturix, poursuivit-il ; c'est peut-être une colombe de Vénus qui m'apporte ce message ?

— Les colombes nous servent de pièges, à nous Gaulois, pour prendre les aigles vivants.

— Que l'aigle soit pris si cela est dans les destins, dit Annibal en se levant de table.

— Que ton père Neptune te garde des embuches de la nuit.

L'ombre du fourbe Fabius erre autour de toi.

— Tu seras mon compagnon : que dis-tu, Iturix?

— Toujours avec toi quand il y aura un Romain à tuer.

— Ceins ton glaive espagnol, Iturix; l'arme gauloise est mauvaise pour les périls de la nuit.

— Je suis prêt.

— Viens et suivons la colombe.

Annibal ceignit sa tête d'un voile roulé, dont les deux bouts retombaient sur ses épaules; il ne garda qu'une légère chlamyde, et sortit avec le Gaulois. L'esclave

cubiculaire marchait en avant de quelques pas, et portait une torche de résine.

« Il ne me manque, disait Anibal en riant, que le joueur de flûte pour ressembler à Caïus Duilius. Ces Romains, qui passent pour des hommes graves, font souvent des choses bouffonnes. Leur Caïus Duilius nous prend par surprise, deux vieilles trirèmes qui nous embarrassaient, et, pour récompenser ce consul naval, on décréta au Sénat que Caïus Duilius ne sortirait, de nuit, qu'accompagné d'un porte-flambeau et d'un joueur de flûte. Cela devait bien gêner ce consul dans ses promenades de nuit ; voilà une récompense qui ressemble bien à une punition. »

L'esclave éteignit sa torche et s'arrêta sur le seuil d'une maison peinte au safran. La porte s'ouvrit, Annibal et Iturix allaient entrer ensemble, lorsqu'à un signe d'in-

quiétude que fit l'esclave, en se plaçant devant le Gaulois, Annibal comprit que l'accès de la maison n'était permis qu'à lui seul.

« Bien ! dit le Gaulois; je veillerai. »

Annibal entra.

II.

A la première heure du jour, de vagues inquiétudes se répandirent parmi les chefs de l'armée. On faisait des rapports secrets à Magon et à Maharbal; on disait que des trahisons se préparaient dans la maison

d'un citoyen nommé Penella, et qu'un poignard invisible menaçait Annibal. Magon s'était rendu, les ténèbres favorisant, chez Stenius et Pacuvius Céler, pour donner de sages avis à son frère ; il n'avait trouvé qu'Isalen, le chef des Gétules, accouru, lui aussi de son côté, pour porter ses avertissements au général carthaginois. Magon et Isalen montèrent, silencieux, la voie de Tifata, qui conduisait à la citadelle, et ils prêtaient l'oreille au moindre murmure de la nuit : mais rien ne justifiait leurs craintes. Capoue dormait de ce sommeil profond qui suit les veillées des fêtes de Saturne. Autour des temples, dans les bois consacrés aux dieux immortels, on entendait comme des plaintes et des soupirs mystérieux, que Magon attribuait aux génies invisibles protecteurs de la Campanie vaincue. Les deux guerriers traversè-

rent la grande place de l'Hécathéon, où depuis fut bâti le fameux amphithéâtre de Capoue, et, à l'angle du carrefour voisin, ils rencontrèrent Iturix qui veillait, debout, sur le seuil d'une maison.

— Mon frère, où est mon frère? dit Magon au Gaulois.

Iturix fit le geste de la déesse Muta, en croisant l'index de sa droite avec ses lèvres.

Magon entraîna vivement le jeune Gaulois sur la place de l'Hécathéon.

— Quelle voix ennemie a conduit Annibal dans les embûches de cette maison? dit le Carthaginois à Iturix.

— La Campanienne, répondit le Gaulois.

— Quels indices as-tu de sa trahison ou de son amitié? Faut-il violer le seuil des

divinités hospitalières? Faut-il laisser la porte fermée aux profanes?

— J'ai entendu les sons de la lyre grecque; j'ai respiré les parfums qui montaient de la *Nymphée*, et quatre heures se sont écoulées depuis que la lyre est muette, depuis que le feu s'est éteint sur les trépieds du bain. Allez, et soyez joyeux; je veillerai jusqu'aux premiers chants des clairons de Diane. Soyez aussi de bonne confiance dans le cœur et l'œil du Gaulois.

En disant ces choses et quelques autres encore, ils adoucirent leurs inquiétudes. L'aube, qui verse la gaîté à ceux qui ont eu la veillée triste, blanchissait le faîte des îles. Magon donna un sourire aux divinités qui président au jour; et, montrant à Iturix un nom écrit en lettres grêles et rouges sur la pierre ostiaire, il lui dit :

— Retirons-nous au loin, et respectons les mystères de la nuit. Allons!

Le nom écrit était celui-ci : *Olympia.*

Cependant les clairons des Gaulois vigilants sonnaient sur les murs de la haute citadelle : tout dormait encore dans la ville voluptueuse. On ne voyait sur la voie romaine qui la traversait qu'un groupe joyeux formé par les jeunes Maures de Barca et les enfants de Marseille; ils allaient chasser ensemble dans le bois de chênes et de lauriers-roses qui couronnait le mont Tifata, et les Marseillais chantaient l'hymne à Diane Venatrix, qu'ils apportaient du plus beau temple que la déesse eût dans la Gaule. Les marchandes de Casilinum arrivaient sur le Séplasia. Les desservants des temples puisaient l'eau du sacrifice aux fontaines pures encore des

souillures du jour, et ils ouvraient les portes des temples des dieux.

D'heure en heure la ville s'animait et se faisait bruyante, mais c'était l'agitation indolente d'un peuple qui se réveille pour le plaisir, et qui répugne aux dures obligations du travail. On disait qu'Annibal devait donner des jeux et un festin public, et que le jeune héros allait paraître, en costume romain, sur la grande place de l'Hécathéon. Les rues se jonchaient de fleurs, les îles se festonnaient de verdure; l'encens brûlait sur le péristyle des temples; les prêtres couronnaient de roses et myrthes les statues de leurs divinités. Déjà le sénat en masse s'était rendu devant la maison des Céler, où, disait-on, Annibal se reposait, pour la première fois, du voyage du monde. Le sénat et le peuple gardaient le plus profond silence, et ils at-

tendaient impatiemment que l'ostiaire de Pacuvius ouvrît la maison où dormait le vainqueur de Cannes. Les sénateurs étaient presque tous des jeunes gens que la débauche avait vieillis, et qui justifiaient ainsi un titre que l'âge leur eût refusé. Le chef du sénat répétait sa harangue, qui devait être courte, pour ne fatiguer ni le héros, ni l'assemblée, ni l'orateur. Cependant la porte de Pacuvius ne s'ouvrait pas.

Non dans cette maison, mais dans une autre, Annibal était couché sur un lit de pourpre, et il écoutait une voix douce comme le son de la vague ionienne qui meurt dans le golfe de Tarente. Cette voix parlait la langue divine inventée pour les dieux, les héros et l'amour.

— Fils d'Hamilcar, disait-elle, quand ton pied aura touché le chemin de Nola, tu auras oublié Olympia la Grecque!

— Et Olympia n'aura pas oublié, dit Annibal.

— J'oublie, je ne trahis pas; les dieux m'ont ainsi faite. Si je n'eusse aimé qu'un homme, j'aurais rendu malheureux tout ce que le ciel des deux Grèces a fait éclore de grand parmi les mortels.

— Et moi aussi, Olympia, je serais mort d'amour à tes pieds; ce que n'ont pu faire six consuls, tu l'aurais fait, toi, faible femme! Que de reconnaissance je te dois!

— Ils m'ont tous parlé ainsi, ceux qui m'ont aimée.

— Et tu n'en as jamais aimé un seul?

Olympia mit ses bras d'ivoire en guise de collier au cou d'Annibal et lui sourit, en secouant sur son front ses longues boucles de cheveux.

— Jamais un seul? reprit Annibal.

— Jamais! dit Olympia avec un nouveau sourire, un sourire divin.

— Et que fais-tu de ta beauté?

— Je rends les dieux jaloux de tous mes amants.

— Et tu n'es pas heureuse, toi !

— J'attends, je cherche, j'espère. Voilà mon bonheur. Ah! je paierais de tout l'or de mon épargne un seul de ces éclairs de volupté que j'ai vu luire sur le front de l'homme !...

C'est ainsi !... Puissent les dieux verser la consolation dans mon cœur !... Annibal, as-tu vu des femmes comme moi; dis ?

Un sourire de sphinx contracta la figure basanée du jeune Africain. Olympia répéta sa demande.

— Femme, dit Annibal, lorsque j'étais

enfant, mon père me fit descendre dans le temple sous-marin de Typhou, le dieu vengeur, le dieu du mal. Un prêtre de la ville d'Hermès immola un taureau noir sur l'autel, et remplit du sang de la victime une grande cuve de porphyre, le sang, à la lueur des torches, ressemblait à un fleuve de votre Tartare; je le considérai longtemps, et je crus en voir sortir des flammes. Nous n'étions que trois dans le temple, mon père, le prêtre et moi. Autour de nous se dressaient d'énormes statues de granit noir, avec des faces horribles et des couronnes de serpents; devant l'autel était peinte, sur un fond de sang, la grande image de Typhou, qui, les lèvres gonflées de colère, secouait sur nous les lumières de son *fléau:* Je croyais entendre siffler à mes oreilles l'arme infernale de ce dieu, car le vent de la nuit tourmentait

les vaisseaux dans le port, et jouait dans les cordages. La flotte de Carthage s'agitait sur nos têtes, et le temple sous-marin était plein de bruits mystérieux et terribles qui lui venaient de la tempête et de la mer. C'est là, devant ce prêtre, devant ces redoutables images, devant ce fleuve de sang, et dans cette formidable nuit, que mon père me demanda un serment. Mon père n'était pas la figure moins imposante de ce tableau. Ses yeux noirs lançaient des flammes, sa barbe s'agitait sur sa poitrine comme une toison à la gueule d'un tigre; il me tendait une de ces antiques et lourdes épées que les soldats de Cambyse ont laissé dans les sables d'Ammon. Je me précipitai sur cette arme avec une furie fiévreuse, je la soulevai de ma main d'enfant et prenant à témoin les divinités de la nuit, les génies du grand désert, les simu-

lacres du temple, je jurai à la ville de Rome une haine de sang et de mort. A ma voix, les trirèmes carthaginoises tressaillirent sur ma tête ; le vent souffla du désert, comme pour me favoriser, et pousser la flotte à la mer Tyrrhénienne ; les échos du temple m'applaudirent ; le taureau du sacrifice exhala son dernier mugissement ; je crus entendre le dernier soupir de Rome, la ville abhorrée ! Mon père me serra sur sa poitrine, et ses augustes larmes brûlèrent mon front.

Dix ans se sont écoulés depuis cette nuit solennelle jusqu'au jour tant désiré, où je partis pour attaquer Sagonte, la ville alliée des Romains : ces dix ans n'ont fait que continuer cette nuit. Mes rêves de solitude et de sommeil étaient tous à Rome ; je n'avais qu'un souvenir, mon serment ; qu'une idée, la vengeance. Mes regards

dévoraient la mer qui me séparait de l'Italie; chaque jour, et cent fois le jour, je traçais avec mon épée, sur le sable du rivage, de longues lignes qui figuraient ma route de l'Afrique à Rome; ce demi-cercle immense qui commençait à Sagonte et finissait à Tarente. Ose me demander maintenant, Olympia, si j'ai livré un seul instant de ma jeunesse aux plaisirs. La seule femme que j'ai poursuivie, cette Rome, elle a eu toutes mes pensées de dix ans; j'aurais craint de donner à cette passion de haine une rivale d'amour; le nom de Rome roulait continuellement dans ma bouche; il n'y avait pas d'autre place pour un autre nom. Ce n'est qu'après avoir frappé quatre fois au cœur cette ville maudite, que j'ai laissé tomber un regard sur le visage d'une femme, sur le tien, belle Olympia. Que les destins soient bénis!

Olympia effleura de ses doigts caressants les cheveux noirs et rudes d'Annibal.

— Tu es un héros, un Dieu, lui dit-elle; tu mérites l'amour d'une déesse. Il y a des nymphes belles et chastes qui habitent les grottes marines de Néapoli, quand tu seras sur le sable d'or de leur golfe sacré, sans doute, la plus belle de ces immortelles t'appellera par ton nom, et te montrera son lit nuptial d'algue vive et de coquillages d'argent. Ces nymphes chantent comme des syrènes; elles savent les vers du berger de Syracuse; elles te les diront dans la langue de l'Hellénie; elles te donneront des pommes d'or, dans des corbeilles de cristal, et tu connaîtras, avec elles, ces amours de l'Olympe que les dieux révèlent aux héros mortels, en récompense de grands travaux accomplis.

— Olympia, dit Annibal, crois-tu que

ces nymphes soient plus belles que toi ?

— Garde-toi de mal parler des divinités !... Moi, je ne suis qu'une mortelle, et je ne puis rien te donner, pas même mon amour ; car je ne veux pas mentir devant mes dieux comme d'autres femmes le feraient. Si tu n'étais qu'un jeune statuaire de Corinthe ou de Mitylène, je pourrais te dire que je t'aime, et te tromper par pitié. Les jeunes gens veulent toujours qu'une femme les aime, que ce soit mensonge ou réalité. Mais, avec toi, avec toi qui gardes dans ton front les soucis de l'univers ; avec toi qui ne peux t'inquiéter de ce qui se passe dans le cœur d'une pauvre femme ; avec toi qui mérites une parole vraie, parce que tu es grand comme un dieu ; je veux être sincère, comme la suppliante aux pieds des autels. Annibal, je t'admire, et je ne t'aime pas ; je n'aime personne,

Annibal. Je croyais pourtant que je t'aimerais ; et ce matin encore, je me disais : oh ! qu'il est doux, qu'il est beau d'avoir cet homme à ses genoux, là, comme un enfant ! d'enchaîner avec mes doigts ce lion qui a bondi du désert sur mon lit d'ivoire ! Quand j'enlace mes bras à ton cou, et que ta voix murmure des paroles langoureuses à mon oreille, je te vois à Cannes et à Trasimène : terrible comme le dieu de la Thrace, lançant des rayons de terreur ; agitant deux armées avec un seul regard, roi du monde, rival du ciel ! il me semble alors que mon enthousiasme pour tant de gloire va me donner un tressaillement de volupté ; il me semble que je vais m'élever à la puissance de ton délire d'amour. Hélas ! je suis toujours ce que j'étais, heureuse de ton bonheur, malheureuse de mon néant. Mais, au moins, cette

épreuve est la dernière; nul homme, désormais, ne me donnera ce qu'Annibal n'a pu me donner : c'est une sorte de consolation pour moi; et je te remercie de m'avoir révélé toute ma misère dans tes embrassements de héros. Si tu me quittes, ma pensée te suivra comme une amie invisible. Si tu restes, je serai ton esclave; je te servirai, comme aujourd'hui, à ce *bielinium* hospitalier; je jouirai de vivre dans ton ombre, d'écouter ta voix harmonieuse, et pourtant si formidable dans les mêlées; de baiser cette main droite qui a terrassé des géants, d'avoir un sourire de ce visage qui a passé comme un météore d'effroi dans l'univers.

Deux larmes limpides et brillantes comme des perles d'Ophir roulèrent sur les joues d'Olympia : le héros cueillit avec ses lèvres ces deux bijoux de femme, et se

leva en jetant un regard sur une trombe de soleil qui, soudainement, illuminait la cour sombre de l'Impluvium.

— Femme, dit Annibal, le soleil, mon père m'avertit de mes retards; une armée et le monde m'attendent. Que Vénus et les Grâces décentes te gardent ta beauté! je salue tes pénates hospitaliers; ils m'ont été propices et doux.

Disant ces mots il ceignit sa tête d'un bandeau de pourpre, dont l'agrafe faisait jaillir la plume d'un aigle tué sur les Alpes. Il jeta négligemment sur son dos la casaque consulaire, et fit un pas vers l'*atrium*.

— Ainsi, tu pars, dit la jeune femme avec une voix si douce qu'elle semblait amoureuse.

Annibal fit un signe d'affirmation.

— Et quand te reverrai-je? dit Olympia.

— Aux premières ombres du soir, répondit Annibal à voix basse.

— Non, demain, aux premiers rayons du jour.

— Qu'il soit fait selon ta volonté.

Annibal sortit. Il était soucieux comme après une défaite, et ce front héroïque, dont les tempêtes alpines et le fracas des batailles n'avaient pu troubler la sécurité, devenait sombre à mesure qu'il s'éloignait de l'éblouissante Campanienne. Iturix, le Gaulois vigilant, remarqua le premier la sombre indécision du héros qu'un pouvoir surnaturel semblait retenir sur le seuil de la maison.

— Je te rends grâces, lui dit Annibal, et je reconnais la fidélité du Gaulois.

— La ville est en grande rumeur, dit

Iturix; hâtons-nous, des périls suprêmes nous attendent peut-être.

— Puisses-tu dire la vérité! Iturix; j'aime mieux les périls que les soucis. Guide-moi vers la maison des Céler. Et à mesure qu'ils avançaient dans la ville, le tumulte se faisait plus grand, comme si toute la population se fût révoltée et qu'elle eût préparé par ses caresses de la veille, sa vengeance du lendemain. Dans cet ouragan de clameurs lointaines, Annibal distinguait les rugissements de ses Africains, qui dominaient de longs hurlements de femmes; il dit alors à Iturix : mes tigres dévorent une proie révoltée, c'est bien. Et ils couraient tous deux dans la direction du tumulte. Le Gaulois brandissait déjà son épée; Annibal laissait la sienne dans le fourreau.

— Ton cheval, donne-moi ton cheval,

cria le héros à un cavalier numide qui passait.

— Annibal est vivant ! s'écria le Numide, et il s'élança par-dessus la tête de son cheval avec un agilité merveilleuse, au même instant qu'Annibal, non moins leste que lui le remplaçait sur le dos nu et poli de l'étalon.

La vaste plaine qui s'étendait devant la maison des Céler et les rues qui venaient aboutir à cette place étaient inondées d'une foule immense de citoyens sans armes et de soldats carthaginois. Les sénateurs, chargés de fer, étaient gardés par des sentinelles, et ils ressemblaient à des victimes qui attendent le sacrificateur. On disait partout qu'Annibal avait été assassiné par le fils du patricien Pérolla, et Magon attendait que le soleil fût au milieu de sa course pour tirer une vengeance terrible

de la mort de son frère. Les soldats demandaient du sang ; l'exaspération de l'armée était au comble, Annibal ne paraissait pas, lui qui jamais n'avait fait défaut une fois au premier appel de ses Carthaginois.

Tout-à-coup, à l'angle d'un carrefour, éclate la casaque rouge du héros, et l'intelligent cheval du Numide semble jeter, par une vive secousse, son superbe cavalier aux premiers groupes de la foule.

— Annibal ! voilà Annibal, cent mille voix répétèrent ce cri.

— Me voici ! me voici ! dit le héros ; quelle crainte romaine a troublé le cœur de mes soldats ? Ne sommes-nous pas ici en pleine sécurité, au milieu des citoyens de la Campanie ? Soldats, ne permettez-vous pas à votre général de continuer, à Capoue, le dernier sommeil qu'il a commencé à Carthage ? Abjurez donc ces vai-

nes terreurs ; demain je serai levé avant le chant du coq !

Des cris unanimes d'une joie délirante accueillirent les paroles du héros. L'armée et les citoyens portèrent Annibal en triomphe au Champs-de Mars, vaste plaine qui longeait le Vulturne, comme le Tibre à Rome. Ce fut là que l'armée, par les ordres de Magon et de Maharbal, se rangea sur trois lignes, selon la coutume latine, Annibal, à pied, parcourut les rangs de ses guerriers africains, espagnols, gaulois, haranguant chaque centurie, parlant avec amitié aux mutilés et aux plus braves, distribuant des dons et recevant à chaque pas, les acclamations d'amour de toute cette sauvage famille dont il était le père intelligent, et le chef adoré.

Lorsque les lignes furent rompues et que les soldats se livrèrent aux jeux, le peu-

ple de Capoue, qui s'était tenu à l'écart, se mêla aux soldats pour prendre part à leur joie et à la fête. C'est alors qu'il fut aisé de voir combien était vieille déjà l'amitié d'un jour, qui s'était établie entre les vainqueurs et les femmes campaniennes. Aussi n'est-on pas étonné de lire dans Tite-Live que chaque soldat, abandonnant Capoue, amenait avec lui une maîtresse. Quel était le prestige qui avait fasciné ces femmes, ainsi subjuguées par les étrangers, on peut l'expliquer, à l'aide de la phrase de cet historien latin : *civitas prona in luxuriam.* Pour moi, je ne l'explique pas du tout. Tite-Live avait connu les Campaniennes; mais ces femmes n'existent plus.

— Iturix, disait Annibal, toujours soucieux, je donnerais mes quatre victoires pour être le dernier de mes soldats. Re-

garde comme ils sont heureux; regarde comme je suis triste. Quel singulier partage ! la joie à l'armée, l'inquiétude au général !

— Et la gloire ? à qui? dit le Gaulois, avec un regard et un accent pleins de fierté.

— La gloire..... oui..... la gloire, c'est beaucoup pour moi. Après mille ans éteints, personne, dans l'univers, ne saura le nom de ce cavalier de Técher, qui m'a prêté son cheval. Je ne le sais pas moi-même... Oui, la gloire est une grande chose... Mais est-ce pour la gloire que je me suis fait général? C'est pour une vengeance de sang et de mort! La vengeance sera bientôt assouvie ; il faudra que je me réfugie alors dans le besoin de la gloire, pour me consoler d'être l'esclave de mes soldats.

— Que dis-tu, Annibal?

— Ne l'as-tu pas vu, Gaulois? Ni mes jours, ni mes nuits ne m'appartiennent. Je suis le prisonnier de mon armée ; depuis longtemps elle s'est habituée à me voir à toutes les heures ; elle s'endort sous ma vigilance, elle se réveille devant mes yeux ouvert. Les choses étant ainsi, je dois continuer à me dévouer à tant de braves guerriers, qui m'ont suivi aveuglément, insoucieux de mon but et de mes moyens. La nuit dernière, le poignard d'une courtisane aurait pu m'enlever à cette armée, qui ne vit que par moi et pour moi. Hélas ! les séductions de la volupté ne sont pas assez impérieuses pour m'arracher à mes devoirs. Tu ne saurais dire, ô Iturix, quelle amertume profonde cette nuit et cette femme ont déposée au fond de mon cœur. Non cela ne mérite

point qu'on lui sacrifie une armée. Laissons-les, eux, ces heureux soldats, s'enivrer des délices du moment; il faut que leur chef garde toute sa force virile pour retremper leur courage, s'il s'amollissait un jour. Ainsi sera-t-il fait, parce qu'Annibal l'a dit. Iturix, crois mes paroles, je remporte ce matin une victoire plus difficile à obtenir que Trasimène et Cannes. Tu ne connais pas Olympia. Annibal cessa de parler, et il semblait se plaire à regarder la foule joyeuse qui couvrait le Champ-de-Mars. Par intervalles, il arrêtait un de ses soldats, et lui disait : « Toi, tu t'es jeté à la nage, le premier, pour traverser le Rhône, devant Ugernum *. Toi, tu as

* Ugernum, aujourd'hui Baucaire : ce fut là que les aventureux guerriers de Marseille se réunirent à l'aile droite de l'armée d'Annibal.

planté l'étendard du lion punique sur les Hautes-Alpes. Toi, tu as guidé mon éléphant à travers les marais de l'Etrurie. Toi, tu as conquis le premier étendard romain, dans la ligne des vexillaires, à Trasimène. Toi, tu t'es battu en combat singulier avec Minutius, le chef de la cavalerie. Toi, à Cannes, tu as tué de ta main quatre jeunes patriciens. » Et à tous ces braves, Annibal tendait la main, et donnait un sourire. Le Champ-de-Mars retentissait d'acclamations, cette première journée fut sereine, mais elle ne se renouvela plus. Déjà le lendemain les présages étaient sinistres. Cependant l'armée, pleine de confiance en son chef, continuait sa fête et sa débauche; les jours s'écoulaient pour elle dans une insouciance voluptueuse qui rachetait enfin les longues agitations du camp. Annibal ne quittait le toit de Pa-

cuvius Céler que pour donner des soins paternels à ses soldats.

Sur ces entrefaites un bruit se répandit que les consuls Q. Falvius et Appius Claudius s'étaient mis en campagne et marchaient sur Capoue. Annibal résolut de prendre des quartiers meilleurs et plus sûrs à Nola ou a Néapoli, deux cités bien munies et inexpugnables. Un matin, l'ordre du départ fut donné.

C'était l'heure où la sentinelle donne des actions de grâces à Hécate et à l'Erèbe, qui l'ont protégée contre les embûches de la nuit. L'armée se disposait en ordre de route sur le Champ-de-Mars. Les clairons africains jouaient l'air égyptien des mystères d'Isis, Capoue versait toutes ses femmes échevelées sur la voie qui mène aux remparts. Annibal faisait des lettres à Magon et à Isalca, dans l'atrium des Céler.

Une femme tomba devant lui comme une apparition : c'était Olympia.

Elle portait une robe noire semée d'étoiles, comme la robe de l'Erèbe. On l'aurait prise pour la divinité de la nuit, descendue du ciel sur un rayon de soleil.

— Tu pars ! dit-elle, et la voix expira sur ses lèvres, et elle baissa les yeux.

— Femme ! dit Annibal, quel Dieu ennemi de Carthage a conduit ce matin tes pas vers le seuil de cette maison. Garde-toi bien de te montrer à mes soldats, et de me donner devant eux un sourire ou une larme, de peur qu'ils ne connaissent la faiblesse de leur général.

— Ainsi, je serai amenée à Rome comme une esclave à quelque patricien qui se souviendra de Cannes et de Capoue.

— Les dieux te garderont de ce malheur; les dieux protégent la beauté.

En ce moment on entendait défiler la cavalerie des Gétules, et l'air était frappé des voix des chefs qui répétaient le commandement d'Isalca.

— Tu l'entends, Olympia, dit Annibal, on part. Il faut que je coure à la porte de Nola pour me montrer à l'armée. Écoute, Olympia, je veux te laisser un souvenir de moi; je vais envoyer au fondeur assez de boisseaux d'or pour te faire un diadème et un trône.

— De l'or, dit Olympia, et elle fit un sourire de mépris; tu m'offres de l'or! je te pardonne; tu n'as jamais parlé qu'à des soldats; tu n'es qu'un héros, tu n'es pas un amant. Garde tes boisseaux d'or, Annibal. Je ne te demande que cette plume d'aigle qui pare ton bandeau. Donne et je pars.

Et au dehors les Gaulois chantaient le

refrain de l'hymne druidique : « *Teutates*
» *veut du sang, Teutates a parlé au chêne.*
» *Nous chanterons à l'heure de notre mort.* »

— Voilà ce que tu demandes, Olympia! dit Annibal. Tu le vois, les instants ne sont pas à la volupté. Et il détacha la plume d'aigle du bandeau et l'offrit à la jeune femme.

— C'est bien, dit Olympia, je n'aurai pas d'autre parure désormais. Si je suis conduite à Rome en esclave, je montrerai ce joyau de gloire à mes maîtres, et ils pâliront.

Maintenant, je veux te faire un don, moi. Capoue est la ville des parfums et des poisons. Tiens, prends cette bague, elle renferme dans son chaton un suc terrible, qui tue comme un poignard enfoncé au cœur. Si quelque jour le sort des armes te devenait contraire, cette bague te sauvera

la honte d'escorter un char triomphant.

— Je l'accepte, dit Annibal; ainsi ma dernière pensée sera pour toi. Et quelques instants après Annibal n'était plus à Capoue, il marchait sur Nola et Néapoli. Capoue désolée croyait déjà voir le génie vengeur de Rome debout sur la borne miliaire, scellée de la louve et des gémeaux.

HISTOIRE D'UNE VILLE ALTÉRÉE.

Il y a une infinité de gens qui se promènent, de dix heures à trois, dans la rue Belle-Chasse, et qui sont très-malheureux, bien qu'ils aient des habits noirs, du linge blanc et des montres d'or.

Ces infortunés sont des pétitionnaires qui attendent que le jour de la justice se lève sur les indemnités de Saint-Domingue, sur l'emprunt d'Haïti, sur une foule de dettes arriérées, et de réclamations dédaignées par une vingtaine de gouvernements depuis 1789. La rue Belle-Chasse a épuisé les poitrines de tous ses échos pour raconter à l'arcade de la rue Grenelle le long désespoir de ces pétitionnaires : deux d'entre eux se sont suicidés à coups de promenades. La dernière de ces victimes de la pétition fut M. *Trois-Etoiles*, de la ville d'Orgon; elle expira le 31 juillet 1830. Depuis 1815, cette victime assiégeait le ministère de l'intérieur, en demandant une pension ou un bureau de tabac. *Trois-Etoiles* n'avait qu'un titre, mais il était solide ; c'est lui qui avait jeté la première pierre à Napoléon, en 1815,

dans la grande rue d'Orgon : après cet exploit, il ramassa la pierre, la fit enregistrer et partit pour Paris, pour faire valoir ses droits à la faveur du pouvoir. Le pouvoir fut sourd. A chaque changement de ministère, *Trois-Etoiles* se présentait, sa pierre à la main, à l'Excellence de l'intérieur, et réclamait. On examinait la pierre, on la classait parmi les *lithos* de première formation; mais on refusait le bureau de tabac. Souvent, dans ses accès de désespoir, le pétitionnaire a failli lapider un ministre, ou se lapider lui-même. C'est ainsi qu'il a traversé les quinze ans de la restauration, usant ses bottes et sa pierre, et ne réussissant pas; à la révolution de 1830, il fut pétrifié; il jeta sa pierre dans le jardin du ministère de l'intérieur, et mourut le lendemain.

L'espèce n'est pas éteinte : elle couvre

toujours les rives de la Seine, comme les ombres pétitionnaires du Styx. Elle lève ses mille bras aux corniches du palais anonyme du quai d'Orsay, aux têtes de granit qui lui servent de gouttières; ces têtes ont, pour les pétitions, des oreilles de ministre; rien n'arrive aux mains qui réclament : c'est la seule erreur qui soit dans l'Évangile : *Petite* et *accipietis*; à moins qu'on ne traduise ainsi : *Demandez*, et *vous ne recevrez* pas.

J'ai un fait consolant à donner aux infortunés pétitionnaires! hélas! je ne puis que leur donner cela! Ce fait a passé inaperçu ces jours derniers, parce qu'au fond il n'intéressait qu'une ville. Une population excite moins d'intérêt qu'une seule personne; c'est admis en théorie dramatique. Herculanum a eu le tort de mourir complètement; on ne pourra ja-

mais en faire une tragédie; s'il n'y avait eu que Pline d'étouffé, oh! alors, quel beau sujet! Pline, tragédie en cinq actes et en vers!

NARBAS.

Eh! quoi! seigneur, quel sort aujourd'hui vous ramène
De l'autre bord des flots?

PLINE.

Je viens du cap Misène.

Et au dénoûment, un récit sur les vapeurs homicides du volcan. Par malheur pour cette tragédie qui n'existe pas, Pline est mort en trop nombreuse compagnie. Les rhéteurs disent que lorsque tout le monde meurt, c'est comme si tout le monde vivait : l'intérêt s'éparpille et s'annulle. Les *Vêpres siciliennes* n'ont pas

trouvé un poète pendant deux siècles. S'il n'y avait eu qu'un seul Français tué à Palerme, le dix-septième et le dix-huitième siècles se seraient jetés sur ce cadavre, et l'auraient enrichi de plusieurs mille alexandrins. Mais quel intérêt voulez-vous, disaient ces siècles, qu'on prenne à un peuple de Français qu'on égorge? Il n'y a rien à répondre à cela. Aussi, je crois avoir raison de dire que le fait consolant que je donne aux pétitionnaires, n'a produit aucune sensation. Voici ce fait :

Il existe en France une ville qui a connu les Tarquins, une ville qui est morte et ressuscitée vingt fois en vingt-cinq siècles, qui a subi vingt pestes et autant d'incendies, qui a parlé latin à Jules César, et chassé à coups de quenouilles le connétable de Bourbon, une ville qui est en Erance, le Caravansérail du monde, qui entretient

commerce avec les Deux-Indes, qui couvre l'eau de son port avec quinze cents navires, et paie, par la main de sa douane, trente millions tous les ans au trésor public. Cette ville se nomme Marseille, l'univers commerçant la cite après Liverpool. Eh bien ! cette ville meurt de soif depuis les Tarquins !

Elle meurt de soif ! Ecoutez, pétitionnaires ! elle meurt de soif, et comme le mauvais riche de l'Evangile, elle demande depuis une éternité une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. L'estafette qui vint au mois d'août annoncer aux Marseillais que Lucrèce avait été outragée par Tarquin, ne trouva pas un verre d'eau potable pour étancher sa soif. Aussi, les pétitions commencèrent pour obtenir de l'eau à cette époque, et les générations continuèrent de mourir de soif avec une pa-

tience évangélique ; on eût dit que Marseille n'était peuplée que de Jobs.

Les Marseillais, résignés depuis Tarquin-l'*Ancien*, plus ancien pour eux que pour personne, entrevirent quelque lueur d'espoir et d'eau sous Louis XIV : on fit un projet de canal qui devait saigner la Durance et abreuver Marseille. Malheureusement, les Marseillais se brouillèrent avec Louis XIV qui leur donna, au lieu de canal, une citadelle avec cinquante pièces de canon braquées sur la ville expirante de soif : cependant, on poursuivit le cours des réclamations.

De jour en jour l'eau devenait plus rare ; tous les ans une naïade donnait sa démission. Le ciel se bronzait comme en Egypte, mais le Nil manquait, le Nil avec sa pluie horizontale ! Quelquefois le ciel se couvrait dérisoirement de nuages, et la

ville Tentale suspendait ses lèvres à l'air; le ciel se découvrait en riant, et un soleil ironique laissait pleuvoir des torrents de feu. Le déboisement des collines acheva cette misère. Les grands réservoirs prirent en horreur l'hydrogène. Dans les ardeurs du solstice d'été, les Marseillais répandus sur les plaines ressemblaient aux croisés du Tasse; ils aspiraient l'air et buvaient l'eau absente pour calmer leur soif à force d'imagination. Non loin de Marseille coulaient autrefois deux rivières qui tenaient autant de place sur le pays que sur la carte. Ces deux rivières hydrophobes avaient pourtant des noms comme la Seine et la Loire; elles ont même gardé leurs noms plus soigneusement que leurs eaux; on les appelle le Jarret et l'Huveaune. On poussa le respect envers ces deux naïades jusqu'à leur donner des ponts; c'était faire

preuve de bonne volonté. On espérait, au moyen de ces ponts, obliger les rivières à donner de l'eau, les naïades répondirent fort sèchement à ces avances. Quelques-uns de ces ponts honoraires furent démolis par le flot des promeneurs qui passaient dessus.

Un jour, la disette d'eau fut si extraordinaire, que la ville en masse songea sérieusement à une émigration. Le Jarret et l'Huveaune n'étaient plus que deux méandres de mousse jaune où folâtraient les lézards et les sauterelles. Les citernes montraient leurs entrailles de briques rouges, hérissées de touffes de saxifrages. Les puits n'avaient conservé que des poulies rouillées, où pendait un tronçon de corde inflammable. C'était un véritable fléau; c'était la famine de la soif. En ces graves conjonctures, les échevins et les notables

s'assemblèrent et firent de longs discours. Les orateurs altérés ne pouvaient pas boire ; ils n'avaient que du sucre pour faire de l'eau sucrée. On décida unanimement qu'il fallait continuer le canal de Craponne, et creuser quinze lieues de rocs pour désaltérer une ville qui devait mourir de soif le lendemain. Un auditeur, qui n'avait pas le droit de parler, se permit de dire que ce remède, tout admirable qu'il était, ne donnerait pas un verre d'eau pour les repas de la semaine. On reconnut la justesse de l'observation, et il fut décidé, par supplément, qu'un convoi de charrettes et de futailles serait expédié sur-le-champ au Rhône, et que ce service public serait continué lusqu'au 31 août, époque où saint Lazare, évêque de Marseille, accorde une pluie périodique à sa ville épiscopale. En effet, le Rhône désaltéra Mar-

seille, dans cet été désastreux : il fallut donc une main longue de vingt lieues pour puiser à ce fleuve quelques verres d'eau.

Dans le demi-siècle qui vient de s'écouler, Marseille n'a pas perdu de vue son canal, et elle a fait des plans. Mais on ne se désaltère pas avec des plans. Il y a six ou sept ans, je crois, un de ces terribles étés jeta tant d'épouvante et de soif au cœur des Marseillais, qu'on s'occupa plus sérieusement que jamais d'avoir de l'eau à tout prix. Ce fut encore un été de bronze. La terre et ciel se liguèrent pour supprimer les pluies et les sources. L'Huveaune et le Jarret roulaient du sable; et comme à de longs intervalles, ces deux ex-rivières donnaient quelques signes de transpiration, et que ces gouttes de sueur étaient humées au passage par des jardiniers égoïstes, le préfet fit échelonner un régiment dans le

lit de l'Huveaune pour épouvanter ces jardiniers. Alors de nouveaux plans surgirent; ils furent envoyés aux conseils-généraux et débattus au milieu des rivalités de villes et de villages. Les villes et les villages qui avaient de bonnes et larges rivières sous la main trouvaient étrange que Marseille fît tant de bruit pour quelques gouttes d'eau. Marseille a la mer, disait-on; que veut-elle de plus? C'était la mer à boire. De toutes parts les réclamations pleuvaient sur Marseille. Un noble pair, qui a des propriétés sur la Durance, et qui regarde la Durance comme un cadeau que Dieu lui a fait, se jeta comme une digue devant les prétentions des Marseillais. Ceux-ci avaient beau dire : Nous ne voulons faire qu'une légère saignée au bras gauche de la Durance, le noble pair redoutait de voir sa Durance avalée par les Marseillais, dans

une orgie hydraulique ; et il formait opposition. Autrefois, il y avait un proverbe qui disait :

> Le parlement et la Durance
> Sont les fléaux de la Provence.

Depuis ce proverbe, la Durance a gardé son naturel. C'est une rivière, qui change de lit, chaque saison, comme une épouse adultère. C'est une rivière folle qui demandait impérieusement une saignée. A peine les Marseillais ont-ils tourné leurs lèvres vers cette Durance vagabonde, que les riverains ont entonné un chœur d'éloges à son honneur. Jamais on n'avait vu rivière plus calme, plus sociable ; on la calomniait, cette pauvre Durance ; Aréthuse n'était pas plus douce ; l'Eurotas ne coulait pas plus mollement qu'elle dans son

lit de lauriers-roses. Complète réhabilitation. Le proverbe mentait de moitié; le parlement seul était un fléau ; or, le parlement étant détruit, la Provence n'avait plus de fléaux.

La ville d'Aix, qui a de l'eau, puisqu'elle se nomme Aix , s'est jetée aussi au travers du canal de Marseille. Une foule de bourgs et de hameaux, dont les maires sont de vénérables bergers, ont protesté contre le canal. Le préfet du département et le maire de Marseille ont été appelés à Paris pour justifier les prétentions d'une malheureuse ville altérée, et fournir le meilleur plan de canalisation. Les débats ne finissaient que pour recommencer. Enfin, la cause de la justice a triomphé, la semaine dernière, à la chambre. Les députés ont, par un vote unanime, accordé à Marseille, la permission de boire en été.

Enfin, Marseille, sœur de cette Rome qui envoyait à ses naiades lointaines dix lieues d'arcs-de-triomphe pour leur demander une fontaine de plus ; Marseille, à la deux mille quatre cent trente-huitième année de son âge, vient d'obtenir un verre d'eau. Et maintenant, osez vous plaindre, ô vous qui faites des pétitions , et qui ne réussissez pas au bout de six mois.

PHYSIONOMIE DE MANCHESTER.

Le 22 juillet dernier, on jouait au Théâtre-Royal de Manchester le drame de *No!* Mademoiselle Taglioni dansait dans *la Bayadère*; c'était un soir de grande attraction (*great attraction*), comme di-

sent les affiches. Il y avait foule et enthousiasme ; on aurait pu croire que madame Malibran était redescendue sur ce théâtre, où elle fit entendre le chant du cigne. La reine de la danse avait succédé à la reine du chant. Tout près de là, au *Queen* théâtre, on jouait *la Vie et la mort de Napoléon*, drame en une infinité d'actes, écrit avant Shakspeare. L'empereur était représenté par un acteur gigantesque, fort maigre et très-blond, mais qui prenait beaucoup de tabac. A ce drame cyclique on avait ajouté comme divertissement une chose intitulée : *La Lampe merveilleuse*. Il n'y avait personne dans la salle, et je faillis y rester pour donner un spectateur à Napoléon. A *Brown-Street*, dans le voisinage, M. Thomson, candidat réformiste, haranguait le peuple au *meeting* de la maison de l'*Assurance générale* :

des milliers de *houra* ! orageusement lancés des poitrines prolétaires, accueillaient chaque phrase de l'orateur. Je passais du *meeting* au théâtre et du théâtre au *meeting* pour me donner l'émotion des contrastes ; c'étaient deux mondes différents, liés entre eux par un trait d'union de gaz hydrogène. La délicieuse musique d'Auber se mêlait aux énergiques acclamations du peuple réformiste ; mademoiselle Taglioni partageait avec M. Thomson l'enthousiasme de Manchester. Au théâtre, le gaz allumait un jour éclatant comme le ciel de l'Inde, comme le soleil des Bayadèrus ; au *meeting* de *Brown-Street*, l'obscurité la plus compacte enveloppait l'auditoire et le tribun. Je m'attendais à une révolution sociale, éclose au foyer du *meeting*. A minuit, M. Thomson rentra à *Swan-Inn* et le peuple chez lui. Les ap-

plaudissements du théâtre et du forum avaient cessé; on n'entendait plus que le bruit de quelques voitures qui descendaient *Hay-Market* ou montaient à *Portland-Place*. Tout-à-coup, le silence de la nuit tomba sur Manchester.

Le temps était fort beau pour Manchester; il ne pleuvait pas. Vous saurez qu'il pleut toujours à Manchester, et c'est une des conditions de son existence; un jour serein est la calamité du pays. Les machines industrielles ne peuvent fonctionner qu'à l'aide d'une humidité permanante; lorsque le temps tourne au sec, on se désole dans les ateliers. L'obligeante nature favorise on ne peut mieux ces exigences du commerce : même au mois de juillet, le ciel est toujours abaissé comme une tente grise sur l'immense ville, et trois cents cheminées élancées en obélisques semblent

les supports de ce grand pavillon de brume, d'où l'eau suinte, en gouttes imperceptibles, comme si elle était tamisée en tombant. A Manchester, on ne connaît le soleil que de réputation ; il me semble que je l'ai aperçu une fois, au fort de l'été, à midi, derrière un épais rideau de nuages, mais je ne l'affirmerais pas.

Je me promenai longtemps sur la place de *Piccadelly*, devant *Albion-Hôtel*; c'est le point culminant de la ville. Il y a deux beaux édifices modernes, un bassin circulaire d'eau dormante et une pelouse; le gaz éclaire d'un côté la longue bordure des maisons de briques, et le vis-à-vis reste dans une ombre sourde, que perce en rond, sur un seul point, le cadran illuminé de l'hospice. Là commence cette longue et interminable procession d'ombres

silencieuses et nocturnes que j'ai touvée dans toutes les grandes villes d'Angleterre, et qui jette l'étranger dans cet étonnement qu'une énigme insoluble donne toujours. J'ai pourtant observé, à Manchester, que ces ombres diffèrent de mœurs et d'habitudes avec leurs sœurs errantes de Londres, de Birmingham, de Liverpool : cela tient, je crois, surtout à la rareté des *policemens*. Manchester m'a paru à peu près dépourvu de ces redoutables sergents de ville qui couvrent le pavé de Londres et de Liverpool, et font si bonne garde la nuit. Aussi, à Manchester, les fantômes ont des accès de gaîté vive et turbulente ; ils font des rondes, ils folâtrent même, et s'ils ne parlent pas, c'est qu'il leur est défendu de parler ; la loi anglaise en impose aux fantômes comme aux vivants : à peine si on entend soupirer le mot *shilling* lorsqu'on

traverse un de ces tourbillons d'âmes plaintives.

J'ai médité longtemps sur ces étonnantes apparitions, je n'ai pu assigner une destinée raisonnable à ces femmes, si ce sont des femmes. J'ai questionné les Anglais, mais les Anglais sont habitués à ces choses, et ils n'en savent pas plus que moi. En général, les nationaux sont fort ignorants sur les phénomènes de leur pays; il faut s'adresser aux étrangers pour en obtenir la solution. Où vont ces myriades d'ombres affamées? De quoi vivent-elles dans un pays où la prostitution est avec raison tenue à distance, comme une léproserie ambulante, comme un fléau vivant et contagieux? Où sont les passions ténébreuses qui alimentent cette vaste misère? Je n'ai rien vu, rien appris, rien observé qui puisse satisfaire la curiosité du voya-

geur sur ce point. A Manchester, l'énigme est encore plus obscure que partout ailleurs. Dans cette ville laborieuse, la nuit est religieusement observée dans ses traditions de sommeil et de repos. La prostitution seule veille et marche ; elle ne cherche et n'attend personne; elle reste dans un isolement ruineux et désespérant, mais avec une résignation plus merveilleuse encore que son existence. Le hasard m'offrit une scène qui ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Depuis l'esplanade de l'hospice jusqu'à la rotonde voisine de la poste, c'est-à-dire dans toute la longueur d'Hay-Market, cette immense rue qui serait escarpée comme une montagne si le travail n'en eût adouci la pente, on avait creusé pendant le jour un double rang de fossés profonds, pour restaurer les canaux souterrains du gaz. Hay-Market n'était donc éclairé cette nuit-

là que par d'énormes cassolettes de fer, où flambait le charbon de terre. Les lueurs de ces étranges candélabres jetaient leurs reflets sur les maisons, toutes bâties de briques rouges, et faisaient ressortir dans la nuit la couleur de ces façades, qui se perdaient dans un horizon de ténèbres. C'est dans les rayons de cette illumination infernale que je voyais défiler ces ombres de femmes, une à une, la tête basse, les bras croisés sous un châle en lambeaux, tenant scrupuleusement la gauche ou la droite du trottoir, selon qu'elles descendaient ou montaient la rue. Aux angles des carrefours s'immobilisaient des groupes silencieux de jeunes filles qui regardaient flamboyer le charbon et n'avaient pas l'air d'avoir d'autre souci que de suivre la décroissance du combustible. Par intervalles, la flamme faisait rayonner un joli visage

d'Anglaise blonde sous un chapeau de soie dévasté par une longue misère de famille: c'était le corps d'un ange dans des haillons fondus en charpie fangeuse, une rose emprisonnée dans des toiles d'araignée. Pauvreté hideuse qui ne peut recevoir du secours, ni de l'aumône, ni de la passion !

A Londres, j'avais souvent remarqué au carrefour de *Castle-Street* des orgies nocturnes faites avec silence et gravité devant une boutique de comestibles ouverte jusqu'à l'aurore, et dont les lanternes de gaz prodiguaient une lumière éclatante comme le jour. Les *policemens* se mêlaient avec une familiarité serieuse à ces ébats d'une prostitution ivre d'*ale* et de *sherry*. Dans ce défilé, la foule était quelquefois si compacte, qu'on ne pouvait la traverser sans ressentir les angles aigus des marins sortis du *Public-House* du voisinage. Rien

n'est singulier à voir comme cette apparence de bruit et d'agitation, dans une foule de rues, où ceux qui parlent, parlent bas. Je n'ai rien trouvé de semblable à Manchester. Arrivé à mi-côte d'Hay-Market, je pris à droite et je m'enfonçai dans des rues désertes, largement éclairées pour moi seul, avec ce luxe anglais qui donne tant de lumière, la nuit, à ceux qui ont tant d'obscurité le jour. De temps temps, je rencontrais des lambeaux de prostitution détachés de la métropole d'Hay-Market : je voyais des ombres stationnées derrière des âmes haletantes d'espoir aux soupiraux du purgatoire, dans une fresque d'Andréa Orcagna. J'en vis d'autres qui rallumaient leurs lampes aux candélabres de la rue, comme les vierges folles de l'Évangile ; d'autres assises sur le gradin du trottoir, la tête appuyée sur les

mains, et regardant le pavé ; d'autres qui vaguaient sans but, hâtant le pas et le ralentissant, puis se retournant avec un mouvement brusque, et toujours étalant, avec une certaine coquetterie, des robes, des châles, des chapeaux fanés ou tombant en guenilles. Le gaz éclairait tout cela joyeusement, comme un *raout* fashionnable de Londres ou de Paris. Par un labyrinthe de rues, j'arrivai sur une place lugubre, qui est entourée d'une grille, la place de la vieille église, *Old-Church*. Je n'ai su son nom que le lendemain.

Rien, dans nos villes de France, ne peut donner une idée du tableau de Manchester, pris de ce point de vue. *Old-Church* domine la ville basse ; c'est un belvéder d'où l'on aperçoit, la nuit, un prodigieux amoncellement de masses noires, où le gaz jette de pâles éclaircies de lumière, et

fait saillir les ombres colossales des obélisques manufacturiers qui se hérissent partout sur les toits, à des distances infinies. Ces clartés livides qui sont semées, sur un fond ténébreux, comme des constellations terrestres, ne déterminent aucune limite à l'horizon de cette ville; aussi donnent-elles à Manchester une étendue fantastique; c'est tout un monde qui dort. Sur la place s'élève l'église qui lui donne son nom. Ce monument semble appartenir à une architecture idéale, et à l'antiquité plutôt qu'au moyen-âge; on serait fort embarrassé d'assigner une date à sa naissance. Le clocher, qui est la pièce principale de l'édifice, monte carrément à une grande hauteur, avec ses assises en relief, émoussées aux angles par les siècles, et noires comme des couches de tisons éteints. La nuit, cette église est d'une tristesse qui

s'allie peu avec le sentiment que portent avec elles les pierres consacrées par la religion; on dirait d'une église qui a renié Dieu, et fait un pacte avec l'esprit de ténèbres. Autour du monument règne une vaste terrasse avec des dalles tumulaires pour pavé, comme sur le parvis de Westminster. Là rôdaient encore, dans leurs incroyables fantaisies, les prostituées de la faim, toujours sans se plaindre, sans parler, sans dormir, n'attendant rien, ne cherchant rien. C'était pour moi comme une vision des nuits de fièvre : à mes pieds une ville immense; au-dessus de ma tête, un ciel sans étoiles, un abîme d'un noir mat, comme on se représente le néant; devant moi, un cimetière animé par des ombres qui semblaient tourbillonner sous le pouvoir d'un souffle surnaturel, et ce clocher sombre, étrange, couronné de

monstrueuses figures de pierre, de faces de démons, de péchés capitaux personnifiés; tour funèbre et taciturne comme un monument d'apostasie élevé à la gloire de Satan.

A quelque distance d'*Old-Church*, je reconnus une place que j'avais traversée dans la journée, et qui fut le théâtre d'une scène mystérieuse, faite pour étonner et pour attendrir. Après le coucher du soleil, j'avais vu là rassemblés un grand nombre de femmes, d'hommes et d'enfants qui chantaient un cantique sur un air dolent, comme tout ce qui vient de la mélopée de Luther. Cette foule était grave, recueillie, et jamais distraite par les objets extérieurs; les spectateurs, non initiés, entouraient les chanteurs, et les écoutaient avec une physionomie pleine d'intérêt et de tolérance. Le sol était jonché d'enfants demi-nus, qui

se roulaient silencieusement dans la poussière, et à chaque instant d'autres enfants arrivaient par les issues, tous déguenillés, pâles, maigres à faire pitié : misère fluide de moindre dimension, qui coulait aux pieds de la grande. Quelques-uns pendaient en grappes hideuses au cou et aux mains de leurs pauvres mères ; le plus grand nombre semblait abandonné à la Providence ou aux hasards secourables de la philanthropie. Voilà donc, me disais-je, l'écume vivante qui flotte de toute nécessité sur les villes manufacturières ! Est-ce donc à ce prix que l'industrie arrive au triomphe ? Le commerce maritime est plus heureux ; il fait vivre tous ceux qui baignent leurs pieds dans un port ! A Manchester comme à Lyon, la navette et le métier échappent à chaque instant aux mains du pauvre. Mais les économistes ne

trouveront jamais de remède à cela !

Toutefois il n'y a pas de commune mesure à établir entre la misère endémique de Lyon et celle de Manchester. J'ai vu Lyon, dans ses plus mortelles crises, je l'ai vu placé entre la famine et le fusil de l'insurrection ; mais jamais, à ces cruelles époques, je n'ai rencontré dans ses rues un seul groupe de l'immense tableau qui a pour cadre l'enceinte de Manchester. J'ajouterai même que nos yeux se révolteraient devant cette incroyable misère qui se liquéfie et se fond avec la boue dans les beaux quartiers de Manchester et de Dublin. Là, le peuple est arrivé au stoïcisme par l'habitude du spectacle. Un industriel de Manchester est exact et rigoureux dans ses calculs de commerce ; il prend des ouvriers en grand nombre, et les paie bien tant que les affaires marchent. La crise ar-

rivée, il donne un secours temporaire à ces malheureux, et sa conscience est en repos. Au fait, l'algèbre de la philanthropie n'en demande pas davantage.

Autre différence entre Lyon et Manchester. En France, la misère est honteuse; c'est toujours le *turpis egestas* de Virgile; elle prend des attitudes suppliantes; elle donne des regards accusateurs à l'homme et au ciel ; elle fuit les quartiers opulents, de peur de les salir, elle fait violence à l'aumône; elle prend Dieu à témoin de votre charité; elle veut qu'il soit pris acte de son état, parce qu'il y a toujours une sorte de consolation au fond du malheur consommé, lorsqu'il est reconnu. A Manchester, la misère semble avoir accepté sa destinée comme chose due; elle a une figure calme, aussi éloignée de la résignation que du désespoir; elle regarde passer

les heureux, sans envie ni importunité; elle demande sa place au trottoir du palais et de la masure; elle n'a pas l'air de prendre en souci sa position, elle parodie même, avec un flegme inconcevable, toutes les pièces d'un ajustement de luxe; elle porte quelquefois un chapeau, un châle, une robe de soie, des gants, mais elle n'a pas de souliers. J'ai vu dans la rue haute du *Zoological-Garden*, à Liverpool, une mendiante fièrement parée d'un boa au mois de juillet. Ce boa avait laissé son duvet en pâture à trente générations d'insectes rongeurs, mais c'était toujours un boa; son squelette serpentait encore, avec une certaine coquetterie, sur un amas de haillons, figurant la robe et le châle. Telle est la misère de ce pays.

La place où tant de malheureux s'étaient donné rendez-vous pour chanter le chœur

de la famine était déserte à cette heure : je la traversai pour aboutir à *Hay-Market* et remonter la côte jusqu'à la grille de l'hospice. A la lueur d'un candélabre, je lus, sur l'angle d'une rue, *rue du Port*, Cette inscription me sembla toute de fantaisie ; il ne me paraissait pas probable que ce chemin, situé sur une montagne, conduisît au port de Manchester. A tout hasard, je m'y lançai, insoucieux, comme je le suis toujours, du but de mes courses dans les villes que je ne connais pas. A l'extrémité de cette rue, j'en vis une autre, longue et large démesurément, son nom, je l'ignore. Je pris à droite, et à l'odeur du goudron qui remplissait l'air, je reconnus le voisinage d'un port. Quel port! Ce n'est ni le bassin de Marseille qui s'allonge comme l'ellipse d'un cirque, ni la belle rivière de Liverpool, qui donne une

lieue de sa rive droite aux navires qui lui viennent de l'océan voisin. Manchester est au milieu des terres, et c'est bien glorieux à lui d'entretenir commerce avec la mer par ses écluses et ses canaux. De ce côté, Manchester ressemble à une Venise passée à la suie. Il y a des *rialtos* enfumés, des *pont des soupirs* vernissés au charbon, des canaux bordés de palais noirs qui sont des arsenaux de commerce ; de longs quais gluants jalonnés d'anneaux de fer où s'amarrent les coches : c'est encore un spectacle unique au monde, surtout la nuit, quand on contemple cet amas prodigieux d'usines ; ces ponts d'ébène, jetés sur une eau plombée, comme les ponts du Cocyte ; ces forêts d'antennes, chargées de voiles sombres, comme les ailes colossales d'oiseaux de ténèbres ; ces gouffres mystérieux, où s'abîment des torrents ; ces fa-

briques à mille croisées, portant sur leurs toits d'énormes moulins de fer; toute cette autre ville flottante, qui est le centre des besoins industriels du globe, et qui se montre, comme un ouvrier robuste et laborieux, non pas sous le vêtement soyeux du Sibarite,, mais avec la noble livrée du travail.

Le voyageur oisif et inutile à la société, le voyageur désœuvré qui arrive devant un pareil tableau, se trouve confondu de surprise et d'admiration : il reconnaît une race d'hommes supérieurs à ceux qu'il a vus, et il s'humilie au pied de ces hautes œuvres qui rendent l'humanité digne de Dieu. Pour moi, qui tiens la première place parmi ces voyageurs, je ressentis profondément ces impressions ; je demeurai longtemps en extase devant ce culte du travail, dont chaque maison était le tem-

ple. La nuit donnait à la pensée ce recueillement solennel qui lui est refusé par le fracas étourdissant du jour. Qu'il me paraissait sublime, ce repos de cette forte ville, placée entre les fatigues de la veille et les devoirs du lendemain ! Ils étaient là, autour de moi, cent mille qui dormaient à la hâte, pour être debout à l'aube, et interroger devant la forge le génie inépuisable des grandes inventions. Ces œuvres qui s'accomplissaient, dans leur perfection incomparable, étaient destinées à cet univers anglais, presque aussi grand que la terre ; elles allaient, à travers l'Océan, retentir sur quelques rochers de la mer du Sud, ou dans quelque massif d'ombrage, aux comptoirs coloniaux des archipels et des continents indiens ! Ce Manchester que je voyais dormir au bord des canaux était l'atelier du monde ; c'est à lui

qu'on a recours quand il faut creuser une route à travers les montagnes, emprisonner un volcan dans un vaisseau, amollir comme de la cire ; lancer un bloc de roche équarri au sommet d'un édifice, ourdir les tissus, cuirasser les navires contre les écueils. Quand il faut servir l'homme dans ses besoins, ses plaisirs, son luxe, ses caprices, ses travaux, adressez-vous à la Venise de marbre, à la Venise des poètes, à l'amante de Byron, ce désœuvré sublime ; demandez-lui un clou pour fixer une plaque de cuivre à la coque d'un navire, elle vous chantera une barcarolle, elle ne vous donnera rien ; demandez tout à la Venise enfumée de Manchester, elle vous donnera tout. Allez la troubler dans son sommeil, la Venise de marbre ; implorez l'aide de ses bras, pour quelque rude travail dans les lagunes ; elle retombera dans sa mol-

lesse, en vous disant d'attendre le soleil. Donnez un coup de marteau, à minuit, sur l'enclume de la Venise de Manchester, dites aux cent mille cyclopes de ce Polyphême anglais que le Gange, l'Oronte, l'Euphrate attendent ces chaudières de fer, vous allez voir étinceler les vitres aux fronts de ces monuments innombrables; vous allez voir ces lourdes voiles frissonner au souffle des forges, ces barques creuser l'onde épaisse du canal; ces écluses rouler sur leurs gonds, ces façades de briques reluire au reflet des flammes, ces moulins de fer tourner comme des girouettes de château, toute cette immense fournaise bouillonner et vomir les feux par mille cratères; vous verrez éclater, dans son magnifique travail, le volcan de l'industrie et de la civilisation.

L'aube me surprit dans ses pensées. Les

premiers et pâles rayons du jour glissèrent sur les eaux du canal sans leur ôter la teinte sombre qui les couvre. Le brouillard refoulé par la chaleur supérieure, se fondit en rosée, et découvrit, comme un rideau de théâtre qui se lève, toute cette partie navale du vieux Manchester. Déjà les mariniers apparaissaient sur le pont des barques ; les travailleurs du port débouchaient de toutes les issues. Le laborieux géant se réveillait et saisissait avec tous ses bras le marteau, la scie, la navette, le soufflet de forge, le lingot de fer. Un cri tombé d'en haut semblait avoir appelé Manchester à son œuvre puissante de tous les jours. En longeant la ligne des édifices, j'entendis le fracas intérieur qui ébranle leurs planchers de briques ; ces grands corps d'architecture avaient une âme, et se renvoyaient, par leurs croisées ouvertes, le cri

du réveil. Les herses, en se levant, découvraient des magasins béants comme des gouffres; les becs de fer se tordaient sur les quais pour saisir les marchandises; de tous côtés surgissait quelque ingénieux mécanisme qui venait en aide à la main de l'homme et allégeait le fardeau. Aux éruptions lointaines des trombes de fumée, on devinait déjà que la furie industrielle courait des rives du port jusqu'au hangar du *rail-way*, et que tout Manchester avait entonné l'hymne du travail, qui ne devait cesser qu'avec le jour.

Il n'est pas de ville, sans contredit, plus intéressante en Angleterre et au monde : aujourd'hui, Manchester n'est que le laboratoire de l'univers; il ne se fait admirer que par la rudesse de son labeur et ses inventions cyclopéennes; eh bien! un jour viendra qui lui donnera d'autres destinées;

l'or après le fer. Ce sera l'Athènes du nord, bien mieux qu'Edimbourg, qui n'a su se faire qu'une architecture d'emprunt et qui a servilement copié l'art grec, impuissant qu'il était à créer un art national. Jusqu'à présent, le peuple de Manchester a fait preuve d'une imagination incomparable dans l'œuvre de l'industrie; c'est aux découvertes utiles qu'il a toujours appliqué ses étonnantes facultés de création; mais on s'abuserait étrangement si l'on croyait que ce génie s'est révélé sous toutes ses faces; il y a chez lui un foyer d'enthousiasme qui doit porter d'autres fruits. J'ai vu ce peuple au théâtre, le peuple de l'usine, étalant ses bras de fer sur les quarante banquettes qui lui sont réservées, et laissant tomber du cintre un tonnerre d'applaudissements avec une intelligente précision d'à-propos; je l'ai vu aux *meetings*

électoraux, et bien plus ardent, bien plus orageux, bien plus jaloux de ses droits d'homme que ne le fut jamais un peuple méridional, échauffé au soleil de Rome ou d'Athènes. J'en ai conclu que les climats et les latitudes devaient être mis hors de cause dans la question de l'art, ou bien que les climats opposés amenaient des effets identiques. Il m'est prouvé que dans cette immense agglomération d'ouvriers, on trouverait des architectes et des statuaires, de grands artistes inconnus et qui attendent l'heure de la révélation pour donner à Manchester un art national. On voit déjà, dans cette partie de l'Angleterre, surgir une architecture jeune et timide qui s'essaie par l'imitation et marche à l'originalité. On a déjà compris que la forme et la matière des monuments devaient s'harmoniser avec le ciel; que le

marbre de Carare ou la pierre blanche frissonnaient dans le nord, que la colonne d'Ionie, les chevelures d'acanthe, les fûts gracieusement cannelés avaient horreur de la pluie et des brouillards. Ainsi, à Liverpool, autre ville qui s'avance vers un grand avenir, avec ses richesses, son commerce prodigieux, son intelligence et ses admirables femmes; à Liverpool, on achève en ce moment le palais de la douane, palais cent fois plus beau que la Bourse de Paris. La douane de Liverpool n'a pas visé à la coquetterie; elle ne s'est pas coiffée à la grecque, avec des aiguilles de fer à la Francklin; elle ne s'est pas percée à jour avec des croisées infinies; elle n'aura pas besoin d'écrire son nom, en lettres d'or, sur le fronton, pour se faire reconnaître du passant. La douane de Liverpool est un édifice de la première ville commer-

çante du monde ; elle est d'un marbre à grains sombres, veiné de noir, matière admirablement choisie ; elle a trois colonnades d'un ordre imposant et sévère, et sa magnifique façade regarde la rivière et l'Océan ; c'est le portique du commerce universel. L'autre voisin de Manchester, Birmingham, est artiste comme Florence sous le premier des Médicis. Birmingham copie et crée ; encore quelques années, il ne copiera plus, ses deux récentes œuvres sont empreintes d'un caractère de grandeur qui fait deviner un glorieux avenir ; ce sont deux palais magnifiques, et qui laissent bien loin en arrière l'architecture cartonnée de Londres, à l'exception, toutefois, de Saint-Paul. *Grammar-School* et *Town-Hall*, dans *New-Street*, à Birmingham, révèlent un véritable sentiment d'artiste. Manchester n'a rien encore à op-

poser à la douane de Liverpool et aux deux nouveaux édifices de Birmingham; mais le jour que ce géant de l'invention prendra l'équerre et la truelle, il créera du premier coup un système d'architecture étonnant. Ce sera un jeu pour Manchester de remuer la pierre, de la ciseler, de l'équarrir, de la porter aux nues. J'ai vu bâtir des maisons à Manchester; l'architecte s'inventait pour lui-même ses outils et ses machines; il simplifiait son œuvre, à l'aide d'un petit atelier à vapeur qu'il improvisait pour la circonstance, ou d'un mécanisme à rouages légers qui voltigeait le long des corniches supérieures, en apportant à l'ouvrier la pierre et le ciment. A Manchester, toute exigence de travail est satisfaite sur l'heure; l'instrument est toujours là pour répondre au besoin. Confiez donc des œuvres d'art à ces intelligences douées de la double organi-

sation du calcul froid et de l'exécution vive, et vous verrez ce qui sortira de leurs mains.

A Manchester, je n'ai rien trouvé de ce qu'on aime dans les villes, ni la beauté du ciel, ni la verdure des jardins, ni le bruit des fontaines, ni le sourire du soleil, ni l'éclat des promenades, ni la gaîté des rues, rien de ce qui charme dans notre midi. En descendant du wagon de Birmingham, lorsque je mis le pied sur le pont de ce canal qui baigne bourbeusement les prairies noires du faubourg de Manchester, je fus saisi d'un ennui profond. Je voyais cette ville énorme qui couvre des collines et des vallées dans son atmosphère triste, froide, brumeuse; je contemplais avec mélancolie cette vaste forge cyclopéenne qui donnait au ciel sa fumée, et ce ciel qui lui rendait la pluie en échange, je n'avais pour me consoler que la vue d'une su-

perbe église gothique, perdue à droite dans un lointain sombre, aux limites de la cité. Alors me revenait à l'esprit le souvenir de ces émotions de voyage, lorsqu'on entre, par une belle soirée de printemps, à Florence, à Rome, à Naples, et que tout vous fait fête : le ciel, les collines, les bois, la mer. Il me semblait que Manchester tout entier à ses forges, à ses manufactures n'avait pas un asile à donner au voyageur qui venait la visiter par désœuvrement.. Une rue interminable se déroulait devant moi; je n'y remarquai qu'une église neuve, de style gothique, isolée sur une place; à gauche et à droite, les éclaircies des carrefours me laissaient entrevoir les deux ailes de la ville, qui s'étendaient à des profondeurs infinies, mais sans m'offrir une de ces enseignes d'auberge qui attirent gracieusement l'étranger. On

m'avait indiqué *Albion-Hôtel*, mais je désespérais de l'atteindre, car j'avais déjà fait deux lieues sans le rencontrer ; enfin on me désigna mon gîte sur la place de *Piccadilly*. Triste apparence d'hôtel! maison basse, bâtie à nu de briques rouges, au coin d'une rue étroite et sombre. J'entrai pourtant, et je commençai à me réconcilier avec Manchester. Cet *Albion-Hôtel*, qui n'a rien sacrifié à l'extérieur, est à coup-sûr un des meilleurs hôtels de l'Europe. On y trouve le confortable anglais jusque dans ses moindres détails : chambres, repas, service, tout est aux souhaits du voyageur. Insensiblement je m'habituai à cette ville extraordinaire; après quelques jours je l'aimai. Maintenant, c'est de toutes les villes d'Angleterre celle qui reste dans mes affections de souvenir. En la quittant, je lui ai dit : Au revoir !

GREENWICH ET RICHMOND.

En 1814, quelques semaines, je crois, après la rentrée de Louis XVIII, on vit paraître une ordonnance qui prescrivait l'observation du dimanche, selon les règles de l'Église. C'était une véritable contre-ré-

volution jetée au milieu des plaisirs d'un peuple habitué depuis longtemps à regarder le jour du Seigneur comme le sien, et qui, répulsif aux pratiques religieuses, se reposait six jours, dans son travail, pour se fatiguer le septième. L'ordonnance royale n'eut pas de succès ; elle porta malheur au nouveau règne, et trahit au début ses tendances sacerdotales : d'ailleurs, elle portait une grave atteinte à la propriété ; tous les lieux de réunion, qui ne vivent que des recettes du dimanche, menaçaient ruine ; il eût fallu les indemniser ; un milliard n'eût pas suffi pour concilier les intérêts des marchands et les exigences de l'Église. L'ordonnance tomba en désuétude huit jours après sa promulgation ; elle fut même avouée comme *faute* dans la proclamation de Cambrai : le dimanche redevint le jour du peuple ; on ne

laissa au Seigneur que les cinq fêtes du Concordat, et encore le peuple en revendiqua la moitié.

Si l'on voulait imposer au peuple parisien les dimanches de Londres, Paris referait ses trois jours, et la garde nationale dresserait des barricades. Pour expliquer ces oppositions de caractères, il faut en revenir aux éternelles définitions du naturel des deux peuples, et, comme on rencontre partout ces parallèles nationaux, je me contente de les indiquer ici. Le peuple anglais est habitué à se soumettre avec résignation aux lois qu'il s'est faites, même lorsque l'expérience lui a démontré que ces lois sont dures et intolérables, l'enthousiasme politique ou religieux qui les a dictés s'étant évanoui. Certes, s'il est un peuple qui gagne laborieusement sa semaine, et qui mérite un jour de plaisir sur sept,

à coup sûr, c'est le peuple anglais. Dans aucune contrée du globe, on ne s'immole avec plus de verve sérieuse à ses devoirs d'ouvrier et d'industriel; le *fervet opus* des abeilles est la devise de toutes les maisons, et les abeilles sont vaincues. Le dimanche venu, chacun ferme sa boutique, chacun se recueille ; on lit la Bible, on va au temple, on écoute le ministre et l'orgue, on psalmodie les psaumes de David en anglais. Dans les rues et les parcs, quelques rares philosophes des deux sexes se livrent à l'exercice de la promenade, et se permettent parfois de rire aux éclats : voilà le Londres dominical.

On conçoit aisément qu'une ville ainsi puritaine n'est guère habitable pour les étrangers depuis l'aube du dimanche jusqu'à minuit. Aussi les étrangers s'échappent de Londres et vont chercher à la campagne

le silence et la solitude, qui, là, du moins, n'ont rien de triste et d'effrayant. Les endroits le plus heureusement désignés aux excursions dominicales de l'étranger sont Greenwich et Richmond. Souvent, grâce à la vapeur et à la Tamise, on peut les visiter tous deux; déjeuner de l'un et dîner de l'autre : comme effets de contraste, il serait difficile d'en trouver de plus tranchés.

Les deux paquebots partent devant Humgerford-Market; l'un descend la Tamise, l'autre la remonte : chaque heure a son départ; les voyageurs abondent; il n'en coûte qu'un shilling. Le pont est surchargé de familles anglaises peu dévotes; il est impossible de se promener : c'est une cargaison compacte où chacun trouve tout juste le déplacement d'air convenable pour loger son corps. Les dimanches de vogue,

on court vraiment des risques, et on affronte le naufrage, dans une petite promenade de quelques lieues sur une rivière. Les Anglais n'y font pas attention; ils regardent la Tamise comme membre de leur famille, et ne la supposent pas capable de les faire sombrer; ils arrivent au paquebot, avec leurs enfants, leurs nourrices et leur petite provision de fraises; ils s'improvisent une habitation confortable, dans un recoin, et ne bougent plus. Il n'y a que les Français qui parlent à haute voix et rient aux éclats sur ces paquebots; le catholicisme est si tolérant! Les insulaires protestants tâchent de faire oublier, par la gravité silencieuse de leur navigation, tout ce que leur conduite a de répréhensible aux yeux de la morale religieuse. Le paquebot de Greenwich est comme un couvent de trapistes, visité par quel-

ques Français causeurs. En d'autres pays et sur une autre mer, j'ai vu des scènes opposées à celle-là : pendant que nous, hommes du continent, étions gisants sur le pont, avec le vautour du mal de mer sur la poitrine, eux, les fils de l'Océan, forts de l'hygiène paternelle, causaient et riaient avec une verve de gaîté délirante, que je ne leur ai jamais remarquée dans leur pays.

D'Humgerford-Market à Greenwich, la Tamise est merveilleuse à voir : l'univers n'a pas de spectacle plus imposant à présenter à l'homme pour révéler à l'homme le secret de sa puissance. Rien ne prédispose plus gaîment à un dîner de campagne. On part comme une flèche, avec le double secours de la marée et de la vapeur, c'est le chemin de fer appliqué à l'eau. On coupe au vol les arches de ces magnifiques ponts qui enjambent la Tamise

comme un ruisseau. J'ai déjà passé ainsi vingt fois sous le pont de Londres, et toujours je me suis rappelé la courte et belle allocution du capitaine Cook, lorsque, ayant appuyé sur la dunette de l'*Endeavour*, la carte de l'océan du Sud déroulée sous sa main et voguant dans les eaux antipodes de l'île de Blig, il s'écria : « *Mes amis, inclinez-vous; nous passons sous la grande arche de London-Bridge* ! » Après ce pont, la Tamise se change en port; elle couvre ses eaux d'une longue forêt de mâts; elle couvre ses rives des monuments de l'industrie anglaise : c'est comme une Palmyre navale qui fait flotter ses édifices sur tous les horizons. Par intervalles, la rivière n'a pas assez de place à donner aux navires qui lui viennent des deux Indes; alors elle échancre sa grève; elle a des asiles pour tous les pavillons; elle proclame son iné-

puisable hospitalité du haut de la Tour, où flotte l'étendard britannique, cet étendard du catholicisme industriel, qui s'est trempé dans toutes les gouttes d'eau de l'Océan. La Tamise, c'est un port qui s'alonge, qui serpente, qui se perpétue, comme une longue rue tortueuse, où les vaisseaux remplacent les maisons : c'est un fleuve qui abandonne ses courants latéraux aux mouvements sans fin des arrivages, et réserve son milieu à d'innombrables bateaux à vapeur dont les appellations ont épuisé tous les noms de la fable et de l'histoire; chaises de poste navales qui portent un flux et un reflux continuel de voyageurs à Greenwich, à Wolvich, à Margate, à Ramsgate, à Boulogne, à Calais et sur mille points intermédiaires de ces belles prairies riveraines illustrées de vignettes comme un *Keepsake*, ombragées

d'arbres gracieux, bordées de cales couvertes, de chantiers, d'arsenaux, de fonderies, de pontons, d'hospices flottants, de villages aux mille couleurs, de clochers couronnés comme des comtes, de châteaux encadrés de verdure, d'édifices qui ont emprunté un caractère d'architecture à tous les pays de l'univers, depuis la hutte du Lapon jusqu'à la pagode du Jagrenat. Ce tableau est incomparable de grandeur, d'animation, et de solennelle opulence. On demeure étourdi de surprise devant ce congrès de tous les navires de l'univers, devant ces milliers de pavillons qui parlent la langue de tous pays. On sent que cette île est la tête du globe; que ce fleuve en est la grande artère; que Londres est comme une immense cité d'aimant, qui attire à elle tout ce qui nage et flotte sur les mers.

Voilà le chemin de Greenwich ; en arrivant, on dîne à *Ship-Tavern* où à *Crown and Sceptre*, et l'on visite, après l'hospice des marins invalides. Ce monument rappelle aux Français l'Hôtel des Invalides de Paris ; et l'avantage de la comparaison nous reste, amour-propre national à part. Chez nous, l'édifice est un magnifique chef-d'œuvre d'architecture ; il porte écrit, sur toutes ses pierres, le caractère de sa destination : une armée de vétérans y est entretenue avec un luxe de sollicitude qui étonne et attendrit. C'est ainsi que la France devait être hospitalière envers la gloire mutilée ; tout y est digne de la main qui donne et de la main qui reçoit. A Greenwich, le monument est incomplet ; ce sont deux ailes sans corps ; les colonnades sont grêles ; les dômes manquent de grâce et d'agilité : tout y reste

en terre, rien ne monte au ciel. A l'intérieur, l'aisance y est ménagée avec trop de parcimonie; et les pensionnaires ne sont pas nombreux : j'ai assisté à leur *thé*, repas de six heures du soir, et j'ai remarqué une économie de service qui ne m'a pas fait trop bien augurer des autres repas plus substantiels. Au reste, ces marins sont presque tous frais et vigoureux, ce qui donne raison à l'hygiène de l'hôtel : on ne se douterait pas qu'ils sont invalides ; ils marchent d'un pas ferme, sur la belle pelouse de leurs cours, comme sur les collines de leurc parc, et rien ne trahit, sur leurs joyeux visages, la souffrance secrète à laquelle ils doivent leur brevet d'admission. Les Anglais invalides n'ont pas le privilége exclusif d'être reçus à Greenwich ; toutes les nations y sont représentées; il y a surtout beaucoup d'Allemands, et je dois

avouer que j'y ai rencontré des Français. Nos compatriotes de Greenwich m'ont appris, dans les entretiens que j'ai eus avec eux, qu'ils avaient servi sous le duc de Clarence, dans l'Inde, mais jamais contre la France. On ne se bat plus depuis si longtemps, sur mer, que je ne suis point étonné de n'avoir point vu, comme on devait en rencontrer autrefois, un grand nombre de ces vénérables invalides, reliques vivantes des grandes exterminations navales; trente-sept ans se sont écoulés depuis Aboukir, et trente-trois depuis Trafalgar : ces deux journées de sang ont dû envoyer bien des locataires à l'hôtel de Greenwich Un invalide français m'a montré, dans le corridor de l'ouest, trois de ces débris qui ont entendu, à bord du *Victory*, la fameuse proclamation de Nelson. *England expect every man to do*

his duty ! Ce fut avec un profond saisissement de cœur que je contemplai ces vieillards assis, les bras croisés, sur leurs stalles de repos, eux dont les mains avaient été fatales, peut-être, à ceux de ma famille qui moururent à bord du *Pluton*, lorsque *le Victory*, perçant la ligne de l'armée française à la tête du triangle anglais, entra dans les eaux du *Bucentaure* et vint foudroyer les vaisseaux de Lucas, de Cosmao et de l'Infernet. Involontairement, mes souvenirs me ramenèrent à Toulon, où j'avais entendu, dans mon enfance, raconter Trafalgar de la bouche des héros de cette journée. Je me rappelai ces nobles figures brunies de poudre et de soleil, devant lesquelles le peuple s'inclinait en prononçant les noms de Cosmao et de l'Infernet : hommes plus grands que les demi-dieux d'Homère ; invulnérables dans

les batailles, sereins et joyeux sur leurs batteries croulantes et aux pieds de leurs mâts déracinés par l'ouragan de fer : je me rappelai mon ami, le brave Donnadieu, qui gardait l'Aigle, à côté de Villeneuve, sur le vaisseau amiral, et qui pleurait en accusant Nelson d'avoir refusé l'abordage que *le Bucentaure* lui avait offert ; car, pour moi, cette sublime désolation de Trafalgar n'avait jamais été de l'histoire écrite et apprise par les livres : je la savais par cœur avant qu'elle fût imprimée ; je l'avais écoutée, assis sur les genoux du géant l'Infernet, qui, par sa taille et son héroïsme, me rappelait, dans mes vacances de rhétoricien, Ajax, fils de Télamon, haut comme une tour ; je l'avais apprise, comme une légende, en me mêlant aux aspirants qui entouraient Cosmao, lorsque ce grand homme, qui n'a pas de

statues en France, nous disait par quel sublime effort il avait repris tous les vaisseaux français que le cadavre de Nelson amenait captifs en Angleterre, et par quelle incroyable fatalité ces vaisseaux, qu'il venait de reconquérir, furent brisés par la tempête sur les rochers de Cadix. A Greenwich, bien longtemps après, je me suis trouvé devant ces Anglais de Trafalgar, que j'avais maudits, enfant, les poings fermés et les yeux tournés vers la mer. Le siècle a fait un pas, et tout s'est noblement renouvelé dans les instincts des hommes; il m'a été doux de serrer les mains de ces vieux ennemis de Cosmao, de leur souhaiter de longues années, de leur parler de Trafalgar comme d'une bataille de l'antiquité, sœur de Salamine ou d'Actium. Au point de vue philosophique où nous sommes placés aujourd'hui, quelle est celle

des deux nations qui peut se glorifier de Trafalgar? A quoi donc a servi cette prodigieuse consommation d'hommes, de bois de charpente, de fumée et de fer? L'Angleterre n'y a pas gagné un vaisseau, et elle y a perdu Nelson ; elle a remorqué dans ses ports les débris d'une flotte délabrée, invalide, et condamnée au repos éternel du chantier. Les Français ont poursuivi le lendemain, dans le détroit, les vainqueurs de la veille. Équivoque victoire dont il ne reste plus qu'un nom d'harmonie étrange, comme le fracas d'un navire qui s'entrouvre! Dernière leçon donnée à deux peuples qui savent aujourd'hui combien il est insensé et inutile pour l'avenir de dépenser leur énergie à couvrir l'Océan de débris d'hommes et de carcasses de vaisseaux!

L'ancienne gloire navale de l'Angle-

terre, faiblement représentée aujourd'hui à Greenwich par quelques marins échappés aux désastreux triomphes d'Aboukir et de Trafalgar, est largement détaillée dans un musée maritime confié à la garde des invalides. L'entrée de cette galerie est gratuite, chose unique en Angleterre. Ce pays n'est pas heureux en musées; l'Anglais soigne, lave et polit tout, hormis les murs où des tableaux s'alignent. A *Pall-Mall* on trouve le seul hôtel de Londres qui soit livré aux insultes continuelles de la poussière, sans qu'une main officieuse vienne jamais faire pour Raphaël et Rembrandt ce qu'elle fait pour l'alcôve du plus pauvre marchand de la Cité. Cet hôtel étale toutes les magnificences de la peinture, sur un fond de charbon de terre, sur un parquet ignoble, et dans des salles où le jour ne pénètre pas : c'est avec dou-

leur qu'on y salue, aux lueurs d'un crépuscule éternel, les plus grands noms qui aient jamais illustré le pinceau. A Greenwich, du moins, il m'aurait semblé que la munificence nationale devait prendre en religieux souci les tableaux destinés à perpétuer l'histoire glorieuse du pavillon britannique. L'Angleterre n'a jamais eu de grands peintres historiques, mais, avec son or, elle a ceux de toutes les autres nations; elle, si généreuse, eût aisément trouvé de dignes pinceaux pour écrire ce livre à mille feuillets, où chaque siècle aurait lu les fastes des armées navales qui ont donné une secousse aux vagues de tous les océans. Cette parcimonie, dans un sujet pareil, est vraiment un mystère pour moi, et je croirais qu'elle prend sa source dans un grand fond de modestie nationale si je n'avais rencontré, sur toutes les places

publiques des villes anglaises, un monument de bronze élevé à Nelson, avec les bas-reliefs de ses victoires; si je n'avais vu la statue et l'inscription d'Hyde-Park, le mortier et le canon d'airain, glorieux trophées conquis sur les Français, et posés sur piédestaux, avec des chevaux de frise, devant le vieux édifice du parc Saint-James. J'aime mieux croire que l'Angleterre dédaigne le frivole honneur de faire peindre ses victoires par de puissantes mains dignes de les reproduire, et qu'il suffit à l'amour-propre national d'une date en lettres d'or, sur un cadre, au bas d'une toile; afin que la gloire du peintre ne détourne pas l'attention de la victoire retracée par le pinceau. Dans ce musée, où deux choses ont été oubliées, les tableaux et le jour, il y a une relique précieuse, c'est l'uniforme que portait Nelson à la

bataille d'Aboukir. Quoique ce grand homme ait cru devoir céder aux préjugés de son époque, en détestant cordialement les Français, je dois consigner ici que nous étions là quelques Français attendris aux larmes devant cet habit bleu qui avait couvert un corps héroïque, et que nos têtes se sont inclinées de respect devant cette manche droite à laquelle le bras droit avait fait défaut, parce qu'un boulet de France l'avait emporté dans l'Océan.

Comme ces pensées arrivent naturellement à l'esprit, lorsqu'on entre, par une belle soirée d'été, dans le parc de Greenwich, élisée tranquille, où passent les ombres des siècles héroïques! Ce parc est une des plus belles promenades qu'on puisse voir. La symétrie n'y a pas apporté son compas ; le sable n'en couvre pas les allées : c'est une longue et molle ondu-

lation de collines, revêtues d'un riche velours de gazon, pailleté de marguerites et de pervenches. Là, tous les arbres du nord se groupent en petites familles, se déroulent à perte de vue, s'écartent en clairières, selon leurs fantaisies, avec une admirable indépendance de végétation : rien ne les gêne dans leurs allures ; ils ont toute la grâce naturelle de la forêt, et ce charmant dévergondage de parure que l'homme sait si bien gâter, en essayant de l'ennoblir. Il n'est pas de tapis de boudoir plus doux aux pieds que cette pelouse ouatée, qui descend et monte, s'élève et s'incline comme une grande vague d'azur, et vous porte, avec une souplesse voluptueuse, des rives de la Tamise, au sommet de la montagne, où le fameux Observatoire de Greenwich s'entretient avec le ciel et avec la mer. C'est de là qu'il faut voir Londres,

quand cette ville a déposé son voile de brume, et se révèle dans toute sa majestueuse immensité.

Par-dessus l'ondoyant rideau de mâts qui suit les sinuosités de la Tamise, on aperçoit Londres, qui semble sortir de l'eau comme une autre Venise ; les édifices sont perdus dans le bas du tableau, mais tout le ciel est rayé, à l'horizon, de clochers, de tours, de colonnes, semés avec une profusion incroyable; le dôme de Saint-Paul semble descendre des nues, comme un aérostat, et aux dernières limites, les deux tours de Westminster se posent comme les colonnes d'un empire au-delà desquelles est le néant. A la distance où l'on se trouve de ce spectacle, on ne voit aucun mouvement, aucune agitation, rien de vivant qui anime ce monde! on n'entend aucun bruit s'élever de cette cité

qui jamais ne dort, qui toujours gronde, et dont le nom résonne à l'oreille comme l'écho d'un grand tumulte lointain. Il y a quelque chose de mystérieux dans cette contemplation qui, du haut de la montagne, embrasse un horizon si retentissant de près, et silencieux, de loin, comme le désert. Il semble quelquefois qu'on assiste à la révélation d'un mirage, où les eaux, les dômes, les coupoles, flottent avec des contours vaporeux et des formes indécises, dans une gaze de nuées. Souvent, grâce à l'obsession de cette idée, j'ai cru que le miroir du ciel réflétait Venise, la ville du silence tumulaire, et qu'un angle immense, parti de la Brenta, et brisé coutre un nuage, retombait avec son apparition, sur une terre inconnue qui se déroulait devant moi. C'est, je crois, une des plus solennelles émotions que puisse rencontrer le voya-

geur ; le poète trouve là tout ce que la nature du nord a pu combiner de plus grand, dans son association avec l'homme: l'annotateur qui descend, ou, si l'on veut, qui s'élève aux idées matérielles, est saisi d'étonnement lorsqu'une voix lui crie que cette ville, morte à l'horizon, attire à elle vingt mille navires par an, et que ses importations s'élèvent à près de deux milliards. C'est donc un monde à part, tombé dans notre monde ; Londres est attaché au globe, comme une décoration d'honneur.

On aime à voir ainsi cette ville de loin, avec sa couronne de clochers à dentelles ; on aime à la voir ainsi, de loin, dans son auréole de puissance, comme une de ces peintures colossales suspendues aux plafonds des basiliques, et dont l'éloignement dissimule des vices que l'œil saisit de trop près. Allez voir Londres, du haut de l'Ob-

servatoire de Greenwich, et oubliez tout ce que ses beaux quartiers roulent d'impureté vivante, et de misère fétide, aux lueurs nocturnes du gaz. Et puis, qui sait si une des conditions de la grandeur, n'est pas d'être tachée d'ulcères? Quand vous passez sur *London-Bridge*, toutes les voix de l'air vous crieront de ne point voir ce qui pleure et se putréfie à vos pieds; regardez en haut, et vous découvrirez, de la troisième arche de ce pont, cinquante clochers qui montent aux nues, et qui dans leur langue muette et symbolique, vous conseillent de les imiter.

De l'autre côté de Londres, la promenade en paquebot du dimanche vous donnera un contraste des plus curieux : on va vous débarquer à Richmond.

La route de terre qui conduit à ce village est une longue rue, bordée de jardins,

arrosée comme une allée de parc, éclairée par des candélabres au gaz. On croit n'avoir pas quitté Londres, et l'on voyage sur un grand chemin! L'hôtel de l'*Eglise* et de la *Jarretière*, *Stard and Garter*, est le rendez-vous de la bonne société. C'est un hôtel qui humilie singulièrement nos indigentes auberges de France. Des tapis élégants couvrent tous les parquets, et montent avec tous les escaliers. Des salons splendides sont préparés aux convives, avec un luxe éblouissant de dressoirs et de tables; les balcons, garnis de persiennes, s'ouvrent sur une campagne tout empreinte d'une couleur mélancolique, à laquelle on s'attache comme au spectacle taciturne de l'Océan. Richmond repose dans une ceinture de forêts et de prairies, et semble dormir si profondément, que tous ceux qui passent parlent bas de peur de le ré-

veiller. En fermant les yeux, on se croit dans un désert; en les rouvrant on est surpris de tout ce mouvement silencieux et grave qui vous entoure. Des voitures arrivent et partent; des palefreniers pansent des chevaux; des fashionables galoppent sur la pelouse; des familles se promènent; des tables, entourées de convives, apparaissent à toutes les embrasures des balcons, sans qu'une seule voix discordante vienne briser cet unisson de silence, que le plaisir accorde encore, comme un devoir, à la sévérité du dimanche puritain. Pour consoler l'étranger de cette contrainte, on lui sert des dîners exquis à Richmond; les Français y trouvent même du pain.

A Richmond, une belle journée d'été vous initie dans les secrets de la nature du nord : c'est une révélation inattendue qui

donne un charme nouveau à tout ce qui est prairie, bois, lumière, horizon. Ce n'est ni un paysage de Claude, ni un paysage d'Hobbema. Il y a sous le ciel un voile transparent qui n'est pas la brume, et qui tamise les rayons du soleil, en les épanchant, avec la teinte de l'iris, sur une campagne tranquille, et sur des masses infinies d'arbres, ces jolis arbres si bien découpés, et qui prennent tous des poses charmantes. J'ai vu fort souvent Richmond, cet été ; je l'ai toujours vu sous cet aspect, et il me semble impossible qu'il puisse revêtir une autre physionomie. On y chercherait en vain ces horizons déliés qui flottent dans un azur limpide, cette poussière scintillante qui tombe du soleil en atomes d'or ; cette atmophère passionnée que le démon du midi répand autour des chauds paysages de l'Orient ; c'est toujours une

nature à demi-voilée, recueillie, nonchalante, qui ne conseille ni l'amour, ni la haine; qui vous donne son calme, sa quiétude, sa mélancolie, et vous offre ce bonheur monotone qui se compose de l'absence de toute émotion. Je ne suis point étonné que souvent d'illustres proscrits, des poètes malheureux de leur génie, des philosophes qui avaient perdu la sagesse, des penseurs qui désespéraient du bonheur, et qui s'étaient résignés à le chercher dans la monotonie des sensations communes, soient venus se réfugier à Richmond, pour s'envelopper de sa tranquille atmosphère, comme d'un manteau de stoïcien.

Vous avez vu la Tamise à Greenwich, dans sa majesté océanique; vous avez vu le géant; Richmond vous montrera l'enfant au berceau. Au pied de la colline, on trouve une anse ombragée où flottent les

canots de la promenade ; il faut remonter le courant de la rivière, rien n'est si doux un soir d'été, aux approches de la nuit. Les deux rives sont garnies de pelouses saillantes et massives ; au-dessus s'arrondissent les coupoles des arbres, et au fond des allées dorment des villas anglaises, dont les briques rouges se détachent avec bonheur sur les massifs verts. C'est comme une rue délicieuse avec ses maisons et ses jardins ; vous vous promenez dans le ruisseau. On vous montre la maison où Pope chanta Windsor ; le château où Henri VIII couronnait de roses ses amours avant de les ensanglanter ; l'ermitage où le duc d'Orléans, roi des Français aujourd'hui, vécut dans les mauvais jours de son exil, et d'autres résidences encore, où sont attachés des noms et des souvenirs moins retentissants. A mesure que la rame brise

le courant, on s'aperçoit que le ruisseau se rétrécit à chaque élan du canot; on cherche la Tamise; l'eau manque sous la quille; une forêt d'herbes fluviales entrave la navigation; on ne vogue plus que sur des rameaux souples et flottants; encore quelques coups de rame, et vous buvez la Tamise dans un gobelet. C'est la plus étonnante fortune de rivière qu'on puisse voir. Comment, s'écrie-t-on, voilà donc ces gouttes d'eau, qui; quelques pas plus loin, feront trembler sur leurs piles cyclopéennes les ponts de Westminster, de Waterloo et de Londres! Voilà ces gouttes d'eau qui diront à l'Océan recule, et l'Océan reculera! Ainsi commencent toutes les grandes choses; je ne suis point étonné que l'homme qui désespère de l'avenir choisisse Richmond pour sa résidence; il voit toujours devant ses yeux couler l'espérance

en action : rien ne console comme ce filet d'eau qui se débat comme un brin d'herbe, et qui, le ciel aidant, se gonfle un peu plus loin, coupe une capitale en deux, emporte des flottes, et fait alliance avec la mer.

LES COMMIS-VOYAGEURS.

« Comme on s'instruit en voyageant. »

Le *Sully* revenait de Naples, et entrait en rade de Livourne; la mer, qui avait été mauvaise depuis Môle de Gaëte, s'était radoucie au lever du soleil. Tous les passagers garnissaient le pont pour admirer la

ville italienne, la plage unie et basse qui court de *San Pietro Agrado*, les montagnes lointaines de la Toscane et les hauteurs de *Montenoro*. Trois voyageurs, plus indolents ou plus fatigués que les autres, sans doute, n'avaient pas encore quitté le lit étroit de leur cabine; celui qui écrit ces lignes était du nombre; les deux autres ne lui étaient connus que par le numéro de leur couchette; le garçon du paquebot ne les appelait d'ailleurs que n° 1 et n° 2.

Ces deux messieurs, remis du mal de mer, s'estimaient fort heureux d'avoir recouvré l'usage de la parole, et ils échangeaient de leurs couches superposées une foule de reflexions, beaucoup plus amusantes pour moi que le spectacle de Livourne et la mer :

N° 1. Croyez-vous que nous séjournerons à Livourne?

N° 2. Mais vingt quatre heures, je crois...

N° 1. Connaissez-vous Livourne?

N° 2. Oui... j'y ai fait quelques affaires; nous avons une maison à Livourne.

N° 1. Ah! je dois la connaître cette maison... je connais toute la place.

N° 2. Vous faites des affaires avec Livourne?

N° 1. Un peu... nous faisons des vins... Il y a deux heures que j'ai demandé un verre de madère... garçon!

N° 2. Et moi une orange... Les garçons arrangent les colis sur le pont...

N° 1. Nous arriverons à Marseille après-demain à dix heures...

N° 2. Dix, onze heures, oui... Vous venez de Naples, vous?

N° 1. Oui...

N° 2. Moi, j'ai pris le bateau à Civita-Vecchia. Je viens de Rome...

N° 1. Êtes-vous content de votre tournée à Rome?

N° 2. Comme ça... On m'a donné quelques commissions; j'ai vendu quelques pièces de bordeaux... une misère... Rome est une mauvaise place.

N° 1. Je me suis bien ennuyé, moi, à Rome; je n'ai pas fait un denier d'affaires...

N° 2. Où logiez-vous?

N° 1. A la *Torretta*, près Saint-Augustin; et vous?

N° 2. A la *Locando* de Luigi, rue des Marchands de Chapelets.

N° 1. Ah! tout près Saint-Pierre.

N° 2. Oui, il n'y a que le pont de...... de.... comment appelez-vous ce pont?

N° 1. Je sais... je sais, un pont sur la ri-

vière....... le pont où il y a des anges de marbre.

N° 2. Justement, je n'avais que ce pont à traverser, j'allais tous les jours à Saint-Pierre.

N° 1. C'est ce qu'il y a de plus beau à Rome... avez-vous vu les anges du bénitier?

N° 2. Tous les jours, des anges grands comme vous, avec des doigts comme mon poing.

N° 1. Avez-vous vu les lions du tombeau de.... du pape.... d'un pape.

N° 2. Ces lions, je leur ai mis la main dans la gueule, cent fois.

N° 1. Quels lions?

N° 2. Oh!

N° 1. Et la mort?

N° 2. Quelle mort?

N° 2. La mort du tombeau, là-bas, de

l'autre côté, à gauche, par-dessus les orgues.

N° 2. Ah ! la mort qui est dorée, vingt fois je l'ai vue... et la statue de femme..... vous savez...... cette femme que les Anglais....

N° 1. Sainte Véronique?

N° 2. Non...., Ah çà, Sainte Véronique est celle qui a un mouchoir à la main.

N° 1. Un mouchoir comme un drapeau blanc.

N° 2. Oui. Je vous parle d'une femme couchée derrière le maître-autel...

N° 1. Ah! j'y suis; on lui a mis une chemise de tôle à cause des Anglais; le sacristain vous ôte la tôle pour une pièce de vingt-quatre sous.

N° 2. Je n'ai donné que quinze sous.... moi...

N° 1. On donne ce qu'on veut, Eh! comment trouvez-vous ces Anglais?

N° 2. Si j'étais le pape, je leur dirais : ou conduisez-vous comme il faut dans mon église, ou bien sortez, je ne puis pas souffrir les Anglais, moi.

N° 1. Ah! ils ont fait bien du mal à la France.

> Sur nos débris, Albion nous défie;
> Mais les destins et les flots sont changeants.

N° 2. Où mangiez-vous, à Rome?

N° 1. Je mangeais... comment appelez-vous cette rue où il y a un ours peint.

N° 2. La rue de l'Ours.

N° 1. Justement... je mangeais rue de l'Ours, chez Constantini : on y est bien; avec deux pauls, nous avions la soupe au parmésan, des lentilles, de la morue aux herbes, un civet de bon lièvre.

N° 2. Ah! le lièvre est bon à Rome!

N° 1. Des épinards, une cuisse de poulet et de la pâtisserie... vingt-deux sols un petit vin aigre, mais bon.

N° 2. Moi, je mangeais chez Gippini, sur la place Vendôme.

N° 2. A Paris!

N° 2 Non, à Rome; nous appelions place Vendôme cette place où l'on prend les lettres poste-restante.

N° 1. Ah! où il y a une colonne, comme celle de chez nous...

N° 2. C'est-à-dire qu'elle est en marbre, et la nôtre en bronze, rien que ça.

N° 1. Oui, eh bien le soir, elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau; je la voyais tous les soirs, en sortant du café du Lys-d'Or, au coin, vous savez.

N° 2. Je vois ça d'ici, au coin du cours, près Merle le libraire.

N° 1. Tiens, vous avez connu Merle?

N° 2. Beaucoup, c'est un bon enfant.

N° 1. Oui; un Français.

N° 2. Et il s'appelle Merle!

N° 1. Que de farces nous avons faites ensemble.

N° 2. Ah!

N° 1. Comment appelez-vous ce village à trois ou quatre lieues de Rome!.. ce village, j'ai son nom sur les lèvres, on passe devant ce grand édifice...

N° 2. Le Capitole.

N° 1. Non, oui on passe bien devant le Capitole, mais après vous descendez..... Cela me rappelle que j'ai oublié de prendre les commissions de M. Asquier.

N° 2. Je connais beaucoup M. Asquier; il demeure près cette belle place où il y a un escalier de marbre, la fontaine qui est faite comme une barque.

N° 1. Oui, oui, près le séminaire de la propagande.... Je lui écrirai de Livourne, à M. Asquier... après, vous descendez sur un long chemin; il y a des arcs de triomphe.

N° 2. Il y en a deux.

N° 1. Plus que ça.

N° 2. Je n'en ai vu que deux ou trois, tout au plus.

N° 1. Mettez quatre...

N° 2. Je ne crois pas... Attendez, nous pouvons les compter... Un en descendant du Capitole; un, en voilà un. Un autre près de cette église...

N° 1. Ça ne fait rien... trois ou quatre... vous avez devant vous cet édifice où les chrétiens se battaient avec les rhinocéros...

N° 2. En bien comptant il y en a qua-

tre ; nous oublions celui de là-bas, où il y a des tas de briques...

N° 1. Oui, il y en a quatre... Quand vous avez passé devant ce théâtre païen. vous prenez le grand chemin à gauche...

N° 2. J'y suis ; il y a de la poussière...

N° 1. Beaucoup de poussière... Marchez toujours ; vous trouvez une église avec un obélisque de Luxor...

N° 2. Et l'escalier qu'on monte à genoux, l'avez-vous monté cet escalier?

N° 1. Non, passez encore ; suivez la voûte ; marchez toujours ; vous sortez de la ville... bien... marchez encore... bon... vous trouvez un village, comment appelez-vous ce village ?

N° 2. Attendez...

N° 1. Il y a une fête le jour de Pâques...

N° 2. Je sais, je sais... on danse... avec des orangers... et des pins...

N° 1. Beaucoup de pins; vous connaissez l'endroit... eh bien! c'est là où nous avons déjeuné avec Merle, le libraire; on nous donna du lait et de l'agneau pascal; avec trente-trois sous, nous avons fait un déjeuner de dieux: à trois pauls.

N° 2. J'entends remuer là-dessus; la douane arrive...

N° 1. Où descendez-vous à Livourne?

N° 2. A la *Quercia reale.*

N° 1. Moi, à l'*Aigle noir,* près le canal.

N° 2. Vous n'êtes pas tenté d'aller faire une petite course jusqu'à Pise?

N° 1. Je connais Pise.

N° 2. Moi aussi... la *Torre torta.*

N° 1. Ah! superbe!... C'est un trem-

blement de terre qui l'a courbée cette tour.

N° 2. Connaissez-vous Florence?

N° 1. Oui... ville triste.

N° 2. Très-triste... Avez-vous vu tailler pierre dure, à Florence?

N° 1. Parbleu! cent fois; c'est bien beau! Connaissez-vous la fabrique de porcelaine?

N° 2. Sans doute; on y travaille très-bien.

N° 1. Comment appelez-vous ce village, où l'on fait les chapeaux de paille?

N° 2. Attendez, oui, je sais; un joli village avec une fontaine... nous y avons déjeuné... une grande auberge... avec des poules... comment diable s'appelle ce village?...

N 1. Enfin, le nom n'y fait rien... je crois que c'est Boboli...

N° 2. Oui..... non..... un mot comme ça...

N° 1. Boboli, oui, oui, Boboli; ce sont les paysannes de Boboli qui font les chapeaux de paille; elles ont des doigts fins comme des fuseaux.

N° 2. Et elles gagnent deux, trois, quatre francs par jour; il y en a de fort jolies.

N° 1. Comment donc! de très-jolies; les femmes sont bien généralement en Italie; aimez-vous les Napolitaines?

N° 2. Les Napolitaines... elles ont de beaux yeux; mais elles sont maigres, avec une peau brune....

N° 1. Oui, mais quelles femmes!

N° 2. Ah!

N° 1. Des démons!

N° 2. On s'amuse bien à Naples.

N° 1. Oui, assez, il y fait bien chaud.

N° 2. En été surtout.

N° 1. Au mois d'août.

N° 2. Etes-vous monté au Vésuve ?

N° 1. Une fois; il faisait un vent épouvantable; j'y pris un rhume qui me mit quinze jours au lit: on me saigna.

N° 2. Avez-vous vu la grotte du chien ?

N° 1. Parbleu ! certainement.

N° 2. Vous aviez un chien.

N° 1. Oui, le chien de l'auberge, *Flora*, une belle chienne; elle fut à l'agonie.

N° 2. Elle ne mourut pas ?

N° 1. Grâce à moi; mais elle souffrit, la pauvre bête; ah !

N° 2. Le nôtre est mort sur place; un beau chien, *Pluto*, il me semble le voir.

N° 1. Ah çà ! connaît-on pourquoi cette grotte fait mourir les chiens ?

N° 2. Oui, ça s'explique facilement;

voyez-vous, il y a dans la grotte... c'est un médecin qui m'a expliqué cela, M. Vascagli, un jeune homme, qui fait bien ses affaires à Naples: il gagne de douze à quinze mille francs par an; c'est comme le double à Paris... Il y a dans la grotte un air volcanique, une vapeur qui étouffe les hommes; maintenant apportez un chien... M. Vascagli nous disait... il parle français comme vous et moi; son père était au service des Français pendant le règne de Murat; il nous disait donc, le fils...

N° 1. Ah! voici la douane! voici la douane! j'entends la voix du capitaine; il est de retour; vous laissez vos effets à bord?

N° 2. Mais oui, je n'ai besoin de rien en ville; je prends une chemise et une paire de foulards... pressons-nous un peu, on

va faire l'appel… où mangez-vous à Livourne?

N° 1. *Al Giardinetto.*

N° 2. Je connais; dans la grande rue; on y est bien.

N° 1. Où allez-vous prendre votre café.

N° 2. Au café Américain. Une tasse, deux sous.

N° 1. Ah! Livourne est un port franc; montons; le capitaine se dispute avec les gens de la Santé.

N° 2. Ah! mon Dieu! quand serai-je rendu dans mon département du Loiret! il faut être fou pour voyager ou négociant.

FIN.

TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.